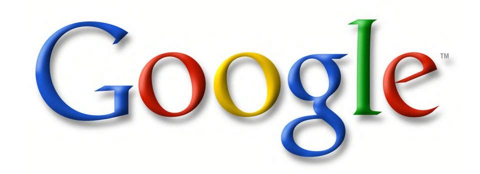
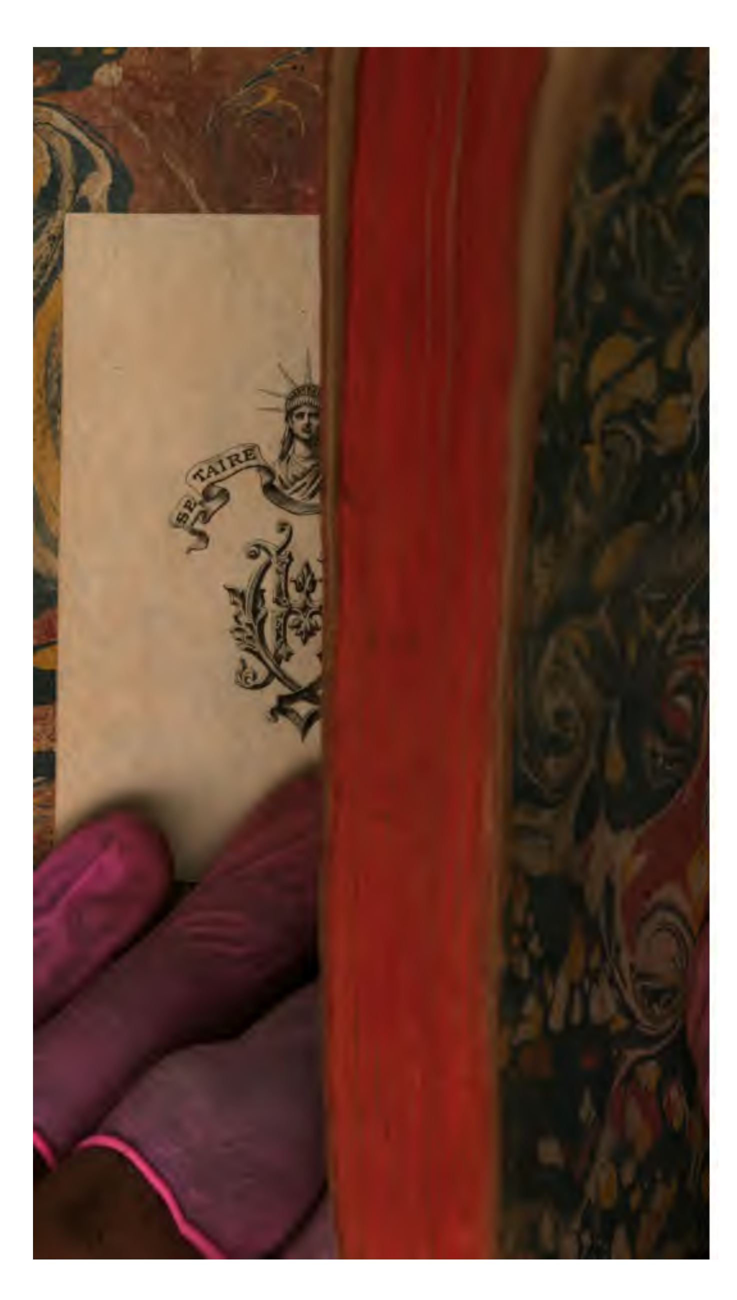
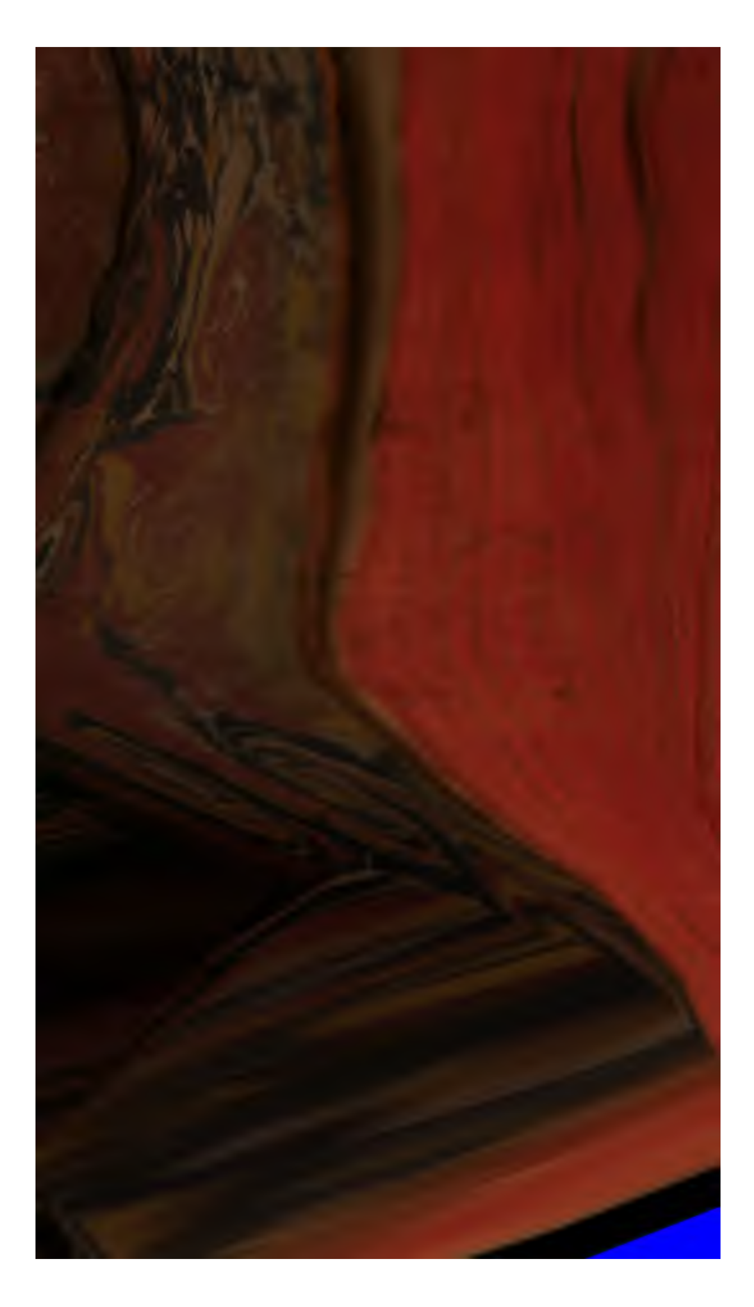



SE TAIRE




SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ESPAGNE,

DEPUIS LA DESTRUCTION de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entiére & parfaite réünion des Royaume de Castille & d'Arragon en une seule Monarchie.

Par le P. JOSEPH D'ORLEANS, *de la Compagnie de JESUS, revûë, continuée & publiée par les PP.* ROUILLE' *&* BRUMOY, *de la même Compagnie.*

TOME CINQUIE'ME.

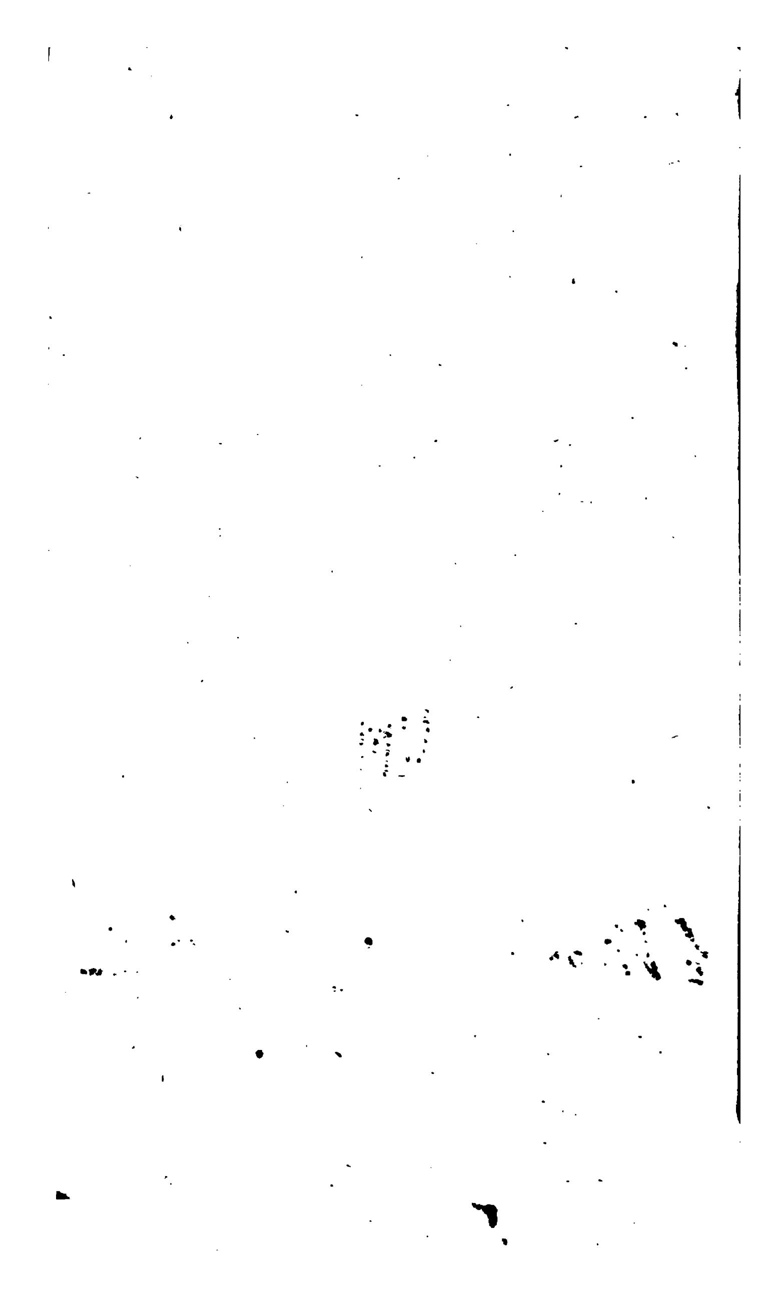
Nouvelle Edition.

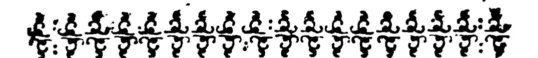


A PARIS,
Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase & au Palmier.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





SOMMAIRE
du neuviéme Livre.

Les factions d'Isabelle & de Jeanne partagent la Castille, & produisent des scênes éclatantes, qui se terminent à la gloire d'Isabelle & de Ferdinand. Miserable état du Royaume de Castille dans ces tems de troubles. Précautions inutiles du Roi Henry pour assûrer la Couronne à Jeanne. Mouvement en Arragon & en Navarre. Progrès d'Isabelle contre les partisans de Jeanne. Maladie de Henry Roi de Castille. Soupçons injurieux à Isabelle & à Ferdinand touchant la mort de ce Monarque. Menées & intrigues de Pacheco premier Ministre de Henry, pour accrediter le parti de Jeanne. Mort de ce Ministre, qui fut bien-tôt suivie de celle de son Maître. Caractere de Henry. Isabelle se fait reconnoître Reine de Castille à Madrid. Conduite de la nouvelle Reine & de Ferdinand son mari à l'égard des Grands. Altercations entre Ferdinand & son épouse, qui se terminent sans déroger aux droits d'Isabelle. Préparatifs de guerre entre le Portugal & la Castille. Confédération de Loüis XI. Roi de France & du Roi de

AN DE J. C. 1469. & suiv.

où l'on avoit des choses de la derniere importance à lui révéler. Ce fut-là en effet que ce Prince apprit la nouvelle du mariage en question ; il en conçut tant de dépit qu'il ne cacha plus ses desseins en faveur de sa fille, & qu'il songea dès-lors à révoquer le serment que la politique lui avoit extorqué par rapport à sa sœur. Il s'arrêta à Trugillo, Ville dont il vouloit gratifier le Comte de Placentia ; mais le Gouverneur du Château ayant pénétré ce dessein, déclara nettement, qu'il ne rendroit point la Place, qu'il la tenoit pour le Roi, & qu'il ne souffriroit jamais qu'on l'aliénât de la Couronne. Les profusions de Don Henry avoient en effet quelque chose de si choquant & de si bisarre, que ses Sujets même s'y opposoient souvent, comme il arriva dans cette rencontre & dans plusieurs autres ; particuliérement durant son voyage d'Andalousie : cela ne l'empêcha pas de répandre ses graces indifféremment sur ses amis & sur ses ennemis dans le peu de tems qu'il resta à Trugillo. A l'égard du Comte de Placentia, il le consola en lui confirmant la donation d'Arévalo, dont la Reine Doüairiére fut dépouillée.

Le Roi étoit encore à Trugillo lorsqu'il reçut de Dogna Isabelle une lettre

très-soumise & très-respectueuse, qui contenoit la nouvelle, les motifs & les excuses d'un mariage si peu attendu. La Cour se contenta de répondre froidement à l'Envoyé que le Roi seroit dans peu à Ségovie, où l'on pourroit parler d'affaires. A peine fut-il arrivé dans cette Ville qu'il y trouva trois députés, l'un de Ferdinand, l'autre d'Isabelle, & le troisiême de l'Archevêque de Tolède; ces Députés suivant les ordres qu'ils avoient de leurs Maîtres, prirent encore le ton de supplians; ils priérent humblement le Roi de ne pas refuser son agrément à un mariage que la nécessité des conjonctures avoit précipité: ils lui dirent, que si on lui en avoit fait mystére, ce n'avoit été ni par indifference, ni par esprit de révolte, mais uniquement à cause des divisions qui duroient encore, & qui n'auroient pas permis aux Seigneurs Castillans de se réünir en faveur des veritables avantages du Roy & de l'Etat; qu'à l'égard de l'Epoux & de l'Epouse, ils se regardoient l'un & l'autre comme ses enfans, qu'ils le prioient d'avoir pour eux des sentimens de Pere, qu'ils l'aideroient à maintenir son autorité, & qu'ils étoient prêts de lui en donner tous les gages & toutes les sûretés qu'il pourroit desirer: enfin on lui pré-

AN. DE J. C. 1469. & suiv.

AN. DE J. C. 1469. & ſuiv.

ſenta le contract, & on finit par lui demander en grace une entrevûë avec les Princes nouvellement mariés, afin qu'il pût s'aſſûrer davantage de la droiture de leurs intentions. Don Henri diſſimulant ſon dépit, répondit ſimplement & avec beaucoup de ſens-froid, que l'affaire étoit d'une aſſez grande conſequence pour y penſer mûrement, & qu'il en délibéreroit avec ſon conſeil.

Le deſſein du Roi étoit de réparer ce qu'il n'avoit pu empêcher, & de chaſſer Ferdinand de Caſtille, mais il falloit du tems pour cela; car les Peuples étoient tellement gagnés en faveur du dernier, & la partie avoit été ſi bien liée, que rien ne branloit contre lui malgré les intrigues du Grand-Maître, ainſi que le Prince l'écrivit au Roi d'Arragon ſon pere. On ſe tenoit ſeulement en défiance de part & d'autre. La Cour affectoit beaucoup de froideur, & le parti d'Iſabelle une grande ſoumiſſion. Tandis que le Conſeil du Roi délibéroit ſur cette affaire, l'Archevêque de Tolède veilloit aux interêts & à la défenſe des nouveaux époux; heureuſement pour eux le Grand-Maître de ſaint Jacques étoit malade de la fiévre quarte à Ocagna, & Don Henry ne pouvant rien faire ſans lui, les déliberations étoient auſſi inutiles que les

mesures étoient lentes. Toutesfois ce Ministre plus que jamais devenu le maître gouvernoit tout de son lit, & malgré les murmures de la Cour le Roi se transporta quelque tems après à Madrid, pour être plus à portée de recevoir ses avis, ou plûtôt ses ordres absolus. Il alla même à sa rencontre dês qu'il le sçut guéri, & l'amena triomphant au Palais. Pour le consoler de sa maladie passée, il lui fit présent de la Ville d'Escabera; mais comme les Habitans refusoient de recevoir un tel maître, le Roi s'abaissa jusqu'à aller en personne les y forcer, comme si un charme tout-puissant l'eût rendu passionné pour un homme qui l'avoit détrôné tant de fois. En effet, on remarqua que ce Ministre eut peu à peu toute la dépoüille du fameux Don Alvare de Lune; mais il porta l'autorité bien plus loin.

An de J.C. 1469. & suiv.

La faction d'Isabelle pour se fortifier de plus en plus envoyoit sans cesse des Députés au Pape, au Roi d'Arragon, & à tous les Seigneurs d'Espagne amis ou ennemis, dans l'esperance d'affermir les uns, de regagner les autres, & d'obtenir des secours d'hommes & d'argent en cas de besoin. Le Roi d'Arragon crut devoir ménager à son fils un appui dans la personne de Don Henri son ne-

An. de J. C. 1470. & suiv.

veu, fils de l'Infant Don Henri d'Arragon; pour cela il le revêtit du Duché de Segorbe l'an 1470. mais il ne ſongeoit pas que l'Infant ſe ſerviroit de ce bienfait, pour devenir bien-tôt le compétiteur de Don Ferdinand. Du reſte le pere ne pouvant envoyer d'argent à ſon fils, lui envoya du moins quantité d'excellens conſeils: entre autres il lui recommanda de ménager extrêmement l'Archevêque de Tolede, juſqu'à ſe ſoumettre en tout à ſes lumieres, & de lui faire entendre qu'il avoit ordre d'en uſer ainſi: conſeil plein de prudence, & qui auroit applani bien des obſtacles s'il avoit été éxactement ſuivi; car le Prélat étoit ſi ambitieux, & ſi délicat dans ſon ambition, qu'il étoit capable de détruire ſon ouvrage pour peu qu'il ſe ſentît négligé, comme il arriva dans la ſuite.

Les choſes étoient dans cette ſituation chancelante, & toute la Caſtille attendoit le ſuccês de la démarche de Ferdinand, lorſque les broüilleries particuliéres interrompirent l'attention qu'on avoit à l'interêt du bien général. La foibleſſe de Don Henry & le malheur des tems, avoient fait de ſon Royaume un Etat qui n'étoit plus, à proprement parler, ni une Monarchie, ni une République, mais un compoſé de petits tyrans

& de ſcélérats à gages, dont chacun pa- AN. DE
roiſſoit ſur la ſcêne à ſon tour; de ſorte J. C.
qu'à peine un mouvement étoit paſſé, 1470.
qu'il en renaiſſoit un autre plus fâcheux. & ſuiv.
Le Roi l'avoit bien éprouvé dans ſon voyage d'Andalouſie. Il avoit ſur-tout tâché de réconcilier deux ennemis conſidérables; c'étoient Don Pedro de Cordouë Comte de Cabra, & Don Alphonſe d'Aguillar. Ces Seigneurs ſe haïſſoient depuis quelque tems, parce qu'ils s'étoient nui mutuellement à la Cour. Don Alphonſe ſous l'ombre de cette feinte réconciliation invita un jour les deux fils du Comte à un repas, & les mit l'un & l'autre en priſon. Le Roi les en ayant fait tirer, le Marêchal Don Diégo de Cordouë l'aîné des fils du Comte demanda à Don Henry la permiſſion de ſe venger par le duel, ce qui lui fut refuſé. Piqué de ce juſte refus le Marêchal paſſa à Grenade, & obtint du Roi Maure un champ clos pour ſe battre avec Don Alphonſe, à qui il avoit envoyé un cartel rempli d'injures. Il l'attendit au jour marqué juſqu'au ſoleil couchant; mais comme ſon ennemi ne paroiſſoit point, il s'aviſa d'attacher à la queuë de ſon cheval une effigie de Don Alphonſe qu'il traîna dans les ruës la face contre terre: fanfaronade ridicule, par laquelle il pré-

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

tendoit apparemment imiter l'action d'Achille envers le cadavre d'Hector. Tandis qu'il donnoit ce spectacle à Grenade, il crioit de toute sa force, *Voici le traître Alphonse d'Aguilar, qui a été assez lâche pour refuser le cartel*. Sur quoi le Marêchal ayant été déclaré vainqueur par le Roi de Grenade, il envoya aux Seigneurs d'Espagne plusieurs estampes qui représentoient cette comédie.

Dans le même-tems les Chevaliers d'Alcantara se soulevérent contre leur Grand-Maître, Gomés de Cacérés qui les avoit maltraités. Cette broüillerie alla si loin qu'on en vint aux armes, & qu'on assiégea des Villes. Gomés se trouvant le plus foible eut recours à son frere Guttiére de Solis Comte de Coria, & à Garcie Alvarés de Toléde Comte d'Albe : mais celui-ci éxigea par engagement la Ville de Coria, qui demeura toûjours depuis dans la Maison des Ducs d'Albe; car le Grand-Maître d'Alcantara peu fortifié par ce secours, succomba enfin sous les efforts de ses Chevaliers mutinés, & mourut de chagrin après avoir perdu sa dignité. Il fut remplacé par Don Juan de Zuniga, fils du Comte de Placentia, que je nommerai désormais le Duc d'Arévalo. Les Chevaliers s'opposérent d'abord à cette gratifica-

tion du Pape & du Roi : mais la Comtesse Dogna Eléonore de Pimentel tint ferme, & fit tant par ses menaces & par ses présens, qu'elle gagna ou soumit tous les Chevaliers ; de sorte que son fils resta possesseur paisible de la Grande Maîtrise, jusqu'à ce que cette dignité, & les autres pareilles furent réünies dans la personne de Don Ferdinand, quoique les Chevaliers de ces différens ordres fussent alors bien éloignés de croire, qu'il dût un jour devenir leur Grand-Maître universel.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

La licence entre les Grands étoit montée au comble ; ils ne reconnoissoient d'autre droit que celui du plus fort ; l'autorité Royale étoit méprisée, & la justice foulée aux piés. Le Comte de Bénaventé & celui de Lémos prirent querelle, & se firent justice par les armes, suivant la maniére du tems. Ce n'étoient pas seulement des particuliers qui s'entredétruisoient ; les Provinces entiéres étoient en feu, sur-tout la Biscaye, à cause des factions d'Ognés & de Gamboa qui continuoient leurs brigandages & leurs fureurs. Don Pédro de Vélasco devenu Comte de Haro par la mort de son pere, reçut ordre du Roy de s'y transporter, & pacifia un peu cette Contrée en bannissant les deux principaux

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Chefs. D'un autre côté les Maures profitant de cette confusion, faisoient des courses & des ravages considérables sur les frontiéres d'Andalousie. Enfin le désordre étoit tel, que tous les partis opposés de la Cour proposérent au Roi de se réünir dans quelque Ville, sous la sauve-garde de quatre Seigneurs pour apporter, de concert, quelque remede à tant de maux. Mais le Roi toûjours lâche & inappliqué promettoit beaucoup & n'éxécutoit rien; de façon que le mal croissoit de jour en jour, & ne lui laissoit pas la liberté de se venger d'Isabelle, comme il l'auroit souhaité.

Toutesfois le Grand-Maître de saint Jacques servit ses desirs de ce côté-là; car ne pouvant empêcher que Ferdinand n'eût épousé la Princesse, il chercha du moins à lui susciter un puissant concurrent, pour l'empêcher de devenir Roi. Il écrivit en France pour engager Loüis XI. à demander Dogna Jeanne en mariage pour le Duc de Guyenne, ce qui fut aussi-tôt accepté. Le Cardinal d'Albi & le Seigneur de Torci de la part du Roi de France, le Comte de Boulogne & le Seigneur de Malicorne pour le Duc de Guienne, vinrent trouver Don Henry à Medina del Campo; & ayant commencé par le flatter en se plaignant beau-

coup du procédé d'Isabelle, & en relevant le merite de Dogna Jeanne, ils demandérent la seconde pour le Duc, de la même façon qu'ils avoient demandé la premiére un an auparavant. Outre le Grand-Maître de saint Jacques, ils avoient pour partisans le Duc d'Arévalo, l'Archevêque de Séville, les Evêques de Siguença & de Burgos, & le Comte de Bénaventé. La proposition plut autant au Roi qu'elle déplut à sa sœur; mais son bon génie la tira encore de cette dangereuse intrigue, ainsi que nous le verrons.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Elle étoit allée à Duegnas avec son époux pour plus grande sûreté de leurs personnes; car la surprise étoit toûjours à craindre: au milieu de tant d'allarmes, ils avoient encore le chagrin de voir un mécontent redoutable dans la personne de l'Archevêque de Tolédé, qui ne gouvernoit pas aussi absolument qu'il se l'étoit imaginé. Ces commencemens de froideur allarmérent si fort le Roi d'Arragon, qu'il envoya à Ferdinand son Sécrétaire Juan Coloma, pour lui faire entendre sa volonté suprême, qui étoit de regarder l'Archevêque de Tolédе comme un pere, puisqu'en effet le destin du Roi de Sicile & de son épouse dépendoit entiérement de lui. Co-

An. de J. C. 1470. & suiv.

loma de la part de Don Juan répréſenta au jeune Roi, que le Prélat étoit un homme fier, diſſimulé, ſenſible au moindre dedain, jaloux de ſon autorité, & capable de porter la vengeance aux derniers excês; qu'aprês tout, un Prince arrivé dans des Etats étrangers, pour devenir le beau-frére & le ſucceſſeur d'un concurrent, qui ne cherchoit qu'à le perdre; que l'héritier d'une telle Couronne, ſans appui, ſans argent, ſans amis, avoit beſoin de conſerver ſes partiſans, & de ménager particuliérement celui à qui il avoit obligation d'un ſceptre; qu'enfin la reconnoiſſance, l'intérêt, l'honneur, tout éxigeoit de lui qu'il en uſât bien avec l'Archevêque; mais le Prince n'étoit pas né pour plier ou pour obéïr.

Le principe du mécontentement étoit une parole peu meſurée qui lui étoit échappée, quoiqu'il fût d'ailleurs trêsdiſcret. Mais la crainte de ſembler être gouverné l'emporta ſur la diſcrétion dans une rencontre où le Prélat l'avoit pris ſur un ton déciſif, en traitant de quelque affaire à Vailladolid. « Sçachez, lui dit Ferdinand, « que je n'entends pas » qu'on me gouverne, ni vous ni per» ſonne ne devez vous l'imaginer. Je » ſçai trop ce qu'il en a coûté à pluſieurs

» Rois de Castille. » Ces paroles piquérent au vif Carillo, qui se crut blessé par l'endroit sensible. Il dissimula néanmoins alors, & se comporta désormais avec plus de précaution ; mais ce sujet de chagrin étoit trop profondément gravé dans son cœur pour ne le pas faire éclater en quelque autre maniére. Il prit donc un prétexte de querelle ; il se plaignit amérement de ce qu'on lui préféroit Alphonse Henriqués & Guttiére de Cardénas. Sa jalousie le porta même à vouloir qu'on les bannît de la Cour, ou qu'on lui permît de se retirer dans ses terres. Il s'ouvrit un jour beaucoup plus à Coloma, & lui dit nettement ; *je pourrai bien donner à Isabelle un retour d'intrigue comme j'ai fait à Don Henry.* En effet, il paroissoit plus mécontent d'elle que de son époux, je ne sçai par quelle raison. Il ajoûta que le Roi de Castille lui avoit fait de grandes offres, & que le parti de la Cour le recevroit à bras ouverts ; on commençoit même à dire que Carillo & le Grand-Maître de saint Jacques étoient d'intelligence, & ce soupçon rendoit les Grands tellement précautionnés, qu'ils n'osoient se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Ferdinand sans trop se soucier du mécontentement de l'Archevêque de Tolé-

An. de J. C. 1470. & suiv.

de (négligence de jeune Prince) renvoya Coloma au Roi d'Arragon pour lui exposer l'état des affaires; il lui apprenoit l'intrigue de Pacheco, le manége des Ambassadeurs François, & le dessein qu'on avoit de lui opposer un concurrent aussi puissant que l'étoit le frére du Roi de France. Il entroit dans un grand détail pour lui faire entendre, sur-tout, qu'il avoit un extrême besoin d'argent, soit afin de maintenir son parti que sa disette décréditoit, soit pour soûtenir sa dignité, étant contraint de vivre d'emprunt, & n'ayant à sa dévotion que quatre ou cinq Villes au plus, dont la principale, à sçavoir Vailladolid n'étoit pas trop bien affermie dans ses intérêts.

Don Juan n'avoit à donner à son fils que bien de la politique, & rien au-delà. Il songea d'abord à gagner le Marquis de Santillanne, pour tâcher d'obtenir qu'il livrât au parti Arragonnois la fille de Don Henry. Le Marquis, soit feinte, soit réalité, parut chanceler quand Pedro Vacca & Coloma entamérent cette négociation. *Hé! que pourroit*, leur dit-il, *me donner votre Maître?* on parla d'Almunia Ville assez considérable; *Mais*, repliqua-t'il, *Isabelle n'a pû venir à bout d'avoir Borgia, comment puis-je espérer Almunia!* Sur cela il reprit qu'on le pre-

noit pour un autre, si on le jugeoit capable d'une pareille trahison. Les Arragonnois le croyant ébranlé par l'intérêt, entreprirent de le déterminer par l'honneur, en lui montrant, que cette action, loin d'être une perfidie, le couvriroit d'une gloire éternelle; que Dogna Jeanne étant un sujet de trouble pour toute l'Espagne, & d'ailleurs n'étant pas fille de son Roy, ce seroit se déshonnorer & trahir la Patrie que de livrer cette Princesse à la France plûtôt qu'à l'Arragon. Le Marquis, au lieu de se rendre, rompit la Conférence, en montrant aux Députés des lettres de Don Henry pour la Reine & pour lui, par lesquelles le Roi les avertissoit de prendre garde que la Princesse Jeanne ne mangeât rien de suspect, sur-tout, point de fruits ni de laitages; reproche indirect, mais sanglant pour le parti Arragonnois, soit que le soupçon fût fondé ou non.

AN. DE J.C. 1470. & suiv.

Après tout, Don Juan n'agissoit pas, ce semble, trop conséquemment; car après les profusions qu'il avoit faites pour acheter des partisans à son fils; il offroit trop peu de chose au Marquis de Santillanne pour une trahison de cette importance. Aussi la fidélité intéressée ou sincére de ce Seigneur, fut bien mieux récompensée par la Ville de l'Infantado

An. de J. C. 1470. & suiv.

que lui donna Don Henry, & qu'il érigea en Duché : à la verité cette Ville appartenoit au Marquis de Villéna fils du Grand-Maître, comme étant la dot de la Comtesse de Sant-Istevan sa femme; mais on lui donna en échange Requéna avec les droits de la Doüane; & il faut croire que cet équivalant valoit au moins ce qu'on lui ôtoit.

Le vieux Roi d'Arragon faisoit joüer encore une autre machine, & c'étoit la principale, mais elle n'eut pas plus de succês. Il étoit question de gagner le Grand-Maître de saint Jacques; pour cela Pedro Vacca passa une nuit entiére en conférence avec lui. Vacca lui offroit pour sa sûreté de remettre en sa disposition le Roi & la Reine de Sicile, apparemment pour le flatter en le substituant à la place de l'Archevêque de Toléde mécontent; mais on éxigeoit en revanche qu'il rompît l'alliance avec la France. Comme la négotiation languissoit sur ce point-là, on vint à parler d'un accord qui avoit été mis sur le tapis depuis quatre mois; sçavoir, que l'Amirante de Castille promît que l'enfant de Dogna Isabelle, qui étoit sur le point d'accoucher, seroit mis entre les mains du Grand-Maître; qu'on aidât Don Ferdinand à recouvrer la Principauté de Ca-

talogne, ou que lui & son épouse se tinssent dans une Ville du parti de Don Henry avec des sûretés ; qu'enfin on fît un triple mariage des trois filles du Grand-Maître avec trois petits-fils de l'Amirante ; l'un fils de Don Alphonse Henriqués, l'autre du Marquis d'Astorga, & le troisiéme du Comte d'Albe. L'Evêque de Coria Don Inigo Manrique poursuivit cette négotiation : mais aprês qu'elle eût été communiquée à l'Archevêque de Toléde, qu'on ne pouvoit se dispenser de consulter & d'écouter malgré ses mécontentemens ; il y changea quelque chose de sa propre autorité ; il conseilla de proposer une Dogna Jeanne bâtarde d'Arragon pour le Comte d'Uruegna neveu du Grand-Maître, & Don Alphonse pareillement bâtard d'Arragon, pour une des filles de Pacheco. Mais Pacheco les joüoit tous, & dans ses vûës toutes ces négotiations n'étoient que de purs amusements ; il ne s'y prêtoit & ne feignoit de pancher pour Isabelle, qu'afin de gagner du tems, & de terminer l'affaire du mariage de Dogna Jeanne de Castille. Il étoit dêja concerté, lorsque Dogna Isabelle accoucha à Duegnas le 2. Octobre 1470. d'une fille, qu'on nomma Isabelle comme sa mere. Une marque assez singuliére de la fermeté &

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

An. de J. C. 1470. & suiv.

de la façon de penser de cette Princesse, c'est que durant les douleurs de l'enfantement, elle se fit voiler le visage, pour n'y laisser paroître aucune marque de foiblesse, ce qu'elle pratiqua toûjours depuis.

Le Roi voyant que les pourparlers & les Conférences augmentoient le nombre des partisans de sa sœur, qui étoit soûtenuë d'une héritiére, commença par user des voyes de fait, & avant que de lui déclarer la guerre dans les formes, il lui enleva Medina del Campo, Ville de son appanage accordée par le Traité de Guisando. Il fallut même qu'elle veillât à la sûreté d'Avila, dont on craignoit que le Grand-Maître ne s'emparât.

Quelque tems aprês les couches d'Isabelle, la Cour s'étoit transportée à Ségovie pour y recevoir Dogna Jeanne, qu'on dévoit y amenerde Guadalajara, & pour y gagner le Jubilé accordé tout récemment par Paul II. Les Ambassadeurs de France avoient prié Don Henry de se joindre à Loüis XI. pour assembler un Concile Général contre ce Pape; mais le Roi de Castille assez embarrassé chez lui sans chercher de nouvelles affaires au-dehors, ne jugea pas à propos de se broüiller avec la Cour de Rome, pour épouser les querelles du Roi de France.

La Reine avoit dêja amené ſa fille comme en triomphe à Ségovie, lorſque la joye fut troublée par une émeute qui ſurvint à Vailladolid, entre les vieux & les nouveaux Chrétiens. Ferdinand & Iſabelle ſortirent incontinent de Duegnas, & dans la crainte de perdre une Ville auſſi importante que Vailladolid, ils y accoururent pour appaiſer la ſédition, ou pour en profiter; mais comme ils étoient logés chez Juan de Rivero leur partiſan & l'ennemi des Juifs, peu s'en fallut que les mutins n'aſſiégeaſſent ſa maiſon & ne priſſent les Princes. L'Evêque de Salamanque les ſauva heureuſement, & les fit repaſſer à Duegnas, non ſans avoit évité un grand danger; car les nouveaux Chrétiens appellérent à leur ſecours Don Henry, qui ſe rendit maître de la Ville, confiſqua la maiſon de Rivero, & la donna au Comte de Bénaventé, avec le ſoin de défendre Vailladolid, qui fut ainſi enlevé à Ferdinand.

AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

Il ne reſtoit plus pour achever de le déſeſpérer, qu'à conclure le mariage de Dogna Jeanne: c'eſt à quoi le Roi ſongea ſérieuſement après ſon retour à Ségovie; il hâta les préparatifs de la cérémonie, & afin de la rendre plus ſolemnelle, il choiſit une plaine proche le

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Monastére de Paular, nommée la Vallée de Loçoya, entre Ségovie & Buytrago. Il s'agissoit d'effacer la honte dont il avoit couvert sa fille en la déshéritant; il falloit pour cela casser l'Acte qui instituoit Isabelle héritiére de Castille, & rendre à la tendresse paternelle ce qu'il lui avoit ôté par politique. C'étoit-là le coup fatal qu'on préparoit à Isabelle; mais on tenoit la chose secrette, & on ne parloit publiquement que de la cérémonie du mariage. Enfin un Vendredi 26. d'Octobre, le Roi se transporta au lieu marqué avec la Reine son épouse, la Princesse sa fille, les Ambassadeurs de France & toute la Cour. Dogna Jeanne étoit accompagnée des Ducs d'Arévalo & de Valentia, du Grand-Maître de saint Jacques, des Comtes de Bénaventé, de Miranda, & de Sainte-Marthe, de l'Archevêque de Séville, & de toute la Maison des Mendozes. Elle étoit richement parée, & portoit sur la tête une guirlande d'or assez semblable à une Couronne, marques frivoles d'une dignité à laquelle le Ciel ne l'avoit pas destinée. Elle n'avoit pas encore neuf ans accomplis, étant née en Janvier 1462. mais quoiqu'enfant elle laissoit entrevoir des qualités qui n'auroient point déshonnoré le Thône, &

qui méritoient qu'on la crût fille d'un Roi. Son esprit au-dessus de l'âge, sa beauté naissante; je ne sçai quelle dignité qui brille dans les traits des Souverains à tout âge, & sur-tout ses malheurs lui attiroient la compassion, non-seulement de son parti, mais de ceux-même qui avoient intérêt à la faire passer pour la fille de la Cuéva. AN. DE J. C. 1470. & suiv.

La Cour étoit si nombreuse, & le concours du Peuple si considérable, que cette fête égala presque celle de Guisando, qui s'étoit faite un an auparavant en faveur d'Isabelle. Dês qu'on fut arrivé au lieu destiné, les Seigneurs qui accompagnoient la Reine se détachérent pour baiser la main du Roi, & ceux qui suivoient le Roi firent le même à la Reine & à sa fille, aussi-bien que les Ambassadeurs François, qui étoient les plus intéressés à rendre la scêne sérieuse. Elle le fut en effet: car après cette cérémonie, le Licentié Antoine Nugnés de Ciutad Rodrigo eut ordre de lire à haute voix un écrit qui contenoit en substance, que Don Henry pour pacifier les troubles ayant déclaré sa sœur Princesse des Asturies, & Isabelle de sa part n'ayant répondu à cette générosité qu'en se mariant contre son serment & contre la volonté de son frére & de son Roi, il ré-

An. de J. C. 1470. & suiv.

voquoit l'Acte public en sa faveur, la déclaroit déchûë de ses droits à la Couronne, & la déshéritoit solemnellement; qu'en sa place il reconnoissoit pour son héritiére Dogna Jeanne, & qu'il entendoit qu'elle fût rétablie dans tous ses droits, nonobstant ce qui s'étoit passé l'année précédente. Après cette déclaration le Cardinal d'Albi somma publiquement le Roi & la Reine de jurer, s'ils croyoient veritablement que Dogna Jeanne fût fille de Don Henry; l'un & l'autre jurérent sans hésiter, qu'ils l'avoient toûjours regardée comme telle; serment dont les Historiens d'Espagne font grand bruit, comme s'il eût été faux: mais l'équitable postérité, & l'étranger moins intéressé que les Espagnols à flatter Ferdinand & Isabelle en jugeront peut-être d'une autre façon. Du moins ils suspendront leur jugement, & n'oseront condamner un Roi malheureux, qui malgré ses variations de conduite à l'égard de Dogna Jeanne, n'avoüa pas même une seule fois, qu'elle ne fût pas sa fille.

Dês que cette étrange parole eût été éxigée & prononcée, les Prélats, les Seigneurs, & les Ambassadeurs qui n'en vouloient pas davantage, sans se soucier de ce qui en étoit au fonds, s'a-

vancérent pour baiser la main de la nouvelle Princesse des Asturies, & pour lui réïtérer le serment que la plûpart d'entre eux avoit autrefois si horriblement violé dans la scêne d'Avila. Le Cardinal Ambassadeur produisit une Bulle de Paul II. qui abolissoit le serment prêté à Isabelle, de même que le Légat Antoine de Vénéris avoit avant lui dispensé les Seigneurs, au nom du même Pape, du serment qu'ils avoient fait à Dogna Jeanne: ainsi la bisarrerie des conjonctures balançoit la destinée des deux Princesses en abaissant l'une & en élevant l'autre sans fixer la Couronne sur aucune des deux. Ce qui est remarquable dans cette rencontre, c'est que le Marquis de Santillanne, l'Evêque de Siguença & les Mendozes leurs fréres, qui paroissoient si attachés à Dogna Jeanne, s'excusérent alors de prêter le serment, & prirent pour prétexte, qu'il étoit inutile de réïtérer ce qu'ils avoient déja fait: souplesse de fins Courtisans, qui voulurent apparemment par cette ruse se ménager une ressource dans Isabelle, dont ils embrassérent bien-tôt après le parti.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Tout ceci n'étoit qu'un préliminaire au mariage de Dogna Jeanne avec le Duc de Guyenne. Le Licentié ayant donc

An. de J. C. 1470. & suiv.

publié la volonté du Roi sur ce sujet, le Comte de Boulogne montra aussi-tôt la procuration du Duc pour fiancer la Princesse en son nom: sur quoi le Cardinal prit la main de la Princesse & celle du Comte, les joignit, & les fit lever en haut à la façon de France, dit Zurita: puis on entendit le bruit des tambours & des trompettes, qui annoncérent aux spectateurs, que le Duc & l'Infante étoient fiancés. La Cour s'en retourna fort contente à Ségovie, & les Ambassadeurs encore plus satisfaits prirent la route de France, aprês avoir pensé périr par un orage violent, qui les surprit au retour de la Vallée de Loçoya.

Cette action d'éclat eut le même sort dans l'esprit des Peuples, que celles qui s'étoient dêja faites en pareille matiére. Ils se voyoient par-là replongés dans une guerre civile; ainsi cela ne leur plut que médiocrement, outre qu'ils sentoient beaucoup plus d'inclination pour Ferdinand & pour Isabelle, qui affectoient un grand amour de la justice & de la paix, que pour Don Henry, qui abandonnoit son Royaume au caprice de son Ministre, & au brigandage de ses Courtisans. Quant à Ferdinand & à son épouse, dês qu'ils sçûrent ce qui s'étoit passé au Monastére de Paular, ils jugérent à pro-

pos

pos d'écrire au Roi la lettre suivante. An. de
» Très haut & très-puissant Roi & J. C.
» Seigneur, Votre Altesse n'a pas oublié 1470.
» qu'au mois d'Octobre de l'année pré- & suiv.
» cédente, nous lui envoyâmes Pedro
» Vacca, Diégo de Ribera, & Loüis de
» Anteçana (c'étoient les trois Députés
» dont j'ai parlé) avec des lettres de
» créance, pour lui notifier notre ma-
» riage, & les motifs qui nous avoient
» fait passer outre, sans attendre vos or-
» dres, & pour vous assûrer que cela ne
» s'étoit fait que par égard à votre ser-
» vice, vous conjurant de ne pas nous
» en sçavoir mauvais gré, & vous of-
» frant notre obéïssance & nos services
» avec tout le respect & toute la soumis-
» sion possible.

Après cet éxorde les Princes le fai-soient souvenir de sa réponse ambiguë; ils se plaignoient de n'en avoir pas encore reçû de positive, ni en bien ni en mal: ils faisoient valoir la sincérité avec laquelle ils avoient, disoientils, engagé les Villes de leur parti à se ranger à l'obéïssance du Roi. On le prioit de considérer, que des avances si respectueuses n'avoient été payées que de chagrins éternels; que certains Courtisans mal intentionnés avoient proposé & formé une alliance étrangére; qu'en-

An. de J. C. 1470. & suiv.

fin les ſermens paſſés en faveur d'Iſabelle & autoriſés par le Roi, avoient été publiquement violés & anéantis par lui-même ; on le ſupplioit du moins avant que d'en venir aux voyes de rigueur, d'aſſigner une Ville libre & gardée par quatre Seigneurs neutres, pour y avoir une entrevûë avec lui. « Nous prions » Votre Seigneurie, ajoûtent-ils, d'aſ-» ſembler les Députés des Villes, afin » qu'ils jugent ſouverainement de vos » raiſons & des nôtres. « Ils demandoient pour arbitres Don Pedro Fernandés de Velaſco Comte de Haro, avec quatre Religieux Prélats des Ordres de ſaint Dominique, de ſaint François, de ſaint Jerôme & des Chartreux, promettant de s'en tenir à leur déciſion ; c'eſt qu'ils ſçavoient bien qu'elle leur ſeroit favorable. « Enfin, diſent-ils, nous conju-» rons Votre Alteſſe par le Souverain » ſcrutateur des cœurs, de ne pas nous » refuſer cette juſtice, que vous devez » à vous-même & à vos Etats ; juſtice » au reſte ſi naturelle, qu'après vous l'a-» voir demandée pluſieurs fois en par-» ticulier, nous croyons devoir vous » ſommer en public, de nous la faire à » la face de toute l'Europe, afin qu'en » cas de refus de votre part, & d'efforts » de la nôtre pour ſoûtenir l'équité de

» notre cauſe, nous ſoyons dégagés aux » yeux de tout le monde de ce que nous » devons à Dieu & aux hommes. Quoi-» qu'il en ſoit, la derniére grace que » nous ſupplions Votre Seigneurie de » nous accorder, c'eſt au moins une ré-» ponſe préciſe & prompte. »

An. de J. C. 1470. & ſuiv.

Elle ne tarda pas à venir telle que les Princes l'avoient attenduë, c'eſt-à-dire, nette, courte, mais peu favorable; car il ne s'agiſſoit plus de paroles, il étoit queſtion d'agir de part & d'autre. Cependant le Royaume étoit toûjours dans une horrible confuſion. Les Grands dont l'ambition n'étoit point réfrénée par l'autorité, étoient devenus, ainſi que je l'ai dit, autant de petits tyrans aſſez ſemblables aux Seigneurs François dans les tems malheureux de la Monarchie de France, où les Rois n'étoient au plus que les premiers parmi des égaux mutins, & preſque toûjours indépendans. Il ſeroit difficile de raconter en détail toutes les uſurpations qui ſe faiſoient alors en Caſtille. C'étoit l'uſage, que ceux qui pouvoient ſe ſaiſir de quelque Place ne manquoient pas de le faire, ſans ſe mettre en peine des meurtres, des brigandages, & des crimes affreux qui étoient ou les ſuites, ou le principe de ces petites guerres civiles. Le Grand-Maître

An. de J. C. 1470. & suiv.

étoit l'ame ſecréte de ces uſurpations ; il crut qu'en livrant le Royaume à une déprédation générale, il ruineroit bien plus ſûrement le parti de Ferdinand, & conſerveroit beaucoup mieux ce qu'il uſurpoit lui-même, qu'en faiſant à ce Prince une guerre ouverte dont le ſuccês étoit toûjours incertain.

Fondé ſur cette politique il s'étoit ſaiſi de la Ville d'Alcaras, Place à ſa bienſéance, à cauſe du voiſinage de Villéna, Marquiſat qu'il avoit donné à ſon fils. Il comptoit bien que le Roi le confirmeroit dans la poſſeſſion de cette Ville. La choſe arriva comme il l'avoit prévûë, & ce fut un éxemple très-pernicieux; car pluſieurs autres le ſuivirent, ſur-tout le Comte de Bénaventé, qui s'empara de Villalva, & chaſſa de ſa propre autorité le *Merin-Majeur* (Officier conſidérable de Vailladolid,) pour donner cette dignité à Don Pedro Pimentel ſon frére, dans l'eſpérance de faire agréer cette injuſtice à la Cour. Elle ratifioit, en effet, ce qu'elle ne pouvoit empêcher: c'eſt ainſi que Don Rodrigo Ponce de Léon Comte d'Arços obtint du Roi à la ſollicitation du Grand-Maitre à titre de Marquiſat, la Ville de Cadis, que ſon pere avoit uſurpée pendant la révolte, & ce don paſſa pour une dot, parce que Don

Rodrigo avoit épousé Dogna Béatrix, fille du Grand-Maître. Ferdinand de Pulgar a fait une peinture allegorique de ces usurpations dans son Eclogue, ou plûtôt dans sa Satire, où sous le nom de deux bergers il raconte les déplorables avantures de sa Patrie.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Les guerres particulieres n'étoient pas moins frequentes que les usurpations. Dès que deux Seigneurs avoient quelque mécontentement l'un de l'autre, ils levoient sans autre cerémonie autant de troupes qu'ils pouvoient, & vuidoient leur differend par les armes, comme auroient fait deux Princes Souverains. C'est ainsi que Don Manuel Ponce de Léon, frere du Comte d'Arcos, se battit dans les formes de la guerre avec Don Férdinand de Velasco, assez près de la Cour. André Cabréra courant les séparer par ordre du Roi, tomba de cheval dans un chemin poudreux sans qu'on s'en apperçût, & pensa être écrasé par les chevaux. D'un autre côté les Comtes de Haro & de Trévigno ayant pris querelle pour un sujet très-leger, la terminerent de la même façon, avec cette difference, que le second loin de finir la guerre par la victoire qu'il remporta, s'en servit pour ranimer les troubles de Biscaïe, en y faisant rentrer les Chefs des mutins,

An. de J. C. 1471. & suiv.

& en se mettant à leur tête pour venir à bout de son ennemi, que le Roi avoit commis, afin de pacifier cette Province. Il en couta aux uns & aux autres bien du sang, & au Roi une partie de son autorité : car outre, qu'il étoit offensé & désobéi, il fallut encore qu'il s'abaissât à devenir le médiateur de ceux qu'il devoit punir comme coupables.

Il est vrai qu'il montra d'abord plus de vigueur à l'égard de l'Archevêque de Toléde, & de l'Evêque de Ségovie Don Arias, afin de les détacher du parti de Ferdinand. Il engagea Vasco de Contréras à enlever au premier la Forteresse de Perales. Celui-ci obéït ponctuellement ; mais l'Archevêque piqué au vif y accourut avec Don Arias à la tête de quelques troupes, de façon que le Roi crut devoir s'y transporter lui-même pour l'épouvanter. Il alla donc à Madrid au commencement de l'année 1471. & de-là au siége de Perales, en sorte que Carillo fut contraint de lâcher prise & de se retirer. Il est assez étonnant que ce Prélat mécontent de Ferdinand ne se rendit ni aux offres ni aux menaces de Don Henry, mais qu'il affectât au contraire une espece d'indépendance qui le rendoit également redoutable au parti qu'il servoit malgré lui, & aux Royalistes qui

vouloient le ſoumettre ou le gagner. AN. DE J. C. 1471. & ſuiv.

Comme la force des armes ne l'avoit pas aſſez humilié, non plus que l'Evêque de Ségovie ſon ami, pour les contraindre de ſe ranger à leur devoir; le Roi au lieu d'employer la douceur, qui peut-être auroit réüſſi à la longue, s'aviſa d'emprunter du Pape les armes ſpirituelles pour les combattre, ou du moins pour rejetter ſur eux la haine publique. Il en obtint deux Brefs, l'un contre l'Evêque, auquel on ordonnoit de ſe rendre en perſonne à Rome dans le terme de quatre-vingt dix jours, l'autre contre l'Archevêque, à qui le Pape commandoit de rentrer dans l'obéïſſance du Roi, faute de quoi il nommoit pour Commiſſaires quatre Chanoines de Tolède, avec ordre de lui faire ſon procès dans les formes. Ces Brefs notifiés n'eurent aucune ſuite, ſi ce n'eſt aux dépens de Don Henry: car l'Archevêque choqué de cette conduite, s'excuſa ſur ce qu'il avoit prêté le ſerment à Iſabelle par ordre du Roi; & comme les Chanoines firent mine de proceder, il en vint aux voyes de fait ſuivant ſa coûtume, ſurprit trois des Commiſſaires, & ne les rendit qu'en échange des amis que le Roi lui avoit enlevés à ſon tour. C'eſt ainſi que le Souverain ſe déshonoroit de plus en plus, en

AN. DE J. C. 1471. & suiv.

faisant la petite guerre avec un Prélat son sujet. Ce qui est singulier dans cette affaire, c'est que le Grand-Maître de saint Jacques appaisa encore cette broüillerie, & sauva le Prélat, malgré le refus qu'il fit d'accepter des Forteresses pour lui & pour ses deux fils, à condition de quitter le parti des Princes, comme si tous les Grands du Royaume se fussent accordés au milieu de leurs divisions à entretenir une sorte d'intelligence, qui maintenoit leur pouvoir & leur domination. A la verité les Hermandades faisoient leur devoir, en punissant les brigands du bas étage, & en arrêtant, autant qu'elles le pouvoient, l'avidité de la Noblesse; mais ce remede étoit peu efficace, & déplaisoit d'ailleurs au Grand-Maître, qui ne feignoit pas de dire, que cela s'appelloit soumettre la Noblesse à la roture.

Nonobstant ces maux, le Roi pensoit tout de bon à chasser de Castille Ferdinand & Isabelle, afin, disoit-il, de pouvoir ensuite remédier aux autres calamités; mais le Grand-Maître lui fit changer de pensée, & lui persuada d'user d'une politique plus artificieuse pour détruire insensiblement leur parti, outre qu'il falloit songer d'abord à pacifier Tolede & Séville, qui étoient déchirées par des divisions intestines, & à réprimer les

Maures qui avoient fait de grands ravages, & un riche butin en Andalousie. AN. DE J. C. 1471. & suiv.

Ferdinand de son côté voyoit bien de quelle consequence il lui étoit de regagner l'Archevêque de Tolede à quelque prix que ce fût. Il en vint en effet à bout par ses bonnes maniéres, & aprês avoir attiré à son parti quelques Places, entre autres Sépulvéda en Castille la Vieille, il remit ses affaires entre les mains & sous la conduite de Carillo; à Tordelaguna qui lui appartenoit.

Tandis que le déplorable Don Henry, sans suivre de route certaine, couroit çà & là pour éteindre le feu des discordes, & pour soutenir les diverses parties d'un Royaume qui s'écrouloit, le Grand-Maître attendoit impatiemment le Duc de Guyenne; mais ce Prince sollicité de devenir le gendre du Duc de Bourgogne, & ne sçachant trop à quel prix il deviendroit celui de Don Henry, s'étoit dégoûté de cette derniere alliance sur laquelle le Roi de Castille avoit tant compté. Ce malheureux pere outré de douleur de voir sa fille dédaignée de toute l'Europe, & devenuë le joüet de tant de Princes, qui recherchoient plus sa Couronne que sa personne, courut de dépit à Badajoz, pour offrir l'une & l'autre au Roi de Portugal; mais pour tout fruit

AN. DE J. C. 1471. & suiv.

de ses empressémens, il en essuya encore un refus entre Badajoz & Yelves. Le Roi Portugais se défioit du Grand-Maître, & encore plus de ses forces contre les Rois de Sicile & d'Arragon, qui devenoient plus redoutables à mesure qu'on leur donnoit le tems de se fortifier ; & à dire le vrai Don Henri ne donnoit, ce semble, pour dot à sa fille que le triste soupçon de fille illégitime, avec un sceptre qui n'étoit presque plus à lui, & qu'il auroit fallu acheter trop chérement. Tout cela fit ouvrir les yeux au Roi de Portugal ; de sorte qu'il prit le parti de marier son fils à la cousine de ce Prince, Dogna Léonore fille de l'Infant Ferdinand Duc de Viseu, avec dispense du Pape Sixte IV. qui venoit de succeder à Paul II.

Le Roi de Castille rebuté de ce côté-là se voyoit réduit à renoüer avec le Duc de Guyenne, & il y pensoit sérieusement, lorsqu'on reçut la nouvelle de sa mort arrivée à Bourdeaux le 12. de Mai de l'an 1472. mort si avantageuse à Louis XI. qu'on le soupçonna d'en avoir été l'auteur, & d'avoir fait empoisonner son frere par l'Abbé de saint Jean d'Angeli son Aumonier, jusques-là que Brantôme raconte avoir oüi dire à un Chanoine, que le Roi de France fit à Notre-Dame de Cléri cette priére en presence

d'un fou qui la publia depuis. *Sainte Dame obtenez-moi le pardon pour avoir empoisonné mon frére.* Il est vrai que l'Abbé d'Angeli ayant invité à un repas le Duc de Guyenne, & Marguerite Montsoreau sa maîtresse, leur partagea une pêche. Peu de tems après la Dame s'en trouva mal & mourut: à l'égard du Prince il ne fit que languir depuis ce fatal repas. On en dressa le Procès dans les formes, & après la mort de l'Abbé, le Roi non-seulement se fit rendre toutes les piéces du Procès, mais encore il combla de biens Louis d'Amboise Evêque d'Albi, l'un des Commissaires, & Pierre de Sacierges depuis Maître des Requêtes, commis aussi à l'examen de cette affaire. Après tout on ne peut rien assurer sur pareilles matiéres, & il suffit de remarquer en passant, que malgré les apparences un Historien doit toûjours laisser dans les termes du doute des crimes semblables, à moins qu'ils ne soient incontestablement avérés.

AN. DE J.C. 1472. & suiv.

Don Henry privé de tout espoir du côté de la France, tourna encore les yeux vers le Portugal pour tâcher de ménager à sa fille un époux Roi; mais la tentative qu'il fit dans la suite ne fut pas plus heureuse que celle qu'il avoit faite dans son dernier voyage à Badajoz. Ce voya-

An. de J. C. 1472. & suiv.

ge avoit été assez triste pour lui : car outre le peu de succès de son entreprise, il avoit eu le chagrin de se voir refuser l'entrée de la ville par le Comte de Féria qui en étoit Gouverneur, sous prétexte que le Roi la donneroit aussi-tôt au Grand-Maître de saint Jacques, homme insatiable, qui avoit en effet été cause que Sépulvéda s'étoit rangée au parti de Ferdinand; parce que le Ministre avoit extorqué du Roi la donation de cette Place. Pour surcroît Don Henry perdit encore Don Pédro Gonzalés de Mendoza, Evêque de Siguença, qui refusa nettement de le suivre ; & qui bien-tôt après se dévoüa lui & toute sa Maison à Dogna Isabelle, indigné qu'il étoit d'avoir manqué le Chapeau de Cardinal qu'il attendoit, & que Pacheco, en le supplantant, avoit obtenu pour son propre neveu Don Loüis d'Acugna Evêque de Burgos. Enfin les mouvemens de Séville & de Toléde étoient inquiétans.

A Séville le Duc de Médina-Sidonia ayant pris querelle avec le Marquis de Cadis, le chassa de la Ville, & l'obligea de se retirer à Xérés. Celui-ci soutenu des Chevaliers de saint Jacques & de Calatrava, & sur-tout de son beau-pere Pacheco, revint à la charge, & dans le combat ayant tué deux bâtards de son en-

nemi, il lui prit sa Ville de Medina-Sidonia; de sorte que le Roi fut contraint d'y envoyer Inigo Lopés de Mendoza Comte de Tendilla, qui par son adresse vint à bout de réconcilier ces deux Seigneurs. La querelle de Tolède étoit plus délicate & plus difficile à appaiser; elle étoit causée par le parti du Comte de Cifuentes; qui favorisé du Grand-Maître vouloit épouser malgré le Roi la fille du Comte de Fuensalida. Il en arriva bien des malheurs qu'on peut imputer, comme tous ceux dont je viens de parler, au Grand-Maître de saint Jacques, qui troubloit & pacifioit le Royaume à son gré.

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

Cette année 1472. si funeste au Roi de Castille, fut plus heureuse pour le Roi d'Arragon, & conséquemment pour le Roi son fils Don Ferdinand. Le vieux Roi commençoit enfin à respirer après tant de fléaux qui avoient inondé ses Etats. Il avoit réduit Gaston de Foix son gendre à se retirer au fond du Béarn, & à se contenter de regner en Navarre après lui: il avoit vû mourir peu de tems après, c'est-à-dire, le 22. Novembre 1469. l'Infant Gaston, fils aîné de son ambitieux gendre. Ce jeune Prince âgé seulement de 26. ans, s'étant extrêmement distingué dans un tournois au sujet du Duc de Guyenne, avoit été si rudement

An. de J. C. 1472. & suiv.

blessé à l'œil d'un éclat de lance, qu'il avoit expiré sur le champ. Le Roi d'Arragon avoit encore conclu un nouveau Traité à Olite, avec sa fille Dogna Léonore, au mois de Mai de l'an 1471. pour la réduire au titre de Gouvernante de la Navarre : enfin pour mettre le comble à la joye de Don Juan, Barcelonne, ce boulevard imprenable des révoltés se rendit à lui le 17. de Novembre de la présente année, ou dans l'année 1471, à en croire le Pere Alézon. Véritablement le bonheur de Don Juan fut un peu troublé par le Comte de Lerin, de la faction Beaumontoise. Voici le fait tiré d'après l'Auteur que je viens de citer, & bien different du recit qu'en fait Garibaï, qui étoit moins instruit sur cette matiere.

Le Comte de Lerin & ceux de son parti mécontens du Traité d'Olite entre le Roi & la Princesse, parce qu'ils sçavoient que ce Traité étoit favorable aux Grammontois, apprirent que Dogna Léonore devoit se transporter à Pampelune où ils dominoient. Ils lui firent signifier qu'elle pourroit y venir en qualité de Reine, mais non de Gouvernante ; & la prierent de plus, de ne point amener avec elle le Maréchal Pierre de Navarre leur ennemi, sans quoi la Ville lui

fermeroit les portes. La Princesse piquée de cette déclaration profita de l'absence du Comte de Lerin, pour tâcher de surprendre Pampelune, par le moyen d'une intelligence qu'elle avoit avec ceux de la faction de Grammont. La nuit marquée pour l'éxécution le Marêchal arriva à une porte nommée la Zapateria, que Jean de Athondo devoit lui ouvrir; mais comme il tardoit à venir, les gens du Marêchal tentérent de rompre la porte. Un Boulanger voisin ayant entendu le bruit, courut en avertir le frere du Comte de Lerin Philippe de Beaumont, qui s'étant rendu là avec main-forte, rencontra le Marêchal déja entré dans la Ville, & le pressa tellement, qu'après l'avoir serré de près dans une ruë, il lui fit le traitement que le Marêchal destinoit, dit-on, lui-même à Philippe & aux Beaumontois, c'est-à-dire qu'il les massacra avec sa suite.

AN. DE J.C. 1472. & suiv.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, & déplut infiniment au Roi d'Arragon; mais il fut consolé par la mort de son gendre Gaston de Foix; qui passant par Roncevaux pour aller soutenir son épouse, tomba malade & mourut, au mois de Juin de l'année 1472. âgé de 50. ans, Prince veritablement Grand s'il eût eu moins d'ambition. Il rendit autant de

An. de J.C. 1472. & suiv.

services à la France qu'il causa de chagrins au Roi son beau-pere : mais il fut bien puni de ses projets ambitieux, puisqu'il ne profita pas de la mort de Don Carlos, & qu'il mourut sans avoir porté le titre de Roi de Navarre, ne laissant pour successeur qu'un petit fils en bas âge, nommé François Phœbus, qui ne regna pas long-tems, & dont la mort fit passer le sceptre de Navarre dans la Maison de France, après l'avoir mis dans celle d'Albret par le mariage de sa sœur Dogna Catherine avec Jean d'Albret.

Don Juan Roi d'Arragon se voyoit donc arrivé à une vieillesse avancée, mais plus tranquille, & en état de maintenir la succession de la Castille dans la personne de Ferdinand ; il n'avoit pas besoin de faire de nouveaux efforts, puisque sa situation plus heureuse, son nom toûjours redoutable, la conduite de son fils, & enfin le hasard des évenemens en Castille, agissoient de concert avec ses vœux. Il seroit difficile de suivre en détail tous les mouvemens du cabinet, pour ou contre Isabelle ; mais on voit du moins par ce qui en paroît, que toutes les mesures qui lui étoient contraires se trouvoient rompues par la licence & les troubles qui agitoient incessamment ce Royaume. Toutesfois le Grand-Maître

de saint Jacques noüa une nouvelle intrigue qui pensa déconcerter le parti Arragonois. Il sçavoit que le Roi de Castille ne desiroit rien plus ardemment que de voir Dogna Jeanne mariée, & qu'il étoit inconsolable d'avoir vû manquer tous les partis sur lesquels il avoit compté. Pacheco pour le dédommager de ces pertes, & pour jetter la division jusques dans l'Arragon même, résolut de faire épouser à la Princesse Castillane un Prince Arragonois. Rien n'étoit plus heureusement imaginé que cette alliance; car il avoit jetté les yeux sur l'Infant Don Henry Duc de Ségorbe, Prince chéri du Roi Don Juan, cousin du Roi de Sicile. Cette trame fut si finement ourdie que les Princes intéressés à cette affaire furent long-tems trompés; l'un, sçavoir Ferdinand, parce qu'il ne l'apprit que tard, & qu'il crut d'abord qu'il s'agissoit pour l'Infant d'une fille du Grand-Maître; l'autre, je veux dire Don Juan son pere, parce qu'il s'obstinoit à n'en vouloir rien croire. Son fils, dês qu'il sçût la chose, lui en écrivit en des termes fort précis, & lui manda nettement, qu'il falloit sans délai s'assûrer du Duc de Ségorbe, & confisquer ses Etats. Cette nouvelle fut mal reçuë de Don Juan, dont l'amour aveugle pour le Duc,

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

An. de J. C. 1472. & suiv.

joint à un rafinement de politique, l'empêchoit de croire & de voir ce qui étoit. Il répondit au Roi de Sicile, que la connoissance qu'il avoit des affaires de Castille, & des affaires du Grand-maître ne lui permettoit pas d'ajoûter foi à de pareils bruits; qu'il sçavoit trop ce que sa crédulité passée lui avoit couté : que c'étoit malgré lui qu'il avoit consenti à l'emprisonnement de Don Carlos son fils aîné; qu'il ne l'avoit fait qu'après avoir appris de l'Amirante de Castille, que Don Carlos vouloit se marier à Dogna Isabelle pour le déthrôner lui-même: qu'encore il ne s'étoit rendu à ces bruits, dont il avoit depuis reconnu la fausseté, qu'en consideration des larmes de la mere de Ferdinand; qu'on devoit réflechir sur les suites affreuses de ce premier sacrifice; qu'en un mot il étoit las des voies de rigueur. » Ce » sont-là, ajoutoit-il, des stratagêmes » du Grand-Maître, qui s'étudie à broüil» ler dans l'Arragon par de semblables » rumeurs. En effet; si la chose étoit » comme vous la croyez, l'Infant & » Béatrix sa mere resteroient-ils si tran» quilles; l'un dans l'Ampourdan, & » l'autre avec moi dans le Monastere de » Pedrulas? Après tout, que gagneroient» ils? ils hasarderoient tout pour de pu-

» res chiméres. « La lettre étoit dattée du 19. Septembre 1472. le même jour il parla à l'infante qui ne fit que rire de ces bruits, & qui lui dit ensuite sérieusement, qu'on cherchoit par-là à les mettre mal ensemble; qu'en un mot il n'étoit nullement question de ce mariage, dont on lui donnoit de si malins soupçons.

AN. DE J.C. 1472. & suiv.

La chose se trouva cependant si véritable, que le Roi de Sicile crut devoir aller lui-même à Barcelone pour détromper Don Juan, voyage inutile, & qui pensa couter cher à ses interêts, quoiqu'en chemin il eût reçû une visite du Cardinal de Borgia que le nouveau Pape envoyoit en Espagne en qualité de Légat, avec la nouvelle de la dispense pour le Mariage d'Isabelle: car outre que Ferdinand ne gagna rien sur le Roi son pere qui par tendresse ou autrement, s'obstina à ne pas croire qu'on voulût supplanter son fils, il donna le tems à ses ennemis de broüiller en Castille.

Le Grand-Maître en concertant le mariage de l'Infant Don Henry, avoit déja regagné le Comte de Bénavente oncle de ce Prince. Mais pour tirer plus de profit de l'absence du Roi de Sicile, il songea à lui enlever l'Evêque de Siguença & toute la Maison des Mendozes & des Velasco.

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

J'ai déja dit, que l'Evêque de Siguença peu de tems auparavant s'étoit aliéné du Roi, & avoit offert ses services & ceuxde toute sa Maison à Don Ferdinand. Le motif de ce changement étoit non-seulement le chagrin d'avoir manqué le Cardinalat, mais encore une alliance que Ferdinand avoit ménagée avec lui dans un voyage à Guadalajara, où il avoit marié sa niéce Blanche de Navarre fille naturelle de Don Carlos avec Loüis de la Cerda Comte de Medina-Céli, neveu de l'Evêque de Siguença. A la vérité la Cerda étoit marié depuis 12. ans avec Catherine Lasso de la Vega sa cousine germaine; mais ce mariage mal assorti ayant été cassé par le Prélat avec la permission du Pape, il avoit formé cette autre alliance plus conforme à ses desseins. Mais le Grand-Maître de saint Jacques qui ne perdoit aucune occasion de contreminer les travaux de Don Ferdinand, se voyant veuf, s'avisa d'opposer un mariage à ce mariage nouveau, afin de ramener à son parti un homme de la consequence de cet Evêque. Il épousa donc en secondes noces une fille du Comte de Haro & de Dogna Marie de Mendoza. Négotiation adroite qui le fortifia non-seulement contre Isabelle, mais encore contre l'en-

vie de ses rivaux, particulierement contre le Duc de Medina-Sidonia, ennemi déclaré du Marquis de Cadis, gendre du Grand-Maître. AN. DE J. C. 1472. & suiv.

Dêja les nouveaux partisans de Pacheco agissoient à force ouverte contre Don Ferdinand, jusques-là qu'ils avoient pris quelques Places, & qu'ils menaçoient Olmédo & Madrigal, lorsque ce Prince arriva fort à propos de Valence à Tordelaguna, où étoit la Reine de Sicile son épouse. Sa présence dissipa en partie l'effort des factieux, & suspendit au moins pour un tems l'orage qui se formoit contre lui.

Cependant le Cardinal de Borgia, si connu depuis sous le nom d'Alexandre VI. arriva à Madrid, où on le reçut avec tous les honneurs imaginables. Il venoit demander un subside sur les revenus Ecclesiastiques, pour contribuer à la guerre contre les Turcs, Les conjonctures étoient peu favorables pour de pareilles levées dans un Royaume livré en proye aux factions, & appauvri par les guerres intestines. Il ne laissa pas de venir à bout de ses desseins; en récompense il accorda beaucoup d'indulgences, & il fit un reglement, à la sollicitation de l'Assemblée du Clergé tenuë à Ségovie, pour tâcher de bannir

An. de J. C. 1473. & suiv.

du Clergé d'Espagne l'ignorance, la simonie, & le libertinage; il regla, que dans chaque Eglise Cathedrale il y auroit deux Chanoines établis, l'un en qualité de Théologien, & l'autre à titre de Canoniste; il promit de plus, d'obtenir du Pape pour l'Evêque de Siguença le Chapeau tant desiré, qui lui fut en effet envoyé le 6. Mars de l'an 1473. & que le Roi voulut bien relever du titre de Cardinal d'Espagne. Ce Prélat lié désormais au Roi par ce bienfait, entra de plus en plus dans sa confidence, & devint presque son unique conseil, au grand dépit de l'Archevêque de Toléde, qui se croyoit le seul digne de toutes les graces, sans rien faire qui pût se les attirer. Le Roi s'attacha encore le nouveau Cardinal, non-seulement en lui donnant l'Archevêché de Séville, vacant par la mort de Fonséca, décedé à Coca, mais encore en lui permettant, de concert avec le Pape, de garder en même-tems son Evêché de Siguença, chose étrange, & toute neuve dans l'Histoire. Il le fit de plus Grand Chancelier de Castille, après la mort du Connêtable Don Lucas Michel d'Iranzu, qui fut assassiné à Jaën le 21. de Mars 1473. de la maniere la plus criante.

L'impunité & la licence qui regnoient en

Castille, y armoient souvent outre l'ambition & l'avarice, le faux zéle, qui sert de voile à ces deux passions. Les nouveaux Chrétiens que la violence plûtôt que le bon exemple, avoit forcés de quitter le Judaïsme, recommençoient à Judaïser publiquement à Cordouë : ç'en fut assez pour animer le peuple, & une partie de la noblesse. Comme on avoit perdu l'usage de recourir aux voies ordinaires de la Justice, on courut aux armes, on pilla, on massacra, on mit tout à feu & à sang ; exemple qui fut bien-tôt suivi dans toute l'Andalousie. La cupidité & l'envie de dépouiller les miserables s'étant sur-tout allumée à Jaën où étoit le Connêtable, il voulut payer de sa personne, & tenir tête au Peuple. Il parut avec une intrepidité qui méritoit un meilleur sort, & dissipa d'abord les brigands ; mais il fut enfin la victime de leur furie : car un jour qu'il entendoit la Messe dans la grande Eglise, les Conjurez l'égorgerent inpitoyablement, sans que le Roi fût en état de punir ni les apostats, ni les meurtriers. La Charge de Connêtable fut donnée au Comte de Haro Pedro Fernandés de Velasco, & depuis elle est toujours demeurée dans cette Maison.

AN. DE J.C. 1473. & suiv.

Le Grand-Maître de saint Jacques,

An. de J. C. 1473. & suiv.

qui haïssoit mortellement André de Cabréra, parce qu'il avoit toujours la garde des thrésors Royaux au Château de Ségovie, se servit bien-tôt après de ces soulevemens du Peuple pour le perdre : mais pour sçavoir le prétexte de cette conspiration, il faut se rappeller que Pacheco avoit ménagé le mariage du Duc de Ségorbe avec la Princesse des Asturies. Il n'oublia pas cette principale intrigue dressée contre Don Ferdinand ; il fit donc avertir l'infant Duc qu'il étoit tems de paroître en Castille ; la conjoncture étoit d'autant plus heureuse pour cela, que le Roi d'Arragon étoit alors occupé d'une guerre avec la France au sujet du Comté de Roussillon & de Cerdaigne. Ce Roi dont le sang guerrier boüilloit encore dans les veines, malgré les glaces de l'âge, commençoit à peine à respirer après le recouvrement de Barcelone, qu'il entreprit de recouvrer aussi les Etats engagés à Loüis XI. depuis 12. ou 13. années. Il étoit parti de Barcelonne le 26. de Decembre 1473. avec une bonne armée, dans le tems que le Roi de France avoit du dessous dans ses démêlés avec le Duc de Bourgogne, de maniere qu'Elna & Perpignan s'étoient rendus d'abord & avoient crié, *vive l'Arragon*. Le Duc de Ségorbe profita donc de cette absence du

du Roi, & partit avec sa mere Béatrix, dans l'espoir de supplanter Don Ferdinand, & de lui enlever la Couronne de Castille. Telle étoit, en effet, l'idée du Grand-Maître, qui alla recevoir ce Prince vers Requéna; & Don Ferdinand étoit à la veille de se voir la duppe de l'incrédulité de son pere & des artifices de Pacheco: lorsque la présence de l'Infant détruisit en un instant le projet que sa bonne fortune & le Grand-Maître avoient formé. Ce ministre fin connoisseur en fait de caractéres, s'apperçut bien-tôt qu'il avoit fait un mauvais choix pour la Couronne de Castille. Il eut honte de son propre ouvrage, surtout quand il vit l'arrogance du Duc, qui affectoit des airs de Roi à l'égard de ceux-même de qui il dépendoit de le couronner. En effet, l'Infant eut l'imprudence, ou la sotte vanité de présenter sa main à baiser aux Seigneurs qui vinrent à sa rencontre; & ceux-ci s'en trouvérent tellement choqués, que l'un deux lui prenant la main avec un soû-rire moc-queur, lui dit en le regardant: *En verité Monseigneur, vous avez-là une belle main,* raillerie sanglante qui jetta sur l'Infant un ridicule qu'il ne put effacer. Pachéco ne voulut pas même souffrir qu'il entrât à Madrid; mais il l'amusa aux environs

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

par mille délais, & alléguant au Roi tantôt un prétexte, tantôt un autre, il fit si bien qu'on ne pensa plus à ce mariage, & que le Duc de Ségorbe ayant vû trop tard qu'il étoit trompé, alla cacher sa confusion dans les Etats du Comte de Bénaventé, où il n'emporta que le titre ironique d'*Infant fortuné*, qui lui resta depuis cette fâcheuse avanture.

Mais avant que d'en venir à ce fâcheux dénouëment, le Grand-Maître fit extrêmement valoir un prétexte pour différer ce mariage; à sçavoir qu'il falloit au Duc une armée pour s'opposer à Ferdinand, & que pour cela il étoit nécessaire de prendre l'argent caché dans le Château de Ségovie. Par ce double jeu il prétendoit bien moins servir le Duc que supplanter Cabréra. Mais celui-ci refusant de livrer son Château, le Grand-Maître prit le parti de soulever sous-main la populace de Ségovie au sujet des nouveaux Chrétiens, & cette émeute pensa coûter la vie au Gouverneur, qui voulut s'opposer au torrent; mais il fut plus heureux que le Connêtable, & il évita non-seulement ce piége, mais encore un autre que lui tendit depuis le Grand-Maître de saint Jacques.

Celui-ci pour amuser le Duc de Ségorbe avoit remis la conclusion du ma-

riage qu'il vouloit rompre aux Etats convoqués à Sainte Marie de Niéva. Le Roi les tint en effet cette année, & il y abolit quantité de péages & d'impôts levés par des Seigneurs subalternes. Le Duc & sa mere s'y trouvérent pour sçavoir enfin à quoi ils devoient s'en tenir; mais comme le Grand-Maître avoit dêja apporté pour raison de délai le manque d'argent nécessaire afin de lever une armée, il appuya de nouveau sur ce prétexte, & insinua au Roi, qu'il falloit transporter les Etats à Ségovie, où il seroit plus aisé de parler d'affaire, & de conclure le mariage du Duc avec Dogna Jeanne, qui étoit dans cette Ville. Cet avis de Pacheco n'étoit qu'un stratagême pour déposséder André Cabréra de son Gouvernement. Cabréra s'apperçut de la ruse, & trouva moyen de rompre ce dessein, en mettant dans ses intérêts le Cardinal d'Espagne, qui commençoit à pancher aussi-bien que lui pour le parti d'Isabelle, quoique sécrétement.

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

Tandis que la bisarerie de la fortune renversoit ainsi les mesures prises contre Ferdinand, une affaire pressante l'appella dans le Roussillon au secours du Roi son pere, qui étoit assiégé dans Perpignan par vingt mille François, sous la conduite de Philippe de Savoye. Don

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

Juan s'étoit enfermé dans la Place, & ayant assemblé les Habitans dans l'Eglise, il avoit fait serment en leur présence de ne pas sortir de la Ville que le siége ne fût levé. Ce courage extraordinaire dans un Monarque à l'âge de 76. ans, passa tout à coup dans tous les Habitans, de maniére qu'ils firent des prodiges de valeur. Pierre Péralta Connêtable de Navarre, qui sçavoit parfaitement la langue Françoise, trouva moyen de traverser l'armée des assiégeans en habit de Moine, & de s'insinuer dans la Place pour seconder le Roi. Mais malgré leur bravoure la Ville fut réduite aux abois par la disette des vivres, & par les attaques fréquentes des François, lorsque Ferdinand arriva à propos avec tout ce qu'il put ramasser de troupes en Castille, en Arragon, & en Catalogne. Sa présence sauva Perpignan & Don Juan. Le siége fut levé, & l'on conclut une Tréve de quelques mois avec l'armée Françoise qui se retira en France. Don Juan rentra triomphant dans Barcelonne, tandis que son fils après avoir essuyé une maladie considérable causée par les travaux de cette guerre, songea à retourner promptement en Castille, pour n'y pas laisser rallentir l'affection de ceux qui le suivoient, ni ranimer l'effort

de ceux qui lui étoient contraires.

Durant son absence les affaires de Castille étoient demeurées dans la même situation, c'est-à-dire, toûjours broüillées. Le reste de l'Espagne joüissoit d'une heureuse paix. Le parti d'Isabelle croissoit toûjours à proportion que celui de Don Henry diminuoit. Il y avoit des mouvemens en Biscaye, parce que le nouveau Connêtable s'opposoit vivement aux menées du Comte de Trévigno fort affectionné au parti Arragonnois. Tolède voyoit renouveller ses anciennes discordes au sujet du Comte de Fuensalida, qui prétendoit en chasser Don Bertrand de Ribadeneyra, lequel tenoit pour le Roi Don Henry. Ce Prince eut bien de la peine à calmer ces troubles, & il n'en vint à bout que par l'impunité. D'un autre côté Pacheco fit tout à coup un personnage qu'on n'auroit pas dû attendre de son genie amateur des affaires & des intrigues de Cour. Il parut s'en dégoûter, & soit par un veritable dégoût, soit par une finesse de politique, il se retira à Pegnafiel où étoit son épouse. Mais il étoit bien sûr de gouverner encore jusques dans sa retraite, outre qu'il mit en sa place son fils qu'il avoit dêja revêtu du Marquisat de Villéna ; il l'envoya à Tolède saluer le Roi, qui le reçut comme

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

il auroit fait le pere, je veux dire avec toutes les marques d'une confiance intime, de sorte que Villéna ne fit qu'entretenir, comme par une espéce d'héritage, le crédit & l'autorité que le Grand-Maître avoit acquise depuis tant d'années. Les Pacheco pour se délivrer d'une partie de la haine des Courtisans, firent mine de vouloir s'accommoder avec Cabréra; on traita de la réconciliation à condition qu'il remettroit entre les mains du Roi le Château & les trésors de Ségovie, & qu'en dédommagement on lui donnèroit la Ville de Moya, située non loin de Cuença sa Patrie. Don André qui n'avoit pas encore pris tout-à-fait le parti de préférer l'intérêt d'Isabelle au sien, prêtoit l'oreille à ces propositions; mais les Habitans de Moya ayant sçû cette négotiation se révoltérent, & se donnérent à Isabelle.

Cette Princesse assez habile & assez vigilante pour supléer à l'absence de son mari, s'empara encore d'Aranda de Duéro, à la sollicitation des Habitans qui l'appellérent, partie par affection pour elle, partie par haine pour Dogna Jeanne femme de Don Henry, qu'elle continuoit d'outrager par ses débauches, tandis qu'il paroissoit le seul insensible à cet affront public. Elle étoit alors avec

sa fille dans le Château de Madrid, sous la garde du Marquis de Villéna, occupée uniquement à déshonorer son époux à la face de toute l'Espagne, sans songer qu'en lui ôtant l'honneur, elle enlevoit à sa fille le droit légitime de prétendre au Trône. En effet, Agréda suivit en faveur d'Isabelle l'exemple d'Aranda, où l'Archevêque de Tolède tint un Concile Provincial avec ses suffragans. Ainsi cette Princesse soumettoit les Castillans par ses vertus, tandis que Ferdinand faisoit triompher les Arragonnois par les armes.

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

A peine le Concile étoit-il congédié de la Ville, que Ferdinand y arriva. Ce ne fut pas sans goûter une sensible joye de voir son épouse avancer peu à peu la conquête de la Castille; mais cette joye fut troublée par la mort de l'Amirante Don Frédéric son grand-pere. Ce Seigneur avoit joüé sous deux Rois un rôle considérable. Malheureux sous le premier malgré ses grands exploits (car il fut pris & dépoüillé de tous ses biens à la bataille d'Olmédo) il soûtint sa mauvaise fortune d'un air à mériter les prospérités qui la suivirent dans le regne suivant. Il eut l'adresse de lier l'intrigue qui rendit Ferdinand l'époux d'Isabelle, & s'il n'eut pas le bonheur de le voir Roi

AN DE J. C. 1473. & ſuiv. de Caſtille, au moins il eut l'avantage de le laiſſer en voye de parvenir à ce Trône. Son fils ſuccéda à ſes biens & à ſes dignités.

Les vœux des Peuples ſecondoient déja ceux de Ferdinand, & il ne lui manquoit plus que de réünir les ſuffrages d'une Cour partagée de vûës & d'intérêts. Le Cardinal de Borgia qui lui étoit favorable, parce qu'étant fait aux grandes affaires il prévoyoit la révolution en faveur de ce Prince, voulut ſe faire un merite auprès de lui de tenter cette grande entrepriſe, malgré les obſtacles qu'on faiſoit naître. Il voyoit bien que la diverſité des mouvemens de la Cour tenoit la ſucceſſion au Trône dans une eſpéce d'équilibre, utile à Ferdinand en ce qu'on n'éxécutoit rien contre lui; mais fâcheux néantmoins par l'incertitude où il étoit toûjours de ſa deſtinée. Comme le Grand-Maître de ſaint Jacques étoit l'ame de cet équilibre entre la fille & la ſœur du Roi, le Cardinal entreprit de le faire pancher du côté de la ſœur, bien convaincu que le poids d'une telle autorité entraîneroit infailliblement le Roi, la Cour, & tout le Royaume. Pour donner ce branle à un homme du caractére du Grand-Maître, il falloit une adreſſe peu commune, & des reſſorts bien dé-

licats. Le Légat qui étoit pourvû de tous les talens nécessaires pour ce grand projet, avoit commencé de loin à prendre ces mesures : car quelque tems avant le départ de Ferdinand pour le Roussillon, il avoit jetté les fondemens de sa négotiation, de maniére qu'il avoit amené le Grand-Maître au point d'ouvrir l'oreille à des propositions sur cette importante affaire. Pacheco éxigeoit pour préliminaire, des sûretés, tant pour lui que pour ses alliés & ses Etats; & la principale sûreté qu'il demandoit, c'étoit que Ferdinand & Isabelle se remissent entre les mains du Marquis de Santillanne à Guadalajara. Le Cardinal voulut de son côté, que si le Prince & la Princesse acceptoient ce parti, on leur remît entre les mains la fille de Don Henry pour ôtage. Après quelques différends on convint de ces deux points, & le Légat fut chargé de les proposer à l'Archevêque de Tolède : c'étoit-là ce semble avoir beaucoup avancé, & rien ne paroissoit plus avantageux au parti Arragonnois. Mais cet Archevêque choqué de ce qu'un autre que lui prétendoit à l'honneur de mettre Isabelle sur le Trône, & piqué d'ailleurs d'une ancienne jalousie contre les Mendozes, se mit en tête de rompre cette négotiation. On eut beau lui en fai-

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

re envisager les avantages & entrer dans ſes propres intérêts, il ne voulut entendre à rien ; & Ferdinand qui ſçavoit par expérience de quelle conſéquence il étoit pour lui de ne pas s'aliéner un homme de ce poids, eut contre ſon inclination, la complaiſance de condeſcendre à ce que ſouhaitoit ce Prélat auquel il étoit ſi fort attaché, qu'il fit donner à ſon petit neveu Don Alonzo Carillo l'Archevêché de Pampelune vacant depuis long-tems, & ſur lequel le Cardinal de Beſſarion avoit perçû une penſion jusqu'à ſa mort.

Ferdinand toutesfois ne laiſſa pas de continuer depuis, quoique plus lentement, la négotiation commencée par les ſoins du Légat, malgré la défiance que lui cauſoit le Grand-Maître dont il avoit tant de fois éprouvé la haine ou la mauvaiſe foi. La défiance étoit veritablement mutuelle ; car Pacheco à qui il falloit un Roi ſouple & de peu de génie tel que Don Henry, voyoit avec peine un Prince tel que Ferdinand s'acheminer vers le Trône : auſſi ne le ménagea-t'il pas durant la plus grande chaleur des pourparlers ; car comme ce Prince étoit à Salamanque avec ſon épouſe, il apprit que le Marquis de Villéna tâchoit de lui ſurprendre Sépulvéda, par une intelli-

gence qu'il avoit dans la Ville, & qui heureusement ne réüssit pas. Les choses en étoient-là, lorsque Don Ferdinand fut obligé d'aller secourir le Roi son pere à Perpignan, ainsi que je l'ai raconté. AN. DE J. C. 1474. & suiv.

Cependant Don Henry fort aigri d'apprendre que le Légat, le Grand-Maître de saint Jacques, le Marquis de Santillanne, & les Mendozes pensassent à s'accommoder avec Isabelle à son insçu, produisit tout à coup un changement d'intrigue qui tendoit au même but par un chemin bien différent : car André Cabréra ayant pénétré le dessein de Pachéco son ennemi déclaré, parut alors sur la scêne, & résolut de le prévenir en servant de son côté Isabelle. Il étoit fort embarrassé à défendre le Château de Ségovie contre l'avidité du Grand-Maître, qui n'oublioit rien pour le lui enlever, afin de le joindre à celui de Madrid dont il étoit déja le maître, & de tenir par-là le Roi comme en tutelle. Cabréra se voyoit même à la veille de perdre son Gouvernement pour un échange qui ne le dédommageoit pas, lorsqu'il s'avisa de se livrer à Isabelle, & de donner aux affaires de cette Princesse un tour si singulier, que Pachéco en fut la duppe. Son artifice fut de travailler lui-même de

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

concert avec Don Henry & Isabelle à les réconcilier, tandis qu'on amuseroit le Grand-Maître, en traînant en longueur le Traité que ménageoit le Légat. Par cette manœuvre qui n'étoit au fonds contraire aux vûës du Cardinal de Borgia, que par la maniére différente d'arriver à la même fin, il gagnoit deux choses importantes : l'une étoit l'avantage de trouver un appui pour se maintenir dans la possession du Château de Ségovie, & des trésors qui y étoient renfermés, afin de s'en faire un jour un meririte auprès de Ferdinand ; l'autre étoit l'honneur de pacifier le Royaume, & de déterminer le Roi à reconnoître sa sœur pour héritiére sans la participation des Pachéco. L'Archevêque de Tolède qui s'étoit vivement opposé au Traité qu'on minutoit entre le Grand-Maître, les Mendozes & Isabelle, se prêta à cette nouvelle ouverture de Cabréra d'autant plus volontiers, que sa jalousie contre la Maison des Mendozes trouvoit son compte à tromper leurs espérances, & à réünir Don Henry & sa sœur par un autre canal que par eux.

Ferdinand au retour de son expédition de Perpignan fut ravi d'apprendre cette double voye qu'on lui ouvroit vers le Trône, tant du côté du Grand-Maître,

que de la part de Cabréra ; mais ils n'hésita pas entre les deux : il choisit la seconde route, & ne feignit de prendre la premiére que pour couvrir sa veritable marche, en s'attachant à Cabréra. Les choses étant en cet état, Don André Cabréra vers les Fêtes de Noël de l'année 1474. crut qu'il étoit tems de consommer son ouvrage. Heureusement pour lui son concurent Pachéco s'étoit absenté de la Cour, ainsi que je l'ai remarqué, & il n'y avoit laissé que son fils le Marquis de Villéna dans un âge encore peu fait au manége des vieux Courtisans. Cabréra profita de cette conjoncture ; & voyant un jour le Roi mécontent du procédé du Grand-Maître, il acheva de l'aigrir en lui faisant observer, que cet homme insatiable de biens & d'honneurs, n'avoit en vûë que d'envahir tout le Royaume ; que lui seul étoit la funeste source des troubles qui déchiroient la Castille ; qu'il ne les entretenoit que pour s'élever sur de grandes ruines : que ce semeur de divisions, tantôt Ligueur, tantôt Royaliste, n'avoit tenu la balance entre les deux partis, que pour dominer sur tous les deux ; qu'enfin dans le tems même qu'il songeoit à la réünion, il n'avoit d'autres vûës que celles de sacrifier les intérêts de son Roi aux siens

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv. propres, & de tenir deux Rois au lieu d'un dans d'indignes entraves : « car enfin, » ajoûta-t'il, avec quelle hauteur » ne traite-t'il pas Votre Altesse ? quelle » part vous laisse-t'il dans une affaire » qui ne regarde que vous ? Daigne-t'il » même vous consulter sur un Traité où il » ne s'agit de rien moins que de prononcer sur la destinée de votre Royaume » & de votre personne Royale ? Qui ne » voit que cette affectation de faire son » accord, sans vous & à votre insçû, » montre que cet orgüeilleux sujet se regarde comme votre Souverain ? Dans » la situation florissante où il voit le parti d'Isabelle, il veut qu'elle tienne tout » de lui & rien de vous. Il ne vous laisse » pour partage que la constance odieuse » à l'écarter du Trône, tandis qu'il se réserve l'honneur de l'y placer de ses » mains. Il prétend faire retomber sur vous » seul la haine des maux qu'il a faits, & » s'arroger à vos dépens le titre de pacificateur & de pere des peuples. C'étoit-là le prix que l'ingrat destinoit aux » bienfaits dont vous l'avez comblé. »

Aprês avoir irrité de cette maniére l'esprit de Don Henry contre le Grand-Maître, Cabréra tâcha de l'adoucir à l'égard d'Isabelle ; & aprês l'avoir réduit peu à peu au point d'irrésolution

où il le vouloit, « Seigneur, reprit-il aussi-tôt d'un ton ferme, & d'un air plein » de zéle, « m'en croirez-vous ? Prenez » le seul parti qui vous reste, de vivre » tranquille, & de confondre des ingrats; » prévenez Pachéco, & réconciliez-vous » à l'instant avec la Princesse : par-là » vous brisez vos chaînes, & vous de-» venez l'arbitre unique entre votre fille » & votre sœur. Je sçai ce qu'il en doit » coûter à la tendresse paternelle en vous » rapprochant de la rivalle de Dogna » Jeanne; mais enfin il ne faut point s'a-» veugler. Tout se déclare pour l'une, » & tout abandonne l'autre; la paix avec » votre sœur est devenuë nécessaire » pour les intérêts même de votre fille. » Songez du moins à partager entre l'une » & l'autre les débris d'un Trône que » la nécessité des événemens livreroit, » malgré vous, tout entier à Isabelle; » mais dût-elle le posséder seule, songez » d'un côté aux guerres affreuses qu'une » inimitié plus longue produira sans » fruit pour Dogna Jeanne, & d'un au-» tre au plaisir exquis que vous goûte-» rez, outre la satisfaction de pacifier » l'Etat, & de rappeller le calme après » tant de tempêtes, à renverser d'un seul » coup la politique odieuse de ceux qui » pensent à Couronner votre sœur mal-» gré vous. »

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

Comme Don Henry se déterminoit naturellement par les derniéres impressions qu'on lui donnoit, & sur-tout par celles qui flattoient sa paresse & son amour propre, Cabréra sentit que son discours avoit produit l'effet qu'il souhaitoit. Il eut grand soin d'entretenir & de confirmer le Roi dans les dispositions où il crut le voir, & à force de lui présenter toûjours le même objet par les côtés les plus favorables; il le conduisit pas à pas au point de consentir, que Dogna Isabelle vînt le visiter. Le Cardinal d'Espagne, & le Comte de Bénavente broüillé avec son beau-pere, loin de s'y opposer, entrérent dans les sentimens du Roi, de maniére que Béatrix de Bobadilla femme de Cabréra eut ordre d'aller en Arragon la chercher; & pour le faire plus sécrétement, elle se déguisa en Paysanne, monta sur un âne, & partit sans qu'on le sçût. Le jour des Innocens la Princesse après s'être bien assûrée contre la surprise, se mit en chemin *incognito* avec l'Archevêque de Toléde, & arriva heureusement au Château de Ségovie un matin sans être apperçuë de personne. Mais le jeune Marquis de Villéna qui étoit au Monastére de Paral à deux lieuës de la Ville, l'ayant appris bien-tôt après, monta sur le champ à

cheval, & s'enfuit à toutes brides dans le Bourg d'Ayllon, ne doutant point que son pere & lui ne fussent trahis. Le Roi étoit alors à la chasse dans la forêt de Balsayn; mais dês qu'il sçut par le Comte de Bénavente l'arrivée de sa sœur, il revint incontinent, & aprês le dîné, il alla lui rendre visite au Château. L'entrevûë se fit avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Henry oublia qu'elle étoit rivale de sa fille, pour se souvenir uniquement qu'elle étoit sa sœur. Isabelle de son côté n'oublia rien pour le regagner, & pour faire servir l'amitié fraternelle à ses intérêts de Reine. Le lendemain il revint encore la visiter, & soupa même avec elle d'une maniére si pleine d'affection & de tendresse, qu'il ne dédaigna pas de chanter en sa présence, chose qu'il faisoit d'ailleurs assez volontiers. La Princesse par représailles dansa avec sa grace ordinaire, de sorte que tout se passa avec beaucoup d'allégresse & de marques réciproques de bienveillance. Le jour suivant Henry voulut qu'elle parût en public; il la fit promener par la Ville, en tenant lui-même les rênes de la haquenée qu'elle montoit. Ce jour fortuné fut régardé par les Habitans de Ségovie & par tous les Castillans, comme l'époque bienheureuse

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

An. de J. C. 1474. & suiv.

qui mettoit enfin un terme à leurs calamités; mais ils n'en étoient pas encore où ils pensoient; & cette espéce de sérénité n'étoit qu'un de ces intervalles lumineux qui remplissent les matelots de trompeuses esperances, & qui ne sont pas de longue durée. Cependant Isabelle avoit si bien sçû manier l'esprit du Roi qu'elle l'avoit engagé à souhaiter de voir Ferdinand. C'étoit-là le grand coup qu'elle méditoit depuis son arrivée à Ségovie. Elle écrivit donc à son époux, qui étoit à Turvegano dans l'attente du succès de cette entrevûë, qu'il ne devoit plus différer à se présenter au Roi, & qu'elle avoit applani tous les obstacles. Ferdinand sortit, pour ainsi dire, de son embuscade, & accourut à Ségovie le premier de Février; il se rendit d'abord auprès de son épouse, dans le Palais Episcopal où elle demeuroit aprês avoir quitté le Château. Le Roi alla aussi-tôt le voir, & ne lui fit pas moins de caresses qu'il en avoit fait à Isabelle, jusques-là qu'il voulut se montrer par la Ville avec eux, afin de donner au Peuple une marque non suspecte d'une parfaite réconciliation.

Tandis que le Peuple charmé de ces semences de paix commençoit à en attendre des fruits prématurés, les Grands

& les Courtisans semoient de leur côté l'ivraye, & se déterminoient à celui des deux partis, qui suivant le changement de saison, paroissoit le plus conforme à leurs différens intérêts. Don André Cabréra triomphoit du succês dont il voyoit ses peines suivies. Pour consommer son entreprise, il invita le Roi, le Prince, & la Princesse à un grand festin au Palais Episcopal, où se trouva Don Rodrigue de Villandrado Comte de Ribadeo, en vertu du privilége spécial donné à son pere, de manger à la table du Roi le premier jour de chaque année. Ce fut le 1. de Mars après le repas, & au milieu des réjouissances de la fête que le Roi commença à se plaindre d'une douleur de côté si violente, qu'il fut contraint de se retirer. Cette douleur eut des suites fâcheuses, qui se manifestérent par des urines sanglantes, par des vomissemens, & par d'autres accidens funestes, tous signes trop équivoques, pour assûrer ou pour écarter entiérement le soupçon de poison. Mariana ne dissimule pas qu'on crut ce soupçon dans le monde; & véritablement la conjoncture d'un repas, la situation incertaine de l'état d'Isabelle, la maladie du Roi qui jamais ne se rétablit parfaitement, & qui mourut dans l'année; les

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

An. de J. C. 1474. & suiv.

mesures même qu'il prit peu de tems après, forment de violens préjugés sur ce point; mais d'un autre côté, dit Mariana, « le bonheur constant de Ferdinand » & d'Isabelle, & les grandes actions » qu'ils firent depuis, suffisent pour montrer, que s'il y eut quelque autre cause de la maladie du Roi que le hasard, » au moins ni l'un ni l'autre n'en furent » complices; » quoique le parti contraire le leur ait reproché à la face de toute l'Europe, dans un manifeste que je produirai, & que Mariana se contente de traiter d'imposture, sans oser le produire. Je n'ai garde, ainsi que je l'ai déja dit, de prétendre dévoiler sans fondement légitime ces sortes d'événemens, dont la veritable cause est reservée à ne paroître au grand jour, qu'au tems de la manifestation universelle des consciences; mais je crois qu'à bien considérer tout l'enchaînement de cette Histoire, il est naturel de penser que Ferdinand & Isabelle ont profité de plus d'un crime heureux, sans y avoir eu peut-être d'autre part que celle d'en tirer seuls tout le fruit.

Ils restérent à Ségovie, où ils rendirent de fréquentes visites à Don Henry, au fort de sa maladie; comme ils le croyoient en danger de mort, ils le firent souvent solliciter par leurs émissaires de

déclarer sa sœur héritiére de son Royaume, dans le tems-même que les deux partis s'accusoient mutuellement d'avoir empoisonné le Roi. Dês qu'il commença à se mieux porter, on mit sur le tapis l'affaire de l'accommodement qui n'étoit qu'ébauchée par la réconciliation dont je viens de parler. Il étoit question de décider sur la destinée du Royaume; mais comme il étoit devenu la proye des Grands, chacun d'eux jugea à propos de se mêler dans cette grande affaire, plûtôt suivant ses vûës, que suivant le veritable bien de l'Etat. Le Comte de Bénavente ne s'opposoit pas en apparence aux prétentions d'Isabelle; mais il menaçoit de s'y opposer & de rompre la négotiation, si l'on ne songeoit d'abord à réparer l'affront fait à son cousin Don Henry d'Arragon, & à le marier au plûtôt avec Dogna Jeanne. Le reste de la Cour étoit partagé entre les deux Princesses; mais les plus considérables des Courtisans tenoient pour Isabelle.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

La conquête qu'elle fit du Cardinal d'Espagne & des Mendozes, qui s'attachérent entiérement à elle, fit tellement ombrage à l'Archevêque de Tolède, qu'il parut se déprendre des intérêts de Ferdinand, au point qu'on le soupçonna d'être d'intelligence avec le Grand-Maître

An. de J.C. 1474. & suiv.

lanne prié de les épargner par le respect dû aux cendres des Mendozes, le Comte avoit répondu brutalement qu'il lui renverroit les cendres de ses ancêtres, pour les mieux placer à Guadalajara. Le Marquis outré de cette insulte fondit sur Carrion avec le Comte de Trévigno. Cette affaire étoit en train de produire une guerre sanglante: car le Comte & le Marquis ayant rassemblé leurs amis & grand nombre de soldats se mettoient en devoir de décider leur querelle par les armes. Ferdinand même avoit pris parti, & s'étoit offert de bonne grace au Marquis de Santillanne, offre qui acheva de le gagner pour toûjours. Don Henry survint tout à coup, & s'étant mis entre les deux armées, il les empêcha, non sans peine d'en venir aux mains. La Ville de Carrion fut réünie à la Couronne, & pour dédommagement le Cardinal d'Espagne consentit à céder au Comte la Ville de Magan qui lui appartenoit.

L'affaire ayant été ainsi assoupie, Pacheco pour venir à bout de ses ambitieux desseins attira le Roi à Madrid, & lui persuada de se transporter malgré ses infirmitez sur les frontieres de Portugal, pour renouer les négotiations du mariage de Dogna Jeanne. C'étoit-là le prétexte; mais son veritable dessein

sein étoit d'engager le Roi à le mettre en possession de Trugillo, & Don Henry eut la foiblesse de s'y prêter. La Noblesse du Païs étoit gagnée par le Grand-Maître, & le Peuple suivoit le parti de la Noblesse. Il n'y avoit que le Château qui fît difficulté de se rendre malgré la sommation du Roi. Gracien de Sesse qui en étoit Gouverneur ne voulut point le céder, & pour n'y être pas contraint il éxigeoit des dédommagemens considerables, pour des sommes qu'il disoit avoir employées à le fortifier, comme s'il lui eût appartenu; marque trop sensible de la déprédation du Royaume, & de la foiblesse du Gouvernement. Tandis qu'on entroit en pour-parlers, le Roi qui se trouva plus mal qu'à l'ordinaire, jugea à propos de s'en retourner à Madrid auprês de sa chére fille Dogna Jeanne. Cependant le Grand-Maître s'étoit fait porter sur les épaules de ses gens à Santacruz de la Sierra, Village éloigné de deux où trois lieuës de Trugillo, à dessein d'aller en prendre possession; car il proposoit une échange à Don Gracien de Sesse. Il lui cédoit à perpetuité saint Félix en Galice, échange qui fut acceptée dans la suite, mais qui devint funeste à celui qui n'avoit pas eu honte de vendre le Château

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

An. de J.C. 1474. & suiv.

de son Souverain ; car dans une emeute populaire, il fut massacré par les Habitans. Quant au grand-Maître de saint Jacques, pendant qu'il pressoit extrêmement cette espéce de siége du Château de Trugillo, il mourut presque subitement d'un abscês qui lui étoit venu à la gorge, & qui l'étouffa en lui faisant rendre beaucoup de sang caillé par la bouche & par les narines. On observa qu'aux derniers momens de sa vie, sa principale attention étoit de demander sans cesse s'il étoit le maître du Château. Il mourut le 4. d'Octobre plus universellement haï que regretté ; aussi pouvoit-il passer pour le boutefeu de la Castille. Né pour le Gouvernement, ses grandes qualités l'avoient élevé comme par dégrés à devenir le favori, le conseil, le maître, & enfin le tyran de ses Souverains. Sa prudence étoit telle que rien ne lui échappoit dans une affaire : ni le tems ni le lieu, ni les personnes, ni les moindres circonstances. La sagacité qu'il y joignoit, étoit en même-tems si vive & si sûre que souvent en deux mots d'entretien & d'un coup d'œil, il connoissoit le caractere des hommes, & leurs vûës secrétes dont il se servoit habilement pour venir lui-même à ses fins. Il étoit sobre &

modéré au dégré suprême; jamais une parole dure, ni un changement inopiné dans une affaire, ni même le plus fâcheux revers ne le tiroient de son assiéte, & ne laissoient la moindre trace sur son visage. Il délibéroit avec lenteur, & exécutoit avec promptitude ce qu'il avoit murement projetté; il sçavoit convertir ses défauts en vertu, quand il le jugeoit nécessaire. De-là vient qu'étant naturellement ardent à accumuler des richesses & des honneurs, il les répandoit toutes-fois à propos pour gagner ceux dont il avoit besoin. Par ces talens il trouva le secret de regner durant trente années dans les differents partis qu'il embrassa, ne laissant à ses maîtres que le vain titre de Rois, dont il les dépoüilloit à son gré suivant ses caprices & ses interêts.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

Cette mort ne pouvoit manquer de produire du trouble dans la Castille, en réveillant l'ambition de ceux qui prétendoient à la grande Maîtrise. Trois Concurrens aspirérent comme de concert à cette riche succession, & l'on vit en même-tems trois Grands-Maîtres de saint Jacques. Le premier fut le jeune Marquis de Villéna Don Diego Lopés de Pachéco; il prétendoit succéder à cette dignité de son pere, autant par droit

An de J. C. 1474. & suiv.

d'heritage que par la faveur du Roi, qui l'en revêtit en effet, sans en conferer avec personne, & sans s'embarrasser de ce qu'en diroient les Chevaliers. Ceux-ci choqués de cette conduite commencérent par exclure le Marquis, comme n'étant point promu selon les regles, puis ils procédérent eux-mêmes à une autre élection; mais autant qu'ils étoient réünis contre Villéna pour fronder la Cour, autant étoient-ils peu d'accord entre eux sur le choix d'un autre. Les uns s'assemblerent au Convent d'Uclés, prétendans que l'élection s'y devoit faire suivant l'ancien usage: les autres firent la leur à saint Marc de Léon, parce que Pachéco étoit mort dans son district. Les premiers nommerent pour Grand-Maître Dom Rodrigo Manrique Comte de Parédes; & les seconds élurent Don Alonzo de Cardénas Grand Commandeur de Léon; chacun de ces trois rivaux avoit un parti considérable: mais Villéna les surpassoit tous en richesses, outre qu'il avoit la faveur du Souverain. Comme il ne doutoit pas qu'il ne l'emportât sur eux par ces moyens, & par le secours qu'il se promettoit du Comte d'Osorno Grand Commandeur de Castille, il alla droit à Villaréjo pour le gagner; mais la suite fit voir qu'il

s'étoit trop flatté dans son espoir : car le Comte feignant une indisposition envoya vers lui sa femme accompagnée de gens bien armés qui sous prétexte de lui faire honneur, se saisirent de sa personne, & le menérent au Château de Fuente Duegna. Le Roi quoique toûjours indisposé y courut pour fléchir le Comte, & pour lui redemander son favori, mais ce fut en vain; de sorte qu'il fut contraint de faire assiéger le Château par l'Archevêque de Toléde dêja réconcilié avec lui. Le Roi n'eut pas honte de se trouver en personne au siége, qui traînoit dêja en longueur, lorsque Don Lopés Vasqués d'Acugna frére de l'Archevêque, faisant mine de traiter cette affaire à l'amiable, attira la Comtesse d'Osorno avec son fils hors de la Place, & la mena prisonniere au Château d'Huéte, ce qui termina le différend par une échange qu'on fit enfin de la Comtesse & du Marquis.

AN. DE J.C. 1474. & suiv.

Ce fut-là le dernier exploit du déplorable Don Henri, dont la mort suivit d'assez prês celle de son Ministre Pachéco. Le Cardinal d'Espagne qui le voyoit approcher insensiblement de sa fin, voulut faire une tentative sur son esprit en faveur d'Isabelle, & finir une bonne fois l'accommodement en forçant

An. de J. C. 1474. & suiv.

le Roi de se déclarer pour sa sœur. Si nous en croyons Pulgar, Don Henri dit en présence de quelques-uns de son Conseil, qu'il consentoit à reconnoître Dogna Isabelle pour héritiere, & qu'il assembleroit pour cela les Etats à Ségovie; mais à entendre Garibaï, il se contenta de dire, sans déclarer s'il panchoit pour sa sœur ou pour sa fille, qu'il songeroit à ce qu'il devoit à l'une & à l'autre. Ainsi la négociation de l'accommodement languissoit, soit par l'irrésolution du Roi, soit par le manége secret de l'Archevêque de Tolède; & toute la Castille ignoroit encore quels devoient être ses maîtres. Toutefois la mort du Grand-Maître de saint Jacques, & le trop grand crédit de son fils auprès de Don Henri, avoient extrêmement fortifié le parti d'Isabelle, & c'étoit pour elle deux obstacles de moins afin d'arriver au Trône.

Don Ferdinand profitant de l'adresse de son épouse, & de la fortune qui levoit ainsi peu à peu les obstacles qui s'opposoient à ses prétentions, après s'être emparé de Tordésillas, étoit allé à Barcelonne, où deux raisons l'avoient appellé auprès du vieux Roi son pere. Car outre la grande vieillesse de ce Prince, & l'interêt pressant de le voir avant sa mort, Ferdinand lui étoit plus que ja-

mais nécessaire durant les contestations sur le Roussillon & la Cerdaigne. De plus Don Juan qui se ressentoit encore du rôle indigne que le Duc de Ségorbe avoit joüé en Castille, au préjudice des intérêts de Don Ferdinand, avoit tenté de lui enlever son Duché. Mais toute la contrée avoit pris les armes en faveur du Duc; Exérica & tous les environs s'étoient soulevés par contagion, sous prétexte de secouer le joug de François Sarcuéla, & de se réünir au Domaine. Ces premieres étincelles dans le Royaume de Valence menaçoient les frontieres de l'Arragon d'un grand embrasement; mais enfin le Roi l'emporta. Ségorbe fut confisqué, & Exérica revint à ses anciens maîtres. L'affaire du Roussillon & de la Cerdaigne étoit plus sérieuse pour Don Juan. Les Historiens François & Arragonnois s'accordent si peu sur le fonds de cette guerre, qu'il ne sera pas hors de propos d'en démêler les différens interêts, sur les lumiéres d'un Auteur qui paroît plus éxact & moins partial que les uns & les autres. On convient de l'une & de l'autre part, que le Comté du Roussillon étant entre les mains de Loüis XI. en engagement pour les trois cents mille écus d'or prêtés à Don Juan, en vûë du

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

Alezon. part. 2. l. 10. c. 3.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

recouvrement de la Catalogne, les François devenus les maîtres traiterent si mal leurs nouveaux sujets, qu'ils rendirent leur domination insupportable. Ceux-ci ayant eu recours au Roi d'Arragon, il fit semblant de les exhorter à la patience ; mais comme il avoit affaire à un Roi fin & rusé, il y a apparence qu'il usa à son tour de ruse & de finesse, & que tandis qu'il le vit occupé à la guerre du bien public, il anima sous-main la révolte de Perpignan, qu'il prit enfin, ainsi que je l'ai dit, après plusieurs négotiations inutiles, qu'on rompit & qu'on renoüa, plûtôt pour se tromper mutuellement, que pour finir à l'amiable cette importante contestation. Loüis XI. fit arrêter à Lyon les nouveaux Ambassadeurs Arragonois, & à peine la Tréve étoit-elle finie qu'il envoya une bonne armée assiéger Perpignan, avec ordre aux Généraux de ne point revenir sous peine de la vie, avant que d'avoir pris la Ville. Il vouloit par-là réparer la honte du premier siége, dont la levée lui tenoit au cœur, d'autant plus que Ferdinand n'avoit réüssi à le faire lever que par une terreur panique qui se répandit dans le cœur des François, comme si toutes les forces d'Espagne étoient venuës fondre sur eux. Les choses en étoient-là,

lorſqu'un intérêt plus conſidérable que la perte de Perpignan obligea Don Ferdinand de repaſſer en Caſtille. AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

La maladie de Don Henry devint ſi ſérieuſe qu'elle le conduiſit en peu de jours au tombeau. Comme il étoit à Madrid, où les Medecins lui avoient conſeillé de ſe tranſporter pour changer d'air, ſes vomiſſemens le reprirent, & ſon mal de côté ſe fit ſentir avec tant de violence qu'on ne douta plus à la Cour qu'il n'eût été empoiſonné dans les réjouiſſances de Ségovie. Les Médecins le voyant à l'extrémité dirent à ſes Courtiſans, qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre, & qu'il étoit tems de l'engager à mettre ordre à ſa conſcience, & aux affaires de l'Etat. On fit venir incontinent le Prieur des Hyéronimites, nommé Pierre Maçuelo, auquel il ſe confeſſa. Preſſé enſuite de déclarer ſon héritiere, il nomma ſans héſiter Dogna Jeanne, & pour éxécuteurs teſtamentaires, le Cardinal d'Eſpagne & le Marquis de Villéna, auſquels il joignit peu après le Marquis de Santillanne, le Comte de Bénaventé, le Connétable, & le Duc d'Arévalo; il leur recommanda à tous les intérêts de ſa fille, après quoi il expira la nuit du onziême, ſuivant quelques-uns, & ſelon d'autres

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

du douzième Decembre de l'an 1474.

C'eſt un problême parmi les Eſpagnols & les Portugais, s'il fit un teſtament dans les formes ou non : mais tous conviennent qu'il dicta certaines choſes à ſon Sécrétaire Don Juan d'Oviédo, auquel il ſe fioit le plus ; ſans qu'on ſçache bien précisément ce qu'il lui dicta. Ainſi mourut Don Henri âgé de 45. ans, aprês avoir regné vingt années quatre mois & vingt-deux jours. Il étoit devenu ſi maigre, que ſon corps paroiſſoit un ſquelette ſur lequel on auroit appliqué une peau, de maniere qu'on ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de l'embaumer. On fit ſes funérailles à Madrid au Monaſtere de ſaint Jerôme del Paſſo qu'il avoit lui même fait bâtir, & peu de tems aprês on le transféra à celui de Guadalupe. Le caractere de ce Prince a été tellement marqué dans toute la ſuite de ſon regne, qu'il eſt preſqu'inutile d'y rien ajoûter, ſi ce n'eſt certains traits qui peuvent achever un portrait auſſi intéreſſant que le ſien. Il étoit d'une taille aſſez bien priſe, plûtôt grande que majeſtueuſe ; un air doux, & des traits délicats ne démentoient point la douceur de ſes mœurs, & ſon exceſſive clémence, qu'il portoit au point de ſupporter les traitemens les plus atroces ſans ſe venger ; l'habitude

de la débauche l'avoit rendu si mou & si efféminé, qu'il ne pouvoit s'appliquer aux affaires ni à rien de sérieux ; il devoit ce vice, qui fut la source de tous ses malheurs, à la mauvaise éducation qu'il avoit reçûë dans son enfance, & au peu de soin qu'on avoit eu d'épurer de bonne heure les sentimens de son cœur, ou du moins d'empêcher les déréglemens ausquels il se livroit dès sa tendre jeunesse ; frugal dans ses repas, & modeste, malgré son attachement au plaisir, il ne bûvoit point de vin, il s'habilloit très-simplement, & vouloit qu'en public même on le traitât plûtôt en simple particulier qu'en Roi ; aussi avoit-il moins les qualités d'un Roi que d'un homme privé ; ce n'est pas qu'il ne fût magnifique & libéral ; sa magnificence alloit souvent jusqu'à l'excês, & ses largesses étoient des profusions ; mais outre qu'il n'y gardoit nulle mesure, il répandoit les bienfaits sans discernement, & faisoit d'énormes dépenses sans délicatesse. Diego Arias Intendant de sa Maison, lui representa un jour la nécessité absolue de diminuer le grand nombre d'Officiers oisifs qui absorboient ses revenus, sans reconnoissance & sans utilité ; Henry ne fit qu'en rire, & répondit, » si j'étois Arias, je penserois plus

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

An. de J. C. 1474. & ſuiv.

à épargner qu'à donner. « Réponſe digne d'un grand cœur, ſi elle eût été auſſi juſte que celle d'Alexandre à Parmenion dans une occaſion differente. Son goût pour les édifices & pour les fondations avoit toutesfois quelque choſe de Royal. Outre pluſieurs Maiſons de plaiſance qu'il bâtit, ou qu'il embellit, il fonda magnifiquement deux Monaſteres qu'il fit conſtruire, l'un qu'on appelle le Parſal, peu loin de Ségovie, l'autre qu'on nomme del Paſſo à Madrid; ſans compter quantité d'autres fondations ou réparations qu'il fit à diverſes Egliſes, & à differens Monaſteres. De vingt années qu'il regna, il en paſſa dix dans un bonheur ſi conſtant, qu'encore que ſa principale occupation fût la chaſſe ou la débauche, durant que tout ſe gouvernoit par le caprice des Favoris, néanmoins tout lui réüſſiſſoit au-delà même de ſes vœux. L'abondance & l'air de proſperité qu'on voyoit regner dans ſes Etats, rendoient la Caſtille célebre chez ſes voiſins, & le Monarque reſpectable aux Païs Etrangers; mais les dix années ſuivantes firent payer bien cher au Royaume & au Roi leur ancienne félicité. Henry, comme on l'a vû, y parut moins Roi & preſque moins homme que jamais, ſouvent détrôné, & jamais obéï en Souverain. Il

est étonnant, que la prison ou la mort dont il fut souvent menacé n'eussent pas fini plûtôt son déplorable regne; mais il est aisé de conclure des faits presqu'incroyables qu'on a racontés dans son Histoire, qu'un reste de pitié joint à beaucoup de mépris engagerent à le laisser vivre une troupe de factieux, qui d'ailleurs avoient besoin de son ombre pour gouverner durant ces fatales divisions. On peut dire, que son regne fut celui des vices les plus horribles; l'avarice, l'ambition, l'injustice, le brigandage, & le déreglement des mœurs furent les funestes effets de la révolte des Castillans, & de la foiblesse de ce Prince. Autant qu'il avoit été riche les dix premiéres années de son regne, autant devint-il pauvre durant les dix dernieres. La guerre & l'avidité insatiable des Courtisans engloutit tellement ses immenses revenus, que ce Roi, qui achetoit auparavant les Villes & les Chateaux, se vit souvent contraint pour subsister, d'aliéner lui-même le peu que la cupidité des particuliers laissoit encore au Domaine. Enfin las de lutter avec la mauvaise fortune, & semblable à un pilote désespéré au milieu d'un affreux orage, il prit le parti que sa paresse & le désespoir lui suggeroient; à sçavoir de se laisser entraî-

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

ner avec ses Etats à la révolution, qui lui paroissoit inévitable, & de faire du moins en mourant un dernier effort en faveur de celle qu'il croyoit sa fille, & dont on tâcha vainement de lui persuader qu'il n'étoit pas le pere.

En lui finit la race du fameux Henry le bâtard. Sur quoi le P. Mariana fait une réfléxion très-judicieuse, mais plus véritable dans ce cas particulier qu'en général; c'est que la trémpe des esprits paroît aller toujours en s'altérant dans le progrês des races humaines; sur-tout si l'on considere que la force des corps diminue à proportion. En effet Henry le Batard avoit l'esprit grand & capable de suppléer au défaut de sa puissance. Don Juan son fils fut moins heureux & mérita moins de l'être, ayant moins d'adresse & d'étendue de lumiere. Son successeur & son neveu Don Henry ne laissa pas d'avoir des vûës élevées, & une ame insatiable de vastes projets; mais il vêcut peu. A l'égard de Don Juan II. son génie étoit plus propre aux lettres qu'au Gouvernement. Enfin tout ce qu'on vit reluire de grandeur, de noblesse, de dignité, & de courage dans ces Rois, fut tout à coup éclipsé dans la personne de Henry surnommé *l'Impuissant*, fils de Jean II. » Ce fut-

» là, ajoûte adroitement cet Auteur, » l'occasion qui fraya une route au mé- » rite, pour s'élever au Trône de Ca- » stille, & ensuite de presque toute l'Es- » pagne. Si le droit de la nouvelle Race » parut douteux, du moins l'avantage » qui en résulta pour l'Espagne fut cer- » tain & incontestable. «

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

Le Cardinal d'Espagne en reconnois- sance des bienfaits qu'il avoit reçûs de Don Henry, lui fit lui-même cette épi- taphe. « Pierre de Mendoza Cardinal » de la S. E. R. a consacré ce monument à » son bienfaiteur, Três-Haut & Illustre » Seigneur Don Henry quatriême du » nom Roi de Castille & de Léon, Prin- » ce três-clément, & son Seigneur três- » débonnaire. L'humanité, la clémen- » ce & la magnificence ont pleuré la mort » de ce Roi. »

Cette mort consomma en Castille l'es- péce de Schisme qui avoit commencé de- puis long-tems à la diviser. La Cour se partagea entre Dogna Isabelle & Dogna Jeanne. La Noblesse suivit l'impression de la Cour, & le Peuple attendit avec impatience la décision de ce grand diffé- rend sur le choix de ses Maîtres; mais les plus éclairés de la Cour, de la No- blesse, & du Peuple ne se déclarérent point, résolus de suivre le parti pour le-

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

quel la fortune se déclareroit. Il n'étoit pas difficile de juger, que ce seroit celui d'Isabelle; car outre qu'il étoit beaucoup plus nombreux, il avoit encore l'avantage de voir à sa tête un Roi & une Reine dêja en état de rétablir par leur autorité les affaires de la Castille. Cependant le parti de Dogna Jeanne ne laissoit pas de paroître redoutable, non-seulement par l'équité plus apparente de sa cause, & par la compassion naturelle des Peuples pour une Princesse innocente, à qui on paroissoit ravir le sceptre de ses peres; mais encore parce qu'il étoit fortifié du Marquis de Villéna, du Duc d'Arévalo, & de toutes leurs créatures, outre qu'il avoit à sa devotion tout le Païs compris entre Tolédé & Meurcie, & presque toute la Noblesse de Gallice, excepté l'Archevêque de Compostelle Don Alphonse Azévedo de Fonséca. Isabelle de son côté avoit pour elle plusieurs Villes principales; mais sur-tout Ségovie où étoient les trésors Royaux, que Cabréra lui remit, & qui ne servirent pas peu à l'affermir sur le Trône, ainsi qu'elle l'avoit prévû.

A peine Don Henry avoit-il les yeux fermés à Madrid, que sa sœur se comporta en Reine à Ségovie. Dês le 13. de Decembre jour de sainte Luce, on éleva

à la hâte un Théâtre dans la place publique pour la cérémonie de l'inauguration. La Princesse y parut avec ceux qui se trouvérent à sa Cour, c'est-à-dire avec quelques Gentilshommes, parmi lesquels il n'y avoit aucun Grand. Cette petite Cour lui fit l'hommage accoûtumé, lui baisa la main, & la reconnut pour Reine. Dês que le Peuple vit flotter les étendarts Royaux, il se mit à crier, « Castille, Castille pour le Roi Ferdinand, » & pour la Reine Isabelle, héritiére présomptive du Royaume. » Ensuite elle alla à l'Eglise, étant à cheval & en habits de Reine, précédée de sa Cour & des Officiers de la Ville tous à pié, à l'exception d'André Cabréra qui alloit devant elle à cheval, & l'épée nuë en main.

AN DE J. C. 1474. & suiv.

Un cortége si peu considérable pour une si grande Reine fut bien-tôt augmenté par une troupe de Seigneurs. Le Cardinal d'Espagne & le Comte de Bénaventé accoururent à Ségovie les premiers. Peu à peu on vit arriver l'Archevêque de Tolède, malgré ses mécontentemens, & le Duc d'Albuquerque, malgré ses intérêts; car il étoit assez singulier de voir à la suite d'Isabelle le prétendu amant de la Reine Dogna Jeanne. A ceux-ci se joignirent le Marquis de Santillanne, le Duc d'Albe de Liste, le Connêtable &

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

l'Amirante. D'autres lui envoyérent leurs hommages par procureur.

Sur ces entrefaites Don Ferdinand qui tenoit les Etats à Sarragoce, apprit cette importante nouvelle, tant par l'Archevêque de Toléde qui le pressoit de partir sans délai, que par la Reine son épouse, qui paroissoit un peu moins presser son départ; conduite qui donna lieu à des soupçons trop bien fondés sur la part qu'on destinoit à Ferdinand dans le Gouvernement de son nouveau Royaume. Ce Prince sentit par-là de quelle conséquence il étoit pour lui de précipiter son retour en Castille. Ainsi quoiqu'on n'eût pris aucune mesure dans les Etats d'Arragon sur les moyens de secourir Perpignan, qui étoit vivement attaqué par les François, il trouva le secret de déterminer leur lenteur sur cet article, & de substituer en sa place à la tête de cette Assemblée sa sœur l'Infante Dogna Jeanne, (chose inoüie) aprês quoi il partit le 19. de Decembre, & arriva en peu de tems sur les frontiéres de Castille. Comme il étoit à Almazan, & que chaque Seigneur se préparoit à faire acheter bien cher ses services, Don Loüis de la Cerda Comte de Medina-Céli, qui avoit épousé comme j'ai dit, la fille du Prince Don Carlos, & de Dogna Marie d'Armendarés sa Maî-

treſſe, s'aviſa de lui demander, non une Ville ou une Province, mais un Royaume entier, ou du moins du ſecours, pour appuyer ſes légitimes droits, diſoit-il, ſur le Royaume de Navarre, qu'il prétendoit lui appartenir du chef de ſa femme. La Cerda produiſoit en preuve certains papiers fort équivoques, à ſçavoir, une promeſſe de mariage de Don Carlos, un teſtament même, où il nommoit Dogna Anne héritiére de Navarre, & une Sentence d'un Juge Apoſtolique ſur la légitimation de cette fille. Le Comte de Medina-Céli ajoûta à cette propoſition tant de hauteur & tant de menaces déplacées; que Ferdinand jugea à propos de n'y répondre que par le mépris.

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

Il marcha enſuite à petites journées, mais toûjours avec l'Enſeigne Royale, comme Roi des Etats où il paſſoit. Quand la Cour ſçut qu'il étoit à Turvegano, on le pria de s'y arrêter juſqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs pour ſa réception, & plus encore pour avoir le tems de régler le différend qui s'élevoit ſur les droits de la Reine & du Roi, au ſujet du Gouvernement de la Caſtille; de ſorte que l'un étoit le prétexte qu'on produiſoit, & l'autre étoit la raiſon qu'on ne diſoit pas. Enfin il arriva à Ségovie le deuxiême jour de Janvier de l'an 1475.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

& il y fut reçû avec toutes les marques de vénération & de tendresse qu'il pouvoit attendre d'une Ville qui lui avoit été si fidéle. On lui rendit les hommages ordinaires, & on lui baisa la main, sans doute après avoir exigé de lui le serment sur la conservation des Priviléges du Royaume, serment que les Castillans avoient tellement regardé comme essentiel, que dans son absence ils ne firent point leur hommage par rapport à lui, mais simplement à son épouse, & qu'à son retour ils ne le reconnurent pour Roi qu'en qualité d'époux d'Isabelle.

Le nouveau Roi & la nouvelle Reine commencérent par confirmer ceux qui leur étoient attachés dans les Charges qu'ils possédoient du vivant du feu Roi. Ainsi le Cardinal d'Espagne demeura toûjours grand Chancelier du Sceau *della Puritad*, & la Grande Chancellerie du Sceau *del Piomo* fut conservée à Don Juan Manrique de la Castagnéda; le Comte de Haro fut maintenu dans la qualité de Connêtable, & de *Camarero-Mayor* du Roi, Charge qui avoit été cent quarante ans dans la Maison de Haro. On conserva de même l'Amirauté à Don Henriqués parent de Don Ferdinand, & fils de ce grand Amirante qui avoit tant contribué à élever ce Prince sur le Trône. On mit à la

tête des Finances, Don Guttiére de Cardénas, Gonzalo Chacon, & Roderigo de Ulloa, tous serviteurs de la Reine. Quant aux Charges & aux dignités dont étoient revêtus le Duc d'Arévalo, le Marquis de Villéna & ceux de leur parti, qui s'étoient dévoüés à Dogna Jeanne, on ne jugea pas à propos de les donner à d'autres, dans l'espérance que ce seroit un appas pour les regagner. On n'ignoroit pas en effet, que leur prétendu désintéressement n'étoit qu'un jeu de Cour, afin de vendre leurs services à plus haut prix; l'un éxigeoit la confirmation de son Duché d'Arévalo, qu'il n'obtint pas, & l'autre la Grande Maîtrise de saint Jacques, & la confirmation de toutes les Villes que son pere avoit usurpées. La Cour qui le sçavoit, étoit bien aise d'avoir toûjours des amorces prêtes pour attirer des cœurs, qui ne se conduisoient guéres que par l'intérêt.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Après ces premiers détails on dépêcha des Ambassadeurs à Loüis XI. non-seulement pour lui apprendre la mort de Henry quatriême, & la promotion de ses successeurs, mais pour traiter avec lui d'accommodement pour les affaires du Roussillon. Loüis XI. étoit trop politique pour terminer si-tôt une guerre où il commençoit à prendre le dessus; car

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Perpignan accablé de faim & de miſére, malgré la fureur des Habitans à ſe défendre, étoit preſque aux abois & ſur le point de ſe rendre : c'eſt pourquoi cette négotiation n'eut point d'autre effet en Caſtille & en France, que celui de s'amuſer mutuellement, ſuivant la pratique ordinaire du Roi de France, ſi ce n'eſt qu'outre cela elle penſa broüiller Ferdinand avec le Roi d'Arragon ſon pere.

Mais tandis qu'on faiſoit ſçavoir à toute l'Europe & aux Cours Etrangéres, que Ferdinand étoit Roi de Caſtille, on lui diſputoit en Caſtille même le Gouvernement du Royaume, & preſque le titre de Roi. En effet, la diviſion ſe mit entre lui & ſon épouſe, auſſi-bien qu'entre les Caſtillans & les Arragonnois, ſur un article fort délicat. Il s'agiſſoit de décider à qui appartenoit en propre la ſucceſſion du Royaume, & conſéquemment de déterminer les limites du Gouvernement entre le Roi & la Reine. La queſtion étoit capable d'allumer une jalouſie d'autant plus vive & plus dangereuſe, qu'il falloit à entendre les deux partis, que l'une ou l'autre tête ne portât la Couronne que par emprunt, & n'eût de la Royauté que le vain & frivole ornement que traîne après lui le ſeul titre d'époux ou d'épouſe de Monar-

que. Les Arragonnois soûtenoient que Henry IV. étant mort sans enfans mâles, les Etats de Castille & de Léon revenoient sans contredit à Don Juan Roi d'Arragon, & partant à Don Ferdinand son fils, petit-fils de Don Juan premier du nom Roi de Castille. Pour fortifier ce raisonnement, on alléguoit l'inconvenient qui s'ensuivroit de remettre le Gouvernement d'un Royaume entre les mains d'une femme. On relevoit infiniment la Loi Salique, qui exclut les femmes de la succession à la Couronne de France; l'on se déchaînoit enfin particuliérement sur l'indécence qu'il y auroit à ne donner au Roi que la qualité d'époux de la Reine, sans aucune part au Gouvernement. A cela les Castillans répondoient par l'éxemple de deux Reines de Naples nommées *Jeanne*, dont les maris s'étoient bien contentés de cette unique qualité de maris de la Reine; ils refutoient de même la proposition d'imiter la coûtume de France, en disant, que sans sortir de Castille & de Léon, Dogna Isabelle étoit la cinquiéme femme qui fût montée sur le Trône par droit d'héritage; qu'après tout rien n'étoit plus naturel, ni moins sujet aux inconvéniens que la succession directe des enfans au droit des peres; qu'ainsi Don Ferdinand ne fon-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

An. de J. C. 1475. & suiv.

dant les siens que sur le troisiême dégré, & son épouse étant d'ailleurs très-capable par son esprit supérieur de gouverner les Peuples, fussent-ils encore plus nombreux, il étoit juste de s'en tenir à la coûtume d'Espagne, & de déférer à la Reine seule le titre & les appanages de la Royauté.

Ce dernier avis l'emporta avec quelques restrictions, malgé les efforts de Ferdinand. Ce Prince en fut tellement outré, que la division seroit devenuë sérieuse, & peut-être funeste à tous les deux, si Isabelle qui aimoit son époux, & qui avoit besoin d'un pareil appui, ne l'eût appaisé en lui tenant ce discours artificieux, que j'ai tiré non de Maciana qui l'a orné à sa maniére, mais d'un Auteur contemporain (Ferdinand de Pulgar) dont j'ai rendu simplement les pensées.

« Il est inutile, Seigneur, de remuer » une question si odieuse. Doit-il y avoir » de la différence entre deux personnes » unies par la conformité de sentimens & » de tendresse mutuelle. Quelque soit la » décision de la Cour, vous êtes mon » époux, & sur ce titre seul vous êtes Roi » de Castille; rien ne s'y fera que par » vos ordres, & le sceptre, s'il plaît à » la Divine Providence, passera de nos

» mains

» mains dans celle de vos enfans & des » miens. Après tout (le croirez-vous ;) » Il est heureux, même pour vous, que » les choses se soient ainsi passées ; vous » sçavez qu'il a plû au Ciel de ne nous » donner jusqu'à présent d'autre succes- » seur qu'une fille, & il peut arriver » qu'après nous il paroisse quelque héri- » tier collatéral, qui sur votre éxemple, & » sous prétexte que les femmes sont peu » propres à gouverner des Etats, ôteroit » à votre fille Isabelle la Couronne que » nous lui réservons. Que deviendroit » alors notre Race? Quant au Gouverne- » ment du Royaume, considérez, je vous » prie, que cette Princesse épousera un » Prince étranger, qui ne manqueroit » pas de s'approprier tout, & de distri- » buer aux Etrangers les dignités & les » Charges ; d'où il arriveroit que la Cas- » tille passeroit insensiblement dans d'au- » tres mains que celles de vos descendans, » chose qui seroit également contraire à » notre conscience, au service de Dieu, » & au bien de nos successeurs. Ne trou- » vez donc pas mauvais qu'on ait préten- » du remédier à des inconvéniens si con- » sidérables. »

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Ce détour n'étoit, comme on voit, qu'un artifice ingénieux pour adoucir à Don Ferdinand une si amére déclaration.

An. de J. C. 1475. & suiv.

Le dessein des Grands, & sur-tout du Cardinal d'Espagne, & de l'Archevêque de Tolède, étoit légitime jusqu'à un certain point; mais il y a bien de l'apparence, qu'eux & les autres Grands n'étoient pas fâchés de mettre un frein à l'autorité du Roi, afin de gouverner plus despotiquement sous le nom de la Reine. C'est pour cela qu'ils vouloient que le Roi n'entrât point à Ségovie que cette affaire ne fût vuidée; mais il en alla autrement, & Ferdinand qui les surprit, fut d'abord proclamé Roi, ainsi que je l'ai remarqué. Malgré cette proclamation la dispute fut vivement pressée, pour sçavoir précisément en quoi consistoit ce titre de Roi; sur quoi l'on peut dire, que les Arragonnois & les Castillans outroient également leurs prétentions; car la question étant double, & roulant sur la propriété, & sur le Gouvernement du Royaume de Castille & de Léon, il est évident, que ces deux Etats devoient appartenir en propre plûtôt à Isabelle qu'à Ferdinand, suivant la coûtume d'Espagne, qui rend les femmes habiles à succéder au Trône. Quant à la forme du Gouvernement il est certain que suivant l'usage même des Espagnols, quand la femme devenoit Reine par droit de succession, le Gouvernement étoit toûjours entre les mains

de l'époux devenu Roi ; & c'est ce qu'Alphonse de Cavallèria Vice-Chancelier d'Arragon, fit extrêmement valoir dans cette contestation, en alléguant plusieurs éxemples tirés de la Castille ; mais ce fut presqu'inutilement ; car la décision de cette affaire ayant été remise au Cardinal d'Espagne, & à l'Archevêque de Tolède, voici de quelle maniére ils partagérent le différend. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

« Dans les Actes publics & sur les » Monnoyes, on mettra les deux noms » conjointement ; mais celui du Roi se- » ra mis avant celui de la Reine. A l'égard » des armes, celles de Castille & de Léon » auront la droite sur celles d'Arragon. » Les Gouverneurs des Villes & Châ- » teaux, & les Trésoriers des Finan- » ces feront hommage à la Reine, qui les » nommera ; (C'étoit-là le point le plus » disputé.) Les provisions aux Evêchés » & aux autres Bénéfices, se donneront » au nom de tous les deux ; mais la Rei- » ne choisira elle-même les sujets qui lui » paroîtront les plus dignes & les plus » capables. Quant à la justice ils la ren- » dront ensemble, lorsqu'ils se trouve- » ront en même lieu ; s'ils sont en lieux » différens, chacun l'administrera en son » nom, & le même ordre se gardera pour » l'élection des Corrégidors. »

An. de J. C. 1475. & suiv.

Cet Acte fut ratifié & publié à Ségovie le 15. de Février; car Ferdinand trop heureux encore d'avoir amené les choses à ce point, & ne pouvant faire mieux, crut devoir céder au tems, sauf à étendre un peu plus son pouvoir quand il se verroit affermi. Il sentit bien en effet, que son affermissement sur le Trône dépendoit uniquement de son étroite liaison avec Isabelle, & que la moindre apparence de division donneroit beau jeu au parti de Dogna Jeanne, puisque les Seigneurs qui lui paroissoient dévoüés à lui-même, ne laissoient pas d'ouvrir l'oreille au bruit de cette discorde naissante pour en tirer parti. Ainsi fut terminée cette querelle intestine, qui pour être renfermée dans le sein du cabinet étoit pourtant très-vive, & très-capable de renverser du Trône ceux qui prétendoient en exclure Dogna Jeanne. Le peu que j'en ai pû recüeillir des différens Auteurs Espagnols le fait assez connoître, malgré la réserve avec laquelle ils ont affecté d'en parler. On peut en juger par la fermeté d'Isabelle, qui quoiqu'attachée à son époux par une tendresse veritable, fut néanmoins toûjours infiniment jalouse de ses droits sur ce qui concernoit la Castille, & ne permit jamais à son mari de franchir les bornes qui lui

avoient été prescrites en cette occasion. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Ferdinand songeoit déja à remédier efficacement aux désordres extrêmes où étoient plongés ses nouveaux Etats, lorsqu'il fallut penser à les défendre contre la rivale d'Isabelle. Le Marquis de Villéna qui avoit hérité de son pere, outre une avidité insatiable de biens & d'honneurs, ces ruses politiques qui illustrent un Chef de Faction dans les broüilleries d'Etat, commença à faire craindre, qu'il ne conduisît ses entreprises avec le même succès. Il étoit à Madrid occupé uniquement à entrôler des sujets à Dogna Jeanne, qu'il avoit fait proclamer Reine à Escalona. Mais il travailloit beaucoup plus pour lui que pour elle; & dans cette vûë il se mit en tête de préparer à Ferdinand une trame assez difficile à démêler : ce fut de négotier en même-tems avec ce Prince & avec le Roi de Portugal à dessein d'amuser l'un, & d'attirer l'autre en Castille. Il envoya donc à Ferdinand & à Isabelle des propositions d'accommodement, qui consistoient à leur laisser le choix d'un époux sortable pour Dogna Jeanne, à condition qu'ils le revêtiroient dans les formes de la Grande Maîtrise de S. Jacques, que j'ai dit avoir été partagée entre lui, le Comte de Parédes, & le Grand Com-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

mandeur de Léon. Il insinuoit même, qu'il seroit dangereux de ne pas accepter ce parti, & qu'il avoit dans les mains de quoi les faire repentir d'un refus. C'étoit-là négotier en Maître plûtôt qu'en Sujet; mais il avoit remarqué que ce ton avoit réüssi à son pere, & il prétendoit bien suivre cet exemple ou même le surpasser. La Cour amusée par ses agens, qui eurent l'artifice de la tromper, crut qu'il étoit de la prudence, sans avoir égard à ces hauteurs, de ne pas négliger cette ouverture. On entra donc en pourparler, & l'on répondit que le Roi & la Reine consentiroient volontiers à marier Dogna Jeanne d'une maniére convenable, & à s'employer pour le faire Grand-Maître de saint Jacques; mais qu'ils éxigeroient auparavant de lui, qu'il mît en séquestre la prétenduë fille de Don Henry IV. jusqu'à son mariage, de peur qu'elle n'excitât des troubles dans le Royaume. Villéna n'étoit pas assez peu politique pour se rendre à de pareilles propositions; mais comme il ne cherchoit qu'à tirer cette affaire en longueur, il eut toujours soin de fournir une nouvelle matiére aux Conférences, sans avancer ni reculer, de façon que tout le différend ne rouloit que sur un point; sçavoir, entre les mains de

qui l'on remettroit Dogna Jeanne : & cela seul produisoit des chicanes sans fin ; la Cour voulant s'assûrer avant toutes choses de cette Princesse, & le Marquis ne voulant pas s'en dessaisir. Cette affaire fut conduite principalement par un mécontent nommé Antoine Munis de Ciutad Rodrigo, qui ayant été grand Trésorier sous Don Henry, & ne l'étant plus sous la Reine, fut bien aise de trouver une occasion de s'en venger ; mais au fonds ce n'étoit qu'un leurre que présentoit Villéna : car tandis qu'il ébloüissoit la Cour par de faux semblans d'accommodement, il cherchoit à débaucher des Courtisans par de magnifiques promesses, & à couvrir sa Ligue avec le Roi de Portugal.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

C'étoit toûjours Don Alphonse V. oncle de Dogna Jeanne, Prince veritablement brave, à qui ses fréquentes victoires avoient fait donner le surnom d'Africain. Ce fut lui encore qui prit & laissa à ses successeurs, à cause de ses conquêtes, le titre de Rois de de-ça & de delà la mer. Il avoit jusqu'alors éludé les propositions que Don Henry lui avoit faites de faire épouser à son fils, ou d'épouser lui-même cette Princesse : mais si l'on en croit les Portugais, comme il étoit à Estrémos sur la frontiére de Portugal &

An. de J.C. 1475. & suiv.

de Castille, il apprit la mort du Roi Don Henry, dans le mois de Décembre, & reçut son testament, par lequel, disent-ils, il instituoit Dogna Jeanne héritiére de Castille, & lui Alphonse Régent du Royaume, en le priant de s'en faire Roi & d'épouser sa pupille. Quoiqu'il en soit, Villéna lui envoya dire, qu'il n'étoit plus question de délibérer, qu'il falloit regner, que les raisons qui lui avoient fait refuser le mariage de Dogna Jeanne pour son fils ou pour lui ne subsistoient plus; que le droit de cette Princesse à la Couronne de Castille n'étoit plus litigieux, étant reconnu par la plus saine & la meilleure partie de ce Royaume; que quand même il auroit de la répugnance à épouser Dogna Jeanne, il étoit engagé d'honneur & d'intérêt à soûtenir les droits légitimes d'une Reine qui étoit sa niéce, & qui n'avoit de ressource qu'en lui. Il le conjuroit par tout ce qu'il y avoit de plus saint au monde, de ne pas abandonner une personne qu'il devoit aimer par tant de raisons, & qui se jettoit entre ses bras, prête à le couronner, s'il daignoit accepter ses offres, & s'il lui donnoit en récompense le moindre secours, tandis que toute la Castille étoit déclarée pour elle, & n'avoit besoin que d'un Chef tel que lui.

Don Alphonse qui avoit si long-tems fermé l'oreille à ces propositions du vivant de Don Henry, commença après la mort de ce Prince à se laisser flatter par ces séduisantes promesses. Il est vraisemblable, qu'il n'étoit pas à se repentir de n'avoir point recherché avec plus d'empressement le mariage d'Isabelle pour lui, & de Dogna Jeanne pour son fils, puisque par-là de façon ou d'autre, le Royaume de Castille auroit été réüni à celui de Portugal, par le pere ou par le fils. Du moins il est certain, que le Prince de Portugal Don Juan fut très-fâché dans la suite de ce que son pere mal conseillé avoit négligé ces alliances. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Il y parut même dès-lors par le conseil qu'il donna au Roi son pere, d'accepter le parti qu'on lui proposoit; mais Don Alphonse afin de ne pas paroître donner légérement dans cet appas, envoya sur les lieux un Gentilhomme de confiance pour s'assûrer de l'état des choses, & l'on voit par les Mémoires de Portugal, que cet Envoyé reçut le seing d'un assez grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes, qui promettoient d'obéïr au Roi de Portugal, pourvû qu'il épousât Dogna Jeanne. Le Marquis de Villéna qui n'aspiroit qu'à engager tout de bon cette entreprise, ne cessoit d'en ap-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

planir les obstacles, & de relever le nombre & la qualité de ceux qui suivroient le Roi de Portugal. Il comptoit sur Don Alvare de Stuniga Duc d'Arévalo, & sur Don Bertrand de la Cuéva Duc d'Albuquerque, qu'il disoit n'avoir suivi la Cour d'Isabelle que par feinte, & à leur faveur il se croyoit maître des frontiéres de Portugal. Il mettoit au même nombre Don Rodrigo, & Don Juan Tellés Giron, l'un Grand-Maître de Calatrava, l'autre Comte d'Aruegna, Don Rodrigo Ponce de Léon Marquis de Cadis, Don Alphonse d'Aguilar, & quantité d'autres Ducs & Gouverneurs de Places, en sorte qu'il se croyoit assûré des Villes de Burgos, de Léon, de Cordoüe, d'Ecija, de Xérés, de Baëça, & de toute l'Andalousie; mais ce qui flattoit le plus le Roi de Portugal, c'est que le Marquis lui répondoit de deux des plus puissans appuis du parti contraire; sçavoir du Comte de Bénavente, & de l'Archevêque de Toléde avec sa Ville, qui étoit le siége de l'Empire Espagnol.

En effet l'Archevêque de Toléde leva bientôt le masque, & quitta du moins la Cour de Ferdinand, au sujet que je vais dire. Cet esprit inquiet & broüillon voyoit avec dépit la faveur naissante du Cardinal d'Espagne. Comme il remar-

quoit tout avec cet œil de jalousie qui grossit les objets, il se tint extrêmement choqué de ce qu'on ne lui avoit point donné d'appartement au Palais de Ségovie, & il ne cessoit de crier hautement contre l'ingratitude prétenduë du Roi & de la Reine, qu'il avoit, disoit il, élevés sur le Trône, & qui pour prix de cet important service ne le payoient que d'indifférence, lui qui auroit dû être à la tête des affaires, & gouverner sous leur nom. C'étoit en effet, ce que sa folle vanité lui faisoit penser & publier. Dès qu'il sçut donc que le Marquis de Villéna joüoit la Cour par des propositions simulées d'accommodement, & qu'il prenoit cependant des mesures efficaces avec le Portugal, il entra de plein vol dans cette Ligue, résolu de porter la broüillerie & la division aussi loin qu'elles pourroient aller. Pour avoir un prétexte de rupture avec le Roi, il s'avisa de chercher querelle, & de faire quantité de demandes si insensées, qu'il voyoit bien qu'on ne pouvoit se dispenser d'y répondre que par un refus. Comme il éxigea certaines Charges & certaines dignités de la Cour, qui étoient les récompenses des vieux Officiers de Ferdinand, ce Prince mortifié de ces demandes hors de saison, & craignant d'ail-

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

An. de J.C. 1475. & suiv.

leurs d'aigrir cet esprit soupçonneux ; tâcha de lui faire entendre raison, en adoucissant ses refus par les caresses les plus obligeantes, & par les plus magnifiques promesses ; mais l'Archevêque déterminé à rompre avec lui, loin de prendre le parti de la moderation, dit avec hauteur, que puisqu'on lui manquoit de parole, il alloit se retirer de la Cour. Le Roi, pour n'avoir rien à se reprocher, alla lui rendre visite chez lui, & le pria instamment de ne pas le quitter, mais d'accepter en attendant mieux, les grandes promesses qu'il lui renouvelloit, pour le dédommager de celles qu'il ne pouvoit tenir dans la fâcheuse conjonctures où il se trouvoit. Cette démarche ne produisit rien, & le fougueux Prélat après avoir laissé échapper quelques rodomontades partit brusquement, mais en secret, pour Alcala le 20. de Février. Le Roi appréhendant avec justice les suites de cette évasion, eut soin d'envoyer couriers sur couriers pour le rappeller. Tout fut inutile. L'Archevêque de Tolède étoit aveuglé par sa jalousie contre l'Amirante, le Duc d'Albe, & sur-tout contre le Cardinal d'Espagne, qui étoient les trois principales têtes du Conseil, & dont le dernier méritoit principalement l'estime & la confiance de son Maître,

par sa grande habileté dans les affaires, & par la souplesse de son esprit; au lieu que l'Archevêque de Toléde toûjours boüillant & incapable de fléchir, poussoit à bout les projets les plus insensés, par la seule raison, qu'il se les étoit mis en tête, sans considérer qu'il est des occasions où c'est sagesse de sçavoir reculer. AN DE J. C. 1475. & suiv.

L'orage se formoit insensiblement en Portugal pour se décharger bien-tôt sur la Castille. Alphonse éblouï plus que jamais par le Marquis de Villéna, & par la nouvelle qu'il apprit de la défection de Carillo, songeoit sérieusement à détrôner Don Ferdinand; mais quoiqu'il eût pris son parti, il jugea à propos de mettre l'affaire en déliberation dans son Conseil, seulement pour la forme. Très-peu eurent le courage de désapprouver en face une entreprise dont le Roi paroissoit épris, d'autant plus que son fils le Prince Don Juan se déclara pour ce parti avec beaucoup de force. Don Ferdinand Duc de Bragance, fut le seul qui osa ouvertement tenir tête au Roi, au Prince, & à toute la Cour, qui étoit entraînée plûtôt par l'envie de plaire à ses Souverains, que par une intime persuasion du succès. Le Duc à qui son âge & son rang donnoient droit de parler avec autorité, lui réprésenta vivement,

An. de J. C. 1475. & suiv.

que les Chefs des Castillans qui le pressoient d'épouser Dogna Jeanne, étoient ceux-là même, qui peu d'années auparavant avoient décrié cette Princesse par toute l'Europe, en la faisant passer pour fille de la Cuéva; que c'étoit en conséquence de cela qu'ils avoient détrôné Don Henry, & bouleversé toute la Castille. « De quel front, ajoûta-t'il, ces » Factieux osoient-ils la déclarer ensui» te légitime héritiére, si ce n'étoit pour » associer le Portugal aux malheurs dans » lesquels ils avoient plongé leur Patrie? » Comment se fier à des misérables, » qui n'ayant en vûë que leur intérêt, » abandonneroient le Roi de Portugal, » dès qu'il cesseroit de fournir des ali» mens à leur cupidité, comme ils avoient » abandonné tour à tour Don Henry, le » jeune Alphonse & Isabelle, parce qu'ils » ne les voyoient plus en état, ou en dis» position d'assouvir par le démembre» ment du Royaume leurs insatiables de» sirs? Sur quel garant pourroit-on se » fier à des traîtres, dont la perfidie avoit » toûjours été la ressource ordinaire? » Voyoit-on des sûretés, des Châteaux, » des Villes, de l'argent? Ils n'ont don» né que des paroles, tandis qu'ils re» çoivent peut-être d'ailleurs des recom» penses pour nous trahir. Ils ne nous of-

» frent que des perils certains, en nous offrant une Couronne chancelante, un sceptre dont ils ne sont pas les maîtres. » Les plus considérables parmi les Grands » sont dévoüés à Don Ferdinand, & » la voix du Peuple qui est d'un si grand » poids dans les révolutions des Etats, » s'est déclarée pour Isabelle contre » Dogna Jeanne. Ignore-t'on la haine » invétérée que les Castillans portent » aux Portugais ? Cette haine ranimée » dans des cœurs ulcérés par les mau- » vais succès qui peuvent arriver, ne » leur fera-t'elle point tourner les ar- » mes contre nous. Pourquoi aller de » sang-froid se charger d'une guerre dou- » teuse, tandis que le Portugal joüit d'une » paix réelle & profonde ? Mais de quel » œil les Castillans verront-ils l'amant » rebuté d'Isabelle recourir à Dogna » Jeanne, qu'il a rebutée lui-même du » vivant de Don Henry ? Sera-t'on assez » aveugle pour ne pas voir que Don Al- » phonse ayant paru reconnoître le droit » d'Isabelle en la demandant en mariage, » son mariage avec Dogna Jeanne refu- » sé tant de fois, & enfin conclu dans de » pareilles conjonctures, sera moins un » aveu du droit de Dogna Jeanne à la Ca- » stille, qu'une lâche vengeance contre » Isabelle, qui s'en est mise en possession.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Le Duc de Bragance appuya ces raisons & beaucoup d'autres d'un air de véhemence, de dignité, & sur-tout d'affection pour les intérêts du Royaume & du Roi, qui auroit sans doute ébranlé Don Alphonse, si la honte de quitter un parti pris l'avoit rendu susceptible d'un bon conseil. Loin d'en sçavoir bon gré au Duc, il attribua son discours moins à un veritable zéle qu'à une inclination naturelle pour Dogna Isabelle, qui étoit en effet sa parente. Toutesfois il se retira tout rêveur au Monastére de Villaviciosa : mais le retour du Gentilhomme qu'il avoit envoyé en Castille, & qui lui apportoit les noms des Confédérés, acheva d'effacer les raisons du Duc de Bragance; de maniére que le Roi fit faire sur le champ de grandes levées d'hommes dans le dessein de tenter la fortune, & de se faire Roi de Castille.

La Ligue étoit dêja toute formée, & les préparatifs de la guerre s'avançoient en Portugal, tandis que Ferdinand trompé par le Marquis de Villéna méditoit de nouveaux projets. Il étoit en effet sur le point de partir de Ségovie dans la vûë de conclure un accommodement avec lui à quelque prix que ce fût. Il avoit même délibéré d'aller au secours de son pere avec des troupes Castillannes, & d'en-

voyer une Ambassade à Loüis XI. au sujet du Roussillon. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Veritablement la Ville de Perpignan se trouvoit dans une triste situation, d'autant plus que le Roi d'Arragon n'étant pas en état de secourir cette Place, ni par lui-même, ni par son fils, l'avoit abandonnée à sa propre fidélité, comptant que la haine qu'elle portoit aux François lui tiendroit lieu de vivres & de troupes. Il ne se trompa point. Le siége dura huit mois & pensa déconcerter le flegme que les François affectoient, & qui ne leur est pas ordinaire; en effet ils avoient crû qu'en cette occasion il falloit, non-pas attaquer de vive force des gens désespérés, mais les laisser se consumer d'eux-mêmes par leur désespoir, & cela réüssit. Toutefois la constance presque incroyable des assiégés est un de ces prodiges remarquables dans l'Histoire; car ils eurent à combattre contre la faim, qui les contraignit de manger non-seulement des choses qu'on ne peut voir sans dégoût ou sans horreur, mais encore les cadavres tant des François qu'ils tâchoient de tuer dans cette vûë, que de leurs compatriotes morts de maladie, ou par le fer. On vit même des meres dévorer leurs propres enfans: enfin se voyant réduits à la derniére extrémité,

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

ils suivirent le conseil du Roi Don Juan, & se rendirent à discrétion, dans l'attente que le fer du Vainqueur acheveroit de faire mourir ceux que la famine avoit épargnés. Mais ils furent extrêmement surpris, de l'aveu même des Espagnols, de trouver dans les François non plus des tyrans impitoyables, comme ils les appelloient, mais des Vainqueurs pleins de clémence, qui loin de faire payer aux vaincus ce qu'il en avoit coûté pour les soumettre, rendirent justice à leur valeur & à une si belle défense, voulurent que la garnison sortît avec tous les honneurs de la guerre, donnérent aux Habitans une amnistie générale, & leur conservérent tous leurs priviléges; conduite qu'on ne pourroit trop loüer, si l'on ne s'étoit avisé trop tard de la prendre. On traita incontinent de la paix entre la France & l'Arragon. Loüis XI. ayant mandé les Ambassadeurs Arragonnois qu'il avoit fait arrêter à Lyon, il les combla de caresses, leur fit présent de deux vases d'or estimés alors trois mille deux cens écus, & signa enfin le Traité; mais avant que de les renvoyer, il voulut pour faire parade de son pouvoir & de ses richesses, qu'on fît passer en revûë devant eux une armée composée des seuls Habitans de Paris, tous

vêtus de casaques rouges, avec des croix blanches sur la poitrine, & qui montoit à cent quatre mille hommes; ostentation politique qui ne laissa pas d'avoir son effet; car les Arragonois frappés du pouvoir de la France à la vûë d'une seule Ville, qui tiroit de son sein une armée si nombreuse & si belle, en firent un rapport si éblouissant à leur Maître qu'il alla desormais bride en main avec Loüis XI. quoique depuis il ne manquât pas de sujets de rupture: aussi fût-ce là la derniere guerre qu'il eut avec la France & avec ses voisins, après quoi il se retira à Barcelonne afin d'y passer en paix le reste de ses jours.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Il étoit encore dans le fort du danger qui le menaçoit de perdre le Roussillon & toute la Catalogne, quand il apprit pour surcroît, que son fils alloit avoir sur les bras toutes les forces de Portugal. Ferdinand de son côté plus inquiet pour l'Arragon que pour la Castille, ne vit cette tempête que quand elle fut prête à fondre sur lui. Dès qu'il en fut assûré, il députa vers Don Alphonse quelques Religieux pour le porter à la paix, & le conjurer de ne pas préferer le fruit incertain d'une guerre injuste à l'amitié & à l'affinité qui étoit entre eux; que s'il cherchoit à marier avantageusement sa

An. de J. C. 1475. & suiv.

niéce, il pouvoit jetter les yeux sur Don Diego Duc de Viseu, fils du frere d'Alphonse; que s'il vouloit outre cela serrer les nœuds d'une alliance avec Ferdinand, il n'avoit qu'à prendre pour épouse l'Infante Jeanne fille de Don Juan, déja destinée au Roi de Naples. Telles étoient les propositions du Roi de Castille; mais Don Alphonse les rejetta bien loin: il se contenta de répondre que Dogna Jeanne sa niéce étant sans contredit Reine de Castille, il manqueroit au devoir d'un oncle, d'un Roi, & d'un homme d'honneur, s'il n'employoit tous ses efforts à la défendre contre des usurpateurs.

Cependant les préparatifs de guerre s'avançoient en Portugal, & Don Alphonse, pour attaquer la Castille de tous côtés, avoit engagé Loüis XI. à entrer dans la Confédération. Le Roi de France, suivant sa coutume, s'y prêta d'autant plus volontiers qu'il ne pouvoit pardonner aux Arragonois de lui avoir fait acheter si cher la conquête du Roussillon, & qu'il esperoit outre cela augmenter ses Etats de quelque Province pour prix de ses services. En effet, Alphonse de Palencia dit nettement, que le Roi de Portugal lui cédoit la Biscaïe pour la réünir à la Guyenne; mais ce qui paroîtroit étonnant dans tout autre que

dans Loüis XI. c'est que ce Prince à qui Don Ferdinand avoit envoyé des Ambassadeurs pour lui demander son alliance, promettoit en même-tems au Roi de Castille des secours d'hommes & d'argent, & un accommodement raisonnable pour le Roussillon ; pourvu qu'il voulût marier sa fille Isabelle au Dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII. quelque mécontentement que marquât le Roi d'Arragon, de ce que la Cour de Castille entroit dans des affaires de cette importance sans lui en faire part. Ferdinand & Isabelle ouvroient l'oreille à ces négociations, sans songer que le Roi de France joüoit un double jeu, disposé comme il l'étoit à suivre le parti qui lui paroitroit le plus avantageux à ses interêts. Pour eux, ils n'avoient en vûë que d'écarter l'orage qui grondoit dêja sur leurs têtes.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Comme leurs principaux soins alloient à regagner le plus de Seigneurs Castillans qu'il leur étoit possible, ils firent une conquête considérable dans la personne de l'Infant Don Henry d'Arragon, en lui rendant ses Etats de Ségorbe & d'Ampurias, avec une amnistie pour le passé. Par-là ils se réconciliérent l'amitié du Comte de Bénavente son cousin, d'autant plus aisément que l'un &

An. de J. C. 1475. & ſuiv.

l'autre avoient perdu l'eſperance de conclure le mariage projetté avec Dogna Jeanne, puiſqu'on la deſtinoit au Roi de Portugal, & que pour cet effet on l'avoit tranſportée d'Eſcalona à Trugillo.

Mais il falloit détacher l'Archevêque de Tolède de la Confédération, & ce n'étoit pas une choſe aiſée; les premiéres démarches qu'avoit faites ce Prélat ambitieux, qui ne ſçavoit point reculer, & l'air de hauteur avec lequel il diſoit publiquement, *qu'il apprendroit aux Rois ce que c'étoit que de choquer les Archevêques de Tolède*; enfin le caractere particulier de ſon génie, propre à ſoûtenir des Ligues, & à ſe ſignaler par des révolutions d'Etat, tout cela faiſoit appréhender qu'en effet il ne donnât un grand branle à la guerre qui ſe préparoit. Iſabelle pour derniere tentative fit encore quelques pas vers l'Archevêque & vers le Roi de Portugal, ainſi qu'on le voit par deux lettres de Ferdinand de Pulgar, l'une adreſſée à un Gentilhomme qui étoit au ſervice de Carillo, & l'autre écrité à Don Alphonſe. Les lumieres que donnent ces deux lettres ſont ſi conſidérables, que je m'étonne qu'elles paroiſſent avoir échappé au Pere Mariana.

On voit par la premiere, que la Reine traitoit toûjours d'accommodement avec le Prélat, & que Pulgar étoit employé dans cette affaire. Carillo pour soutenir la démarche qu'il avoit faite en se retirant de la Cour, avoit des troupes à Alcala, résolu de s'y défendre en cas de besoin; mais comme il n'osoit encore déclarer sa révolte, il faisoit courir le bruit, qu'il n'étoit armé que pour rendre la paix à la Castille, & pour veiller à sa propre sûreté; car il disoit qu'on cherchoit à le faire périr par le poison: accusation grave, que Pulgar se contente de réfuter légérement en disant, » que ce Prélat » auroit mieux fait de se pourvoir d'un » Medecin que d'une armée; si c'étoit la » crainte du poison qui le faisoit agir; » qu'à l'égard du repos public, il le » procureroit en se tenant lui-même » en repos. « Pulgar désaprouve ensuite le Gentilhomme d'être venu à Cordouë à dessein de traiter de paix avec la Reine. » Il falloit, dit-il, rester à Alcala, & per» suader à l'Archevêque de Tolede de » marcher plûtôt environné de Docteurs » que de soldats. On dit, ajoûte-t-il, qu'un » certain Docteur Calderon est revenu » depuis peu à la Cour. Puisse t'il nous » procurer la paix, & réüssir auprès de » la Reine mieux que je n'ai fait autre-

AN. DE J.C. 1475. & suiv.

An. de J. C. 1475. & suiv.

» fois auprès de l'Archevêque quand le » Roi Don Henri m'envoyoit négocier » avec lui. Vous ferez beaucoup si vous » justifiez sa conduite, & le seul moyen » de le faire, est de bien montrer qu'il » ne fait rien qui ne lui soit commandé » de la part de Dieu par le *Fortuné* d'A» larçon. « C'est ici une raillerie sanglante sur Carillo, qui se laissoit gouverner par des esprits factieux comme lui, & entre autres par un certain Ferdinand d'Alarçon grand Alchymiste. C'est par l'Art de la Chymie & par son esprit broüillon, que ce dernier avoit acquis toute la confiance de son maître, auquel il persuadoit tout ce qu'il vouloit. Enfin Pulgar continue & termine sa lettre par des éxemples qui font voir, que la révolte est toûjours punie par un secret jugement de Dieu.

La lettre qu'il adresse au Roi de Portugal sur le bruit que ce Prince acceptoit les offres du Marquis de Villéna, & prétendoit épouser Dogna Jeanne, est beaucoup plus vive & plus digne d'attention. Pour le détourner de cette entreprise, il fait valoir les raisons qu'avoit apportées le Duc de Bragance dans le Conseil ; à sçavoir, que ceux qui lui offroient la Couronne de Castille avec la main de Dogna Jeanne, avoient été

les premiers à publier à la face de toute la terre, que Don Henry étoit impuissant, & Dogna Jeanne bâtarde. » Je » voudrois, dit-il, sçavoir de quel front » ils prétendent donner deux Couronnes à celle qu'ils jugeroient indigne » de porter le sceptre que lui laissoit » son pere ? « Il parcourt ensuite avec beaucoup de hardiesse & de feu les dangers de la guerre que le Portugal entreprenoit, l'inconstance & la sordide avarice des Castillans révoltés, la foiblesse de leur parti, les forces de celui d'Isabelle, l'incertitude des succês : en un mot, il détaille avec des traits si marqués les raisons alléguées par le Duc de Bragance, qu'il est vrai-semblable que la plume ou la harangue de l'un a servi à l'autre & qu'ils étoient d'intelligence pour détourner l'orage qui menaçoit la Castille.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Mais Ferdinand avoit beau reculer, il ne s'agissoit plus de négotiations, ni d'écrits, il falloit combattre. Ainsi il se détermina à lever promptement des troupes, & pour en venir à bout, il épuisa les trésors de Ségovie, réservés par André Cabréra, à qui il donna en récompense Moya sur les frontieres de Valence, avec le titre de Marquisat, & la Ville de Chinchon dans le Royaume de Tolède, à titre de Comté, outre le

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Gouvernement du Château de Ségovie qui fut assigné à perpetuité pour lui & pour ses heritiers; récompense d'autant mieux placée qu'Isabelle & son époux lui devoient en effet le bonheur d'être montés sur le Trône, & le pouvoir de s'y affermir.

Comme le rendez-vous de l'armée étoit marqué à Vailladolid, le Roi & la Reine s'y transporterent, & là ils reçûrent du Roi de Portugal une sommation fanfaronne, qu'il leur envoya par un gentilhomme de sa Maison nommé Rui de Sosa. Il déclaroit qu'il épousoit sa niéce, qu'il appelloit Reine de Castille & de Léon, que partant il les sommoit de quitter le Royaume qu'ils avoient injustement usurpé; que du reste s'ils y prétendoient quelque droit, ils pouvoient soumettre leurs prétentions à un examen juridique en se retirant, & qu'à ce prix il épargnoit le sang des Castillans & des Portugais; que s'ils persistoient à vouloir essuyer les périls de la guerre, il prenoit Dieu à témoin, qu'ils seroient responsables des maux inévitables qui s'ensuivroient. La réponse n'étoit pas difficile; mais comme le Roi & la Reine ne cherchoient qu'à gagner du tems pour hâter leurs préparatifs, ils la firent aussi moderée que la

sommation étoit fiére. Ils s'abaissérent même jusqu'à faire de grandes avances pour ramener à leur parti le Marquis de Villéna; ils le firent prier de considérer, que son pere avoit causé un embrasement général dans la Castille; qu'il alloit à son exemple rallumer un incendie qui commençoit à peine à s'éteindre; que s'il étoit peu touché de ces maux, & insensible aux justes remords que devoit lui faire sa conscience, il eût égard du moins à sa réputation qu'il flétrissoit d'une maniere si indigne d'un homme d'honneur, & plus encore à ses veritables interêts, puisque le Royaume ne pouvoit être livré en proye aux Portugais, que ses Etats ne fussent envelopés dans sa ruine. Ils lui offroient enfin non seulement la Grande Maîtrise de saint Jacques, & la confirmation des donations faites à son pere, mais encore tout ce qu'il souhaiteroit au-delà. Le Marquis répondit avec dédain, qu'il n'étoit plus tems de lui faire des offres, que son parti étoit pris, & qu'il ne connoissoit de Rois en Castille que Don Alphonse & Dogna Jeanne.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Cette affaire étant manquée, Ferdinand & Isabelle ne s'appliquérent plus qu'à se préparer à la guerre, & à discerner ceux qui leur seroient fidéles d'a-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

vec les ennemis & les neutres. La Castille étoit partagée de sentimens sur cette guerre, les uns, & c'étoit le petit nombre de personnes qui aimoient la paix, gémissoient à la vûë des malheurs qu'entraînent les divisions dans les Etats. D'autres, amateurs des choses nouvelles, se réjoüissoient dans l'esperance de s'enrichir durant ces broüilleries. Plusieurs chargés de dettes & de crimes esperoient trouver dans le tumulte des armes leur salut & l'impunité; quelques-uns de ceux qui suivoient la Cour n'étoient pas fâchés qu'on eût besoin de leurs services, afin de les faire valoir un jour, & de donner la Loi à leurs Maîtres. Le grand nombre leur étoit attaché: mais à condition de les voir heureux; faute de quoi il étoit prêt à suivre le parti pour lequel la fortune se déclareroit. Cette disposition n'étoit pas favorable dans la situation chancelante où étoient les choses. Ainsi pour s'assurer plus aisement des Villes sur lesquelles ils pouvoient compter, le Roi & la Reine également intéressés à s'entre-aider, partagérent entre eux le soin de conserver leurs partisans, ou d'en acquérir de nouveaux; de maniére que Ferdinand prit pour lui la charge de veiller sur la vieille Castille, sur Léon, & sur les Païs voisins,

tandis qu'Isabelle prendroit garde à l'autre partie, qui comprenoit Toléde, l'Andalousie & Murcie. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Pour cela Isabelle donna permission à son époux de disposer des charges & des dignités dans son district : & c'est ainsi que ce Prince commença peu à peu de prendre part au Gouvernement que lui avoient refusé les Castillans. Pulgar dit, que dans ces conjonctures il entendit souvent répéter à la Reine ces paroles, qui faisoient, disoit-on, le sujet ordinaire de ses priéres, » Seigneur, » qui connoissez le secret des cœurs, » vous sçavez que la fraude, l'injustice » & la tyrannie n'ont point eu de part » à mon élévation au Trône, mais que » je n'y suis montée que pour ne pas laisser passer à des étrangers le sceptre » qui a couté tant de sang à mes ancêtres. Je remets donc entre vos mains, » Dieu puissant, qui êtes le Maître des » Royaumes & des Rois, mes prétentions & ma cause. Déclarez votre volonté suprême ; & si mon droit n'est pas » légitime, faites que je ne pêche plus » par ignorance ; mais s'il est fondé, daignez m'aider à le soûtenir par la force » de votre bras. «

Cette nouvelle Esther ne se contentoit pas de prier, elle agissoit pour elle-

An. de J. C. 1475. & suiv.

même en Héroïne, & il faut convenir, que le Ciel l'avoit fait naître pour le Trône; soit que son droit fût incontestable ou douteux. La passion extrême qu'elle avoit de regagner l'Archevêque de Tolède, fit qu'elle lui envoya le Connêtable Don Pédro de Velasco, qui entra si bien dans les desseins de la Reine, que cette députation auroit fait ce que ni les prieres des Rois de Castille & d'Arragon, ni les promesses les plus avantageuses, ni les larmes d'une famille suppliante n'avoient pu faire sur cet esprit aigri, si Alarçon son confident n'eût traversé la négotiation d'Isabelle. Ainsi Carillo par le conseil de ce favori, demeura inébranlable dans son parti; & après avoir vû presque à ses piés trois têtes couronnées, qui s'étoient humiliées jusqu'à lui demander son amitié & sa protection, il résolut de leur faire sentir tout le poids de sa vengeance. Toutefois le voyage de la Reine ne fut pas entierement inutile; car elle trouva moyen de s'assurer de Tolède, d'y mettre une garnison, & d'en chasser le Comte de Cifuente & Jean de Ribera, partisans & alliés de l'Archevêque. Elle ne put faire la même chose à Madrid, dont le Château étoit entre les mains de Villena: c'est pour-

quoi elle retourna à Ségovie pour y convertir en monnoye les lingots d'or & d'argent qu'elle avoit reçûs de Cabréra. On dit que cette Princesse, malgré une grossesse avancée, fit ces voyages avec tant de précipitation, & si peu de ménagement pour sa santé, qu'elle eut une fausse couche en allant de Tolède à Tordésillas. Tandis qu'elle travailloit avec tant de courage à recüeillir les débris de ses Etats, Ferdinand de son côté surprit Salamanque, par le moyen du Duc d'Albe, qui lui avoit dêja livré la Mote de Medina. Les partisans de ce Duc chassérent ceux du parti contraire, dont ils saccagerent les Maisons. Le Roi s'empara avec la même facilité, de Zamora Place importante, étant frontiére par rapport au Portugal. Il laissa Toro à quartier, & ce fut une faute considérable comme on le verra par la suite; mais il fut trompé par les artifices de Juan d'Ullon l'un de ses thrésoriers, qui étant d'intelligence avec les Portugais, & cherchant dans la guerre l'impunité de ses crimes & de ceux de son frére, faisoit croire au Roi de Castille qu'il tenoit en son nom la place & le païs d'alentour.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

A peine le Roi & son épouse étoient retournés à Vailladolid, que la Ville d'Alcaras secoüa le joug du Marquis

An. de J. C. 1475. & suiv.

de Villena, & se rendit à eux malgré les efforts du Marquis ; qui voulut inutilement tenter un siége. Cette perte lui faisant apprehender qu'elle ne fût suivie de beaucoup d'autres, l'engagea à écrire au Roi de Portugal, qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il ne devoit plus differer de se rendre à Placentia, où il avoit conduit sa future épouse Dogna Jeanne.

Don Alphonse le crut ; & arriva en cette Ville vers le milieu du mois de Mai à la tête de cinq mille Cavaliers & de quinze mille Fantassins. On le reçut avec beaucoup de pompe, & plusieurs jours se passérent en réjoüissances. On dressa dans la place un Théâtre, où Don Alphonse & Dogna Jeanne aprês avoir été solemnellement mariés & proclamés Roi & Reine de Castille, reçurent les hommages de la même maniere qu'on les avoit faits à Ferdinand & à Isabelle. A l'égard du mariage il ne fut consommé ni alors ni depuis, parce qu'on attendoit la dispense du Pape pour l'oncle & la niéce, & parce que la suite des événemens renversa enfin des commencemens si heureux.

Le Roi de Portugal en sortant de son Royaume, y avoit laissé pour Régent

son fils Don Juan, qui eut alors de Dogna Eléonore son épouse un fils nommé Don Alphonse comme son grand-pere, & déclaré heritier présomptif de l'un & de l'autre; mais il vêcut peu, & ne remplit pas les présages insensés dont les Portugais s'étoient flattés à sa naissance: car ils la regardoient comme un augure assuré de la conquête qu'ils se promettoient des Etats de Castille & de Léon; & ils avoient si peu d'opinion des forces de Ferdinand, qu'ils dédaignoient presque de combattre un Roi qui leur paroissoit si mal affermi sur le Trône. Pour leur ôter ce fâcheux préjugé, il s'intitula par répresailles Roi de Castille, de Léon, & de Portugal, comme Don Alphonse s'étoit qualifié Roi de Portugal, de Castille & de Léon; de plus il donna ordre aux Gouverneurs des frontieres de courir sur celles de son compétiteur; ce qui fut éxécuté avec beaucoup de viguèur & même de cruauté; les Castillans mettant tout à feu & à sang, particuliérement du côté de Badajos: car ils prirent les Châteaux de Nodar, d'Alegrette, & firent un butin considérable sur les Portugais.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Cependant on ne peut nier, que Ferdinand & Isabelle n'ayent été unique-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

ment redevables de leur salut à une faute essentielle que commirent Don Alphonse & Villena : car si au lieu d'entrer en Castille à gauche par Placentia, ils avoient pris leur chemin à droite, pour faire irruption dans l'Andalousie, où ils étoient assurés de Carmona, d'Ecija, & de Cordouë, ils auroient eu les derrieres libres après la prise de Séville, auroient pénetré de plein-pied jusqu'en Arragon; & s'ils avoient voulu attaquer Toléde, cette ville se seroit aisément rendue, & leur auroit ouvert la route jusqu'à Ségovie qui étoit comme le berceau de l'Empire d'Isabelle. Ce fut par égard pour le Duc d'Arévalo, Seigneur de Placentia, que les Portugais prirent leur chemin de ce côté-là, & afin d'être plus à portée d'écraser Don Ferdinand, qu'ils croyoient plus occupé à se garder des ennemis du dedans, qu'en état de résister à ceux du dehors. Le Roi & la Reine de Castille firent néanmoins bonne contenance, & menacérent Don Alphonse de lui livrer bataille, s'il avançoit vers Arévalo comme le bruit en couroit.

Mais ce Prince avant que de rien entreprendre jugea à propos de publier un manifeste pour justifier les droits de

Dogna Jeanne, & la guerre qu'il alloit commencer. Cette piéce destinée à servir d'instruction au Saint Siége & aux Peuples, pour une querelle que les armes seules devoient décider, a été omise par Mariana, sans doute par respect pour Ferdinand & Isabelle; mais ce morceau original est si curieux, que loin de nuire au fil de l'Histoire, j'ai crû qu'il seroit très-propre à y jetter certains traits de lumiere, que les Espagnols trop partisans de la gloire de leurs Princes, tâchent de dérober à la connoissance de la posterité. Le voici traduit d'après Zurita, Auteur si éxact & si vrai, qu'il peut passer pour le moins partial des Historiens, quoiqu'Arragonois.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Dogna Jeanne par la grace de Dieu, » Reine de Castille, de Léon, de Portugal, &c. Aux Conseil, Alcaïde, » Alguazils, Régidors, Cavaliers, » Ecuyers, Officiers; & principaux de » la très-noble & loyale Ville de Madrid. Salut & Grace: Vous n'ignorez pas, puisque c'est une chose publique & notoire dans toute l'étendue de mes Royaumes, que le Roi » Don Henry, Monseigneur & mon » pere de glorieuse mémoire, ayant » épousé en face d'Eglise la Reine Dogna Jeanne ma chere & bien-aimée

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Dame & mere; que demeurant en-
» semble comme mari & femme; je
» nâquis d'eux par la grace de Dieu,
» que je fus baptisée & regardée par
» eux & par chacun d'eux comme leur
» fille légitime, née durant un légitime
» mariage, approuvé & confirmé par
» les Bulles de dispense, que le Saint
» Siége octroya *proprio motu*, à leurs
» solicitations. Comme le Royaume
» jouissoit alors d'une profonde paix,
» je fus incontinent, & sans opposi-
» tion, reconnuë & proclamée Princes-
» se héritiére présomptive de la Cou-
» ronne, pour la porter après la mort
» de mon pere, qui de son autorité me
» fit prêter les hommages que pres-
» crivent les Loix, par les Grands,
» les Prélats, & les Députés des Villes,
» dans l'Assemblée des Etats. Ces ser-
» mens furent réïtérés depuis publi-
» quement & solemnellement en par-
» ticulier par la Ville de Madrid, &
» par les autres Villes dans leurs Con-
» sistoires, & par les Gouverneurs de
» leurs Châteaux.

» Le Roi Monseigneur dans la suite,
» pour appaiser les commencemens d'u-
» ne guerre civile, & pour étouffer
» toutes sémences de divisions, jugea
» à propos de promettre, que l'Infant

» Don Alphonse son frere m'épouseroit, An. de
» & seroit reconnu pour Prince héritier J. C.
» de ses Etats ; mais il plut à Dieu d'en- 1475.
» lever de ce monde mon dit oncle, & & suiv.
» en consequence de cela, l'Infante sa
» sœur, Reine de Sicile, s'est qualifiée
» par voye de fait Souveraine de mes
» Etats, au mépris de la personne & de
» la dignité du Roi mon pere ; ce qui
» devoit être la source de beaucoup de
» maux, plus considerables que ceux
» qu'on avoit éprouvés par le passé.
» Pour prevenir ces malheurs, &
» pour calmer la haine de cette Prin-
» cesse, & la ramener à l'obeïssance,
» on sçait à quel étrange parti le Roi
» son frere se détermina. Don Hen-
» ry voulut d'abord qu'elle jurât,
» comme elle le fit en effet, de ne rien
» entreprendre contre son service, &
» de ne prendre un époux que de sa
» main, du conseil de certains Prélats
» & Seigneurs de sa Cour, & non d'au-
» tres. Elle prononça ce serment solem-
» nel, & le donna par écrit scellé de son
» sçeau. Alors le Roi mon pere contraint
» par la pure nécessité, & par la juste
» crainte d'une révolution totale, crut
» devoir acheter la paix, comme il l'a-
» voit souvent fait, aux dépens de sa
» dignité ; & après avoir protesté, de

An. de J. C. 1475. & suiv.

» cette crainte & de cette néceſſité, il
» conſentit que la Reine de Sicile fût dé-
» clarée héritiere de mes Royaumes.
» Mais outre que cela ne ſe fit pas du-
» rant la paix, ni par Procureurs dans
» les Etats, ni en la forme requiſe; mais
» ſeulement par quelques Prélats, quel-
» ques Seigneurs, & quelques Villes qui
» appartenoient aux Rebelles, ces ſer-
» mens extorqués ſont ſans contredit de
» nulle valeur, & ne doivent être gardés
» en aucune façon, comme étant faits
» au préjudice de mes droits, & con-
» traires aux ſermens qu'on m'avoit prê-
» tés avant les troubles ſurvenus & en
» pleine paix. Auſſi reclamai-je dès-lors
» devant le Tribunal du Saint Siége;
» qui m'écouta pluſieurs fois; & qui
» jugea en ma faveur; ainſi qu'il fut
» notifié à la Reine de Sicile, & à la
» Cour du Roi mon pere. De plus, cet-
» te Princeſſe violant la foi des ſermens
» qu'elle avoit faits, elle ſe retira de la
» Cour, & ſçachant bien que le Roi de
» Sicile étoit un Roi étranger, qui loin
» d'avoir quelque liaiſon avec Don
» Henry, lui étoit au contraire ſuſpect
» & odieux, auſſi-bien qu'à pluſieurs
» Grands du Royaume, elle le fit ap-
» peller ſécrétement, contre la volon-
» té & à l'inſçu de celui, qui ſelon les

» Loix lui tenoit lieu de pere; car AN. DE J. C. 1475. & suiv.
» suivant ces Loix, non-seulement il
» n'est pas permis aux filles qui n'ont
» pas atteint l'âge de 25. ans, de se
» marier sans l'aveu de leurs peres ou
» de leurs aînés, mais encore elles doi-
» vent être déshéritées, & privées de
» tous leurs biens présens & à venir, si
» elles osent le faire.

» Toutefois l'Infante Dogna Isabelle
» se maria publiquement avec le Roi de
» Sicile, & cela sans dispenses, quoiqu'il
» fût son parent à un dégré prohibé.
» Pour cela seul elle mérite de perdre,
» & perd en effet par Sentence & Décla-
» ration dûëment faite, les prétentions
» qu'elle pourroit avoir en vertu des ser-
» mens dont on a parlé.

» Outre cette contravention, le Roi
» & la Reine de Sicile en ont fait une
» autre non moins considérable en se
» révoltant, procurant & animant la ré-
» volte de plusieurs Villes, de plusieurs
» Prélats & Seigneurs contre le Roi
» Don Henry.

» Toutes ces considérations le porté-
» rent enfin à nous tirer la Reine ma me-
» re & moi de Buytrago, où nous étions
» sous la garde de Don Diego Hurtado
» de Mendoza, Marquis de Santillanne,
» & à nous rappeller à la Cour. Ensuite

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» nous ayant fait conduire à la Vallée » de Loçoya, il me fiança avec le Duc » de Guyenne, frére du Roi de France, » en présence d'une Assemblée de Grands » & de Prélats députés des Villes, & » d'autres personnes de son Conseil, » où se trouva le Révérend Pere en » JESUS-CHRIST Don Pédro Gonzalés » de Mendoza Cardinal d'Espagne, le » Marquis de Santillanne, & leurs au- » tres fréres, qui soûtinrent alors la lé- » gitimité de ma naissance, & de mon » droit à la Couronne. Ce fut-là que le » Roi mon pere, de son propre mouve- » ment, & de sa science certaine, le Car- » dinal d'Alby, & les autres Ambassa- » deurs François étant présens, décla- » ra pour la décharge de sa conscience, » que les sermens & les hommages prê- » tés à la Reine de Sicile étoient nuls, » & devoient être regardés comme non » faits par les Prélats, Seigneurs & Vil- » les qui les avoient rendus. Après les a- » voir aussi revoqués, il ratifia, & fit ra- » tifier ceux qui m'avoient été faits en » premier lieu. De plus il réïtéra, & fit » réïtérer les mêmes sermens, par les- » quels je fus déclarée sa fille & son hé- » ritiére après sa mort. Ils furent renou- » vellés & prononcés par le Cardinal » d'Espagne, le Marquis de Santillan-

» né, le Duc d'Arévalo, le Comte de AN. DE J. C. 1475. & suiv.
» Bénaventé, le Duc de Valentia, les
» Comtes de Miranda, de Saldanna, de
» Tendilla, & de Corugna, par Don
» Juan & Don Hurtado de Mendoza,
» fréres du Cardinal, par les Comtes de
» Ribadéo, & de Sainte-Marthe; par
» le Majordome André de Cabréra,
» & l'Andélantade de Gallice; par le
» Grand-Maître de saint Jacques, l'Ar-
» chevêque de Séville, & le Docteur
» Pédro Gonzalés d'Avila, qui sont
» morts: enfin par plusieurs autres Gen-
» tilshommes présens, sans compter les
» Députés des Villes; tous de leur pro-
» pre volonté & sans y être contraints,
» renoncérent pour toûjours au service
» de la Reine de Sicile, & me jurérent
» de nouveau une fidélité éternelle. Cé-
» rémonie qui non-seulement fut rati-
» fiée & publiée par tout le Royaume,
» avec le sceau du Roi, & les noms de
» ceux qui en avoient été les témoins,
» mais encore confirmée dans les consis-
» toires particuliers, tant par cette Ville
» de Madrid, que par différens Sei-
» gneurs, comme le Connêtable de
» Castille Comte de Haro, le Marquis
» de Cadis, le Duc d'Albe, le Marquis
» d'Astorga, les Comtes de Castagnéda,
» d'Osorno, de Lémos, de Salinas de Ca-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» bra, & par Don Alphonse d'Aguilar, » Alphonse d'Arellano & autres.

» Néanmoins pour ne pas raconter en » détail les forfaits passés du Roi & de la » Reine de Sicile envers Don Henry, » leurs efforts pour rabaisser & anéan- » tir la Majesté du Trône en sa person- » ne, les attentats qu'ils ont causés, en » portant le feu de la discorde dans le » sein du Royaume, tant de vols, de » brigandages, de meurtres, d'incendies, » de cruautés, & de malheurs plus hor- » ribles & plus fréquens que tout ce » qu'on avoit vû jusques-là; il suffit de » dire, qu'ils ont contraint le Roi mon » pere à engager pour sa défense, plus » de trente millions de Maravedis de » rente.

» Non contens de tous ces crimes, » pour l'opprimer & pour le tenir plus » sûrement dans leurs filets, ils ont feint » de vouloir s'accommoder avec lui, » & de se ranger à son obéïssance, pré- » texte qu'appuyoit le Majordome An- » dré de Cabréra pour faciliter leurs » projets, & sur lequel au mois de Fé- » vrier de l'année passée 1474. ils osérent » à l'insçu du Roi & malgré lui, se glis- » ser de nuit dans la Ville de Ségovie, » où étoient les trésors Royaux & la » Cour. Ce qui n'a pas peu contribué à

» renouveller les mouvemens passés. AN. DE J. C. 1475. & suiv.
» Arrivés ainsi à la Cour, ils le firent
» sommer plusieurs fois de leur ajuger
» le droit de succession au Trône qui
» m'est dû, ne faisant pas difficulté de
» dire & de faire entendre en diverses
» maniéres, que s'il ne le faisoit, il se-
» roit en grand danger de perdre la Ville
» & le Château avec ses trésors; & mê-
» me la vie. En effet, comme il eut le
» courage de ne pas condescendre à leur
» volonté; ils tentérent de se saisir de
» sa personne Royale, & ils l'auroient
» fait, si André de Cabréra ne l'eût em-
» pêché. Mais ce qui est horrible à racon-
» ter, & bien douloureux à entendre
» pour moi, j'ai sçû & je sçai de bon-
» ne part, & à n'en pas douter, que
» voyant qu'ils ne pouvoient rien ga-
» gner sur l'esprit de Don Henry, le Roi
» & la Reine de Sicile foulant aux piés
» la crainte de Dieu, les liens du sang
» & toutes les Loix Divines & humaines,
» qui défendent d'attenter sur l'oinct
» du Seigneur, & même d'y penser;
» pressés d'ailleurs par l'ambition dé-
» sordonnée de regner, ils tinrent con-
» seil, & délibérérent tant par eux-mê-
» mes que par d'autres, car il est con-
» stant qu'ils assistérent en personne à
» cet éxécrable Conseil, où il fut arrê-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» té qu'on feroit périr le Roi par le poi»
» son ; on le lui donna en effet, & il en
» mourut depuis. Sa mort même fut pré-
» ditè par leurs partisans affidés huit mois
» avant qu'elle arrivât ; car ils mandé-
» rent à certains Gentilshommes en
» divers endroits du Royaume, qu'ils
» sçavoient sûrement que le Roi mour-
» roit avant le jour de Noël, & qu'il
» ne pouvoit échaper de sa maladie. Le
» Roi même ne doutant pas qu'il n'eût
» été empoisonné, se fit traiter comme
» tel ; la chose étant avérée & reconnuë,
» non-seulement par les Médecins, mais
» par des présomptions si fortes, qu'elles
» font une preuve complette, que l'on
» produira au jour quand on croira le
» devoir faire ; vous voyez assez comme
» un crime si déteſtable & d'un exem-
» ple si pernicieux, doit vous être sen-
» sible.

» Après cet attentat, il est de notorieté
» publique, que le Roi mon pere pour
» effacer les soupçons artificieux qu'on
» répandoit sur la légitimité de ma naif-
» sance, dit & jura, soit en public, soit
» en particulier, aux Prélats & Seigneurs
» qui lui parlérent sur cet article, & à
» plusieurs autres de ses fidéles servi-
» teurs, qu'il sçavoit & reconnoissoit,
» que j'étois veritablement sa fille. En-

» fin lorsqu'il plut à Dieu de le retirer du » monde, la nuit du Dimanche 12. de » Décembre de l'an 1474. frappé des ap» proches de la mort, & après s'être con» fessé, il affirma & certifia publique» ment la même chose, me nommant, » & m'instituant héritiére de ses Etats, » comme sa fille unique & légitime, en » vûë de quoi il me donna pour tuteurs » & protecteurs de ma personne & de » mes biens, le Cardinal d'Espagne, le » Duc d'Arévalo, le Marquis de Villé» na, le Connêtable de Castille, & le » Comte de Bénaventé.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Bien plus, avant que de rendre les » derniers soupirs, comme il se récon» cilioit pour la derniére fois, son Con» fesseur Fr. Jean de Macuelo, Prieur » des Religieux de saint Jerôme, hom» me d'une grande prudence & d'une » rare vertu, lui ayant dit nettement, » qu'il ne lui restoit que deux heures de » vie, & le pressant de lever tous les » scrupules pour la paix du Royaume, » & pour la décharge de sa conscience, » en déclarant la verité pure sur l'article » de ma naissance; le Roi répondit, qu'é» tant prêt à paroître devant Dieu, il » souhaitoit que le repos de son ame fût » aussi assûré, qu'il étoit certain que j'é» tois sa fille légitime, & que la Cou» ronne m'appartenoit,

An. de J. C. 1475. & suiv.

» Vous voyez par-là que toutes les Loix
» Divines, & humaines, & sur-tout
» celles de l'Etat, m'assûrent évidemment
» la succession au Trône, & vous obli-
» gent sous peine de félonnie de m'obéïr,
» en rejettant la Reine de Sicile & tout
» autre que moi. Néanmoins quoique
» mes Tuteurs eussent fait sommer cette
» Princesse par Rodrigue de Ullon, &
» Garcie Franco, de ne pas se qualifier
» Reine de mes Etats, du moins jusqu'à
» ce qu'on eût reconnu la justice de ses
» prétentions, & que les Prélats, les
» Grands, & les Députés des Villes eus-
» sent pourvû à ce qu'on devoit statuer
» pour le bien de la paix, nonobstant
» cette sommation, à peine eût-elle ap-
» pris la mort de Don Henry, que sans
» attendre l'avis des Prélats, des Grands,
» & des Députés des Villes, elle publia
» qu'elle étoit héritiére du Royaume,
» Don Henry étant mort sans fils ni fille.
» C'est ainsi que ne daignant pas faire
» mention de moi, ni des hommages que
» j'avois reçus, ni de la révocation
» du serment qu'on lui avoit prêté,
» ni de la ratification de celui qu'on
» m'avoit fait, elle osa par voye de fait
» & contre tout droit, se qualifier Rei-
» ne des Etats de Castille & de Léon,
» qui m'appartiennent. C'est ainsi que le

» Roi de Sicile son mari & elle se sont faits proclamer & rendre obéïssance par quelques Prélats, Seigneurs & Villes qu'ils ont engagé dans leur parti, ou par crainte ou par promesses, ou par d'autres moyens injustes & frauduleux, s'arrogeant le titre de Rois, dans la vûë d'usurper tyranniquement mes Etats. Devenus les Maîtres de tant de trésors, d'or, d'argent, de joyaux & de riches meubles que possédoit le Roi mon pere, ils ont poussé la dureté, jusqu'à refuser pour lui rendre les derniers devoirs, ce qui s'accorderoit pour les funérailles du dernier Gentilhomme de son Royaume. La Reine de Sicile non contente de tout cela, a tenté mille fois, en mille occasions & en mille maniéres différentes, de se saisir de ma personne pour me cacher dans une prison perpétuelle, ou peut-être pour me faire mourir.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Elle n'a épargné pour cela ni offres ni récompenses, déterminée à ne consentir qu'à ce prix qu'on travaillât à la pacification de l'Etat, pacification dont on lui avoit tant de fois offert & demandé les moyens pour prévenir les funestes suites de la division.

» Vous pouvez juger par-là de l'animosité, de la hauteur, & des perver-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» ſes intentions de cette Princeſſe par
» rapport au Roi mon pere, & à moi.
» Jugez encore par tout ce qu'on a dê-
» ja dit, & par la maniére dont s'eſt fai-
» te la proclamation du Roi & de la Rei-
» ne de Sicile, combien les ſermens
» qu'on leur a prêtés ſont frivoles & in-
» capables de lier ceux qui les ont faits,
» étant fondés ſur des raiſons notoire-
» ment fauſſes, & manifeſtement con-
» traires à ceux que j'ai reçus. En effet,
» l'unique fondement ſur lequel ils ap-
» puient leurs prétentions, eſt de nier
» que je ſois fille de Don Henry ; mais
» le reſpect dû au ſacré nœud de mariage
» a tant de force & de pouvoir, que ſui-
» vant toutes les regles du Droit Civil
» & du Droit Canon, il dépoſe en ma
» faveur, & maintient la validité de
» mes droits contre l'injuſtice de leurs
» attentats ; ſur-tout étant manifeſte &
» avéré par des témoignages autentiques
» de perſonnes dignes de foi, & par é-
» crit, & de vive voix, que ledit Roi
» mon pere étoit en état d'avoir des en-
» fans ; d'autant plus que ſi l'on fait ré-
» fléxion à ſa derniére volonté & à ſes
» derniers ſermens, on ne peut préſu-
» mer ni penſer, qu'au péril de la dam-
» nation éternelle, étant à l'article de la
» mort, il eût proteſté que j'étois véri-
tablement

» tablement sa fille, s'il eût été incapa- An. de J. C. 1475. & suiv.
» ble d'avoir des enfans de la Reine ma
» mere; mais supposé qu'il y eût quel-
» que doute sur ce sujet, de quel droit,
» par quelle Loi, sur quel exemple,
» & en vertu de quel pouvoir, les Pré-
» lats, les Grands, les Villes & les Gou-
» verneurs qui m'avoient d'abord prêté
» leurs sermens de fidélité, ont-ils pû
» les violer de leur autorité privée, au
» préjudice de la possession où je suis,
» & des droits de ma naissance durant
» un mariage légitime, sans m'avoir
» préalablement citée, oüie, & convain-
» cuë par un jugement juridique. Cer-
» tes, si un tel procédé avoit lieu, y au-
» roit-il un Royaume, une Principau-
» té, un héritage même privé qui ne
» pût devenir litigieux, entre les mains
» de gens qui par caprice ou par mau-
» vaise volonté, ou par intérêt se met-
» troient en tête de s'y opposer, & de
» diffamer l'héritier naturel? Ne seroit-
» ce pas une injustice criante, une cho-
» se contraire à la raison, & aux Loix
» Divines & humaines? Mais ce qui doit
» plus que tout le reste, vous animer
» à défendre mes droits, vous sur-tout
» qui êtes nés sujets de cette Couronne;
» c'est le souvenir des vertus du feu Roi
» mon pere; rappellez-vous l'air de ma-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» gnificence & de dignité avec lequel il
» s'attachoit les Seigneurs, comment il
» travailloit à l'agrandissement des Mai-
» sons & des Etats, non-seulement de
» ses fidéles serviteurs, mais de ceux
» même qui s'étoient détachés de son
» service durant les tems orageux. Rap-
» pellez-vous ses libéralités répanduës
» sur la Noblesse de l'un & de l'autre
» sexe, sur les personnes de toutes con-
» ditions, même les plus basses, lors-
» qu'elles pouvoient être utiles à l'Etat.
» Il n'épargna ni ses trésors ni ses reve-
» nus, quand il fut question de pourvoir
» à la subsistance d'une infinité de ses
» Sujets dans les tems de disette. Sou-
» venez-vous de la débonnaireté avec
» laquelle il pardonnoit les injures & les
» fautes de ses Peuples; quelle fut sa
» tendresse pour vous, son humanité
» envers ses Officiers & ses serviteurs,
» & sa piété libérale qui l'engagea à bâ-
» tir & à doter tant d'Eglises & de Mo-
» nastéres, piété qui fut la source de ses
» grandes & continuelles aumônes; la
» reconnoissance, la fidélité, les Loix
» du Royaume, tout doit concourir à re-
» tracer dans vos esprits un si juste sou-
» venir. C'est sur-tout à vous qui fûtes
» ses favoris & ses créatures à pleurer
» sa mort, & à punir les perfides qui la

» lui procurérent. Oüi c'est à vous de res- AN. DE J. C. 1475. & suiv.
» sentir vivement cet cruelle mort. Vous
» êtes specialement obligés de prier
» Dieu pour le repos de son ame, afin
» que par son infinie bonté, il daigne
» l'élever à la gloire. Mais quittes de ce
» pieux devoir, la fidélité en exige de
» vous un autre, non moins digne de
» votre zéle & de votre réputation. Il
» faut que par une action d'éclat la No-
» blesse Espagnole signale sa valeur, &
» laisse un exemple mémorable à la pos-
» térité. Il s'agit de me suivre & de m'ai-
» der à venger un attentat execrable, par
» un châtiment qui réponde à l'horreur
» de ce crime; il faut tellement extermi-
» ner mon ennemi qu'il n'en reste pas la
» moindre trace, afin d'effacer entiére-
» ment la honte de la Maison Royale
» de Castille, & de ne laisser rien qui
» puisse en flétrir la gloire & la splen-
» deur.

» Les raisons alléguées cy-dessus vous
» montrent assez, que la conscience, la
» justice, & l'honneur vous obligent à
» ne pas souffrir que les ennemis mor-
» tels du Roi mon pere, tels que sont
» le Roi & la Reine de Sicile, devien-
» nent ses héritiers; particuliérement
» étant comme ils le sont, incapables
» de l'être, & usurpateurs des biens

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

» d'un Monarque dont ils ont, ou or-
» donné & conſeillé, ou du moins ſouf-
» fert & permis la mort ; d'autant plus
» que les Loix Divines & humaines,
» loin d'autoriſer une pareille ſucceſſion,
» concourent à la défendre expreſſé-
» ment.

» Tout cela conſidéré par le Duc d'A-
» révalo, & le Marquis de Villéna mes
» tuteurs, ſuivant la fidélité qu'ils me
» doivent, faiſant réfléxion, que Très-
» haut & Très-puiſſant Prince Don Al-
» phonſe Roi de Portugal, de Caſtille,
» & de Léon, à préſent mon Seigneur,
» eſt un Prince Catholique & très-ca-
» pable par ſa réputation, ſon exemple
» & ſa vertu, de gouverner avec équi-
» té mes Royaumes, comme il convient
» pour le ſervice de Dieu & pour le
» mien, diſpoſé d'ailleurs à pacifier &
» à rétablir cette Monarchie, comme
» il y a ſouvent travaillé par le paſſé avec
» pluſieurs Prélats & Seigneurs ; il a été
» conclu qu'il m'épouſeroit, & qu'il ſe
» porteroit pour Roi de mes Etats en
» qualité de mon époux ; c'eſt pourquoi
» étant à Trugillo ſous la garde du Mar-
» quis de Villéna, j'ai été fiancée à Don
» Alphonſe par Procureur ; & depuis,
» ce Prince eſt arrivé lui-même au mois
» de Mai dans cette Ville de Placentia,

» où il m'a choisie pour femme avec serment solemnel de ne pas me laisser sortir de ce Royaume, & de n'en pas sortir lui-même, qu'il ne l'eût entiérement soumis & pacifié, moyennant la grace de Dieu. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Après cette cérémonie nous fûmes reconnus Roi & Reine de Castille & de Léon, avec les sermens & les hommages ordinaires, par tous & chacun de ceux que je vais nommer; à sçavoir le Duc d'Arévalo, le Marquis de Villéna, le Comte d'Uregna, pour lui & pour le Grand-Maître de Calatrava son frére, Don Jean de Stuniga Grand-Maître d'Alcantara, le Comte de Miranda, Don Pédro Puerto-Carrero, le Comte de Placentia, le Prieur de saint Marc, Diego Lopés de Stuniga, Fernand de Monroy, le Grand Commandeur Gonzale de Sahavedra, le Licentié de Ciutad Rodrigo grand Trésorier & de mon Conseil, le Chancelier Henry de Figuérédo, Alphonse de Ferréra, Juan Oviédo mon Sécrétaire & de mon Conseil, le Protonotaire Juan de Salzédo, qui étoit du Conseil du Roi mon pere, & sa créature; ils l'ont tous fait en leur nom, & au nom des trois Etats, en élevant les étendarts du Royaume suivant les

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Loix, en conséquence de quoi Don
» Alphonse & moi fîmes les sermens re-
» quis par les Loix du Royaume, aux E-
» glises, aux Prélats, aux Villes & à la
» Noblesse; ce qu'on a voulu vous no-
» tifier fort au long, la qualité du fait
» étant telle qu'il est juste que vous
» soyez informés à fonds de ce qui s'est
» passé.

» C'est pourquoi je vous ordonne à
» tous & à chacun (conséquemment aux
» choses susdites & à la fidélité constan-
» te de cette Ville aux Rois nos Ancê-
» tres, de glorieuse mémoire, & à mon
» pere) de continuer d'être fidèles à sa
» légitime héritiére. J'ordonne qu'aussi-
» tôt cet Edit reçû, vous vous assembliez
» pour le publier, & que vous déployiez
» les étendarts Royaux au nom du Roi
» Alphonse & du mien, nous reconnois-
» sant & nous proclamant avec les ser-
» mens & les cérémonies ordinaires en
» pareil cas; qu'enfin dans le terme pres-
» crit vous envoyiez vos Députés, ou
» du moins un Député avec un pouvoir
» suffisant, pour recevoir au nom de la
» Ville le serment & les sûretés que nous
» vous devons, de maintenir les Privi-
» léges, Us & Coûtumes de votre Vil-
» le. Enjoignons, le tout sous peine de
» félonnie, & sous les autres peines mar-

» quées par les Loix, nonobstant tout
» autre serment, hommage, & Acte quel-
» conque d'obéïssance fait au Roi & à
» la Reine de Sicile, d'autant qu'ils sont
» nuls & de nul effet, ne pouvant être
» gardez pour les raisons susdites, de
» fait & de droit, qui sont notoires &
» publiques. Mais parce que je suis bien
» informée que le Roi & la Reine de
» Sicile ont semé parmi le Peuple un
» bruit odieux; à sçavoir, que les Por-
» tugais haïssent les Castillans, & cela
» pour aliéner les uns & les autres; il
» est bon que vous sçachiez, que le Roi
» mon époux est originairement de mes
» Etats & de la Maison Royale de Cas-
» tille, étant issu de Don Henry II. par
» Don Juan I. son fils, bisayeul du Roi
» mon pere, & son bisayeul; ajoûtez
» à cela, que ni lui ni le Roi de Portu-
» gal n'ont jamais pris les Rois de Cas-
» tille, ni porté les armes contre eux,
» ainsi que l'a fait Don Juan Roi d'Ar-
» ragon, pere du Roi de Sicile; car on
» sçait que ce Prince sujet naturel du
» Roi Don Juan II. mon ayeul, & lié
» par un serment de fidélité, combat-
» tit contre lui, & le prit; à raison de
» quoi ledit Roi d'Arragon & ses des-
» cendans furent & sont à perpétuité dé-
» clarés inhabiles à succeder au Royau-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» me de Castille, & de Léon, par Sen-
» tence portée à ce sujet. Quant au Roi
» mon époux; on n'ignore pas qu'il fut
» toûjours ami sincére des Rois mon
» ayeul & mon pere, aussi attaché aux
» Etats de Castille & de Léon, qu'à ses
» propres Etats. C'est cette intelligence
» mutuelle qui forma les nœuds du dou-
» ble mariage de mon ayeul avec la Rei-
» ne Isabelle, & de mon pere avec la
» Reine Dogna Jeanne ma mere. Outre
» cela Don Alphonse est, grace au Sei-
» gneur, si habile & si équitable dans
» le Gouvernement, qu'il est également
» aimé & craint des Portugais qu'il me-
» ne à sa suite; de sorte que durant qu'il
» en aura besoin, il les tiendra autant
» & plus soumis que les Castillans mê-
» me.

» Après tout, les Portugais sont Ca-
» tholiques, & dans la nécessité où je me
» vois d'avoir recours aux Puissances é-
» trangéres pour conserver mes Etats &
» ma personne, le droit & les Saintes
» Ecritures m'autoriséroient à appeller
» les Infidéles à mon secours.

» Enfin, pour surcroît de raisons, &
» pour rendre ma justification complet-
» te devant Dieu & devant les hommes;
» je déclare qu'en vertu du plus grand
» bien de mes Sujets, touchée par un

AN DE J. C. 1475. & suiv.

» motif de tendresse pour ma Patrie, » je voudrois de tout mon cœur pouvoir » prévenir les maux inévitables que je » prévois, en faisant cesser toute ho- » stilité, & remettant entre les mains de » la Justice ce différend sur la succession » au Trône. Si donc le Roi & la Reine » de Sicile veulent consentir de leur cô- » té, que les sermens qu'on leur a faits » soient regardés comme non avenus, » je suis prête à faire la même chose, » pour mon époux & pour moi, afin que » tout le Royaume étant aussi neutre, » & aussi libre qu'il l'étoit à la mort du » feu Roi mon pere, on assemble les » Etats, & qu'on choisisse des person- » nes d'honneur & de probité, qui dé- » cident le différend par les voies de la » justice; c'est pourquoi je vous conju- » re par l'amour de la Patrie, & par la » fidélité que vous me devez, de faire » notifier ceci au Roi & à la Reine de » Sicile, & de les engager par les motifs » les plus pressans de ma part & de la » vôtre, à vouloir bien accepter ce par- » ti. Que s'ils ne l'acceptent pas, je pro- » teste que les meurtres, les incendies, » les brigandages, & tous les maux qu'en- » traînera infailliblement cette guerre, » retomberont sur eux seuls, & non sur » mon époux ni sur moi. Du reste, fon-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» dée sur la miséricorde du Seigneur,
» par qui les Rois regnent, & qui tient
» la victoire en ses mains ; j'espere avec
» toute la confiance dont je suis capa-
» ble, que comme son seul pouvoir,
» sans le secours & contre la volonté
» des hommes, m'a sauvée & conservée
» jusqu'à ce jour, auquel loin de laisser
» ser opprimer l'innocence & la justice,
» il m'a donné un si puissant & si équi-
» table défenseur, de même il daigne-
» ra par son infinie bonté mettre la ve-
» rité au grand jour, & m'accorder sur
» mes ennemis une victoire entiére pour
» la conservation du Roi mon époux,
» & pour le bien universel de mes Peu-
» ples.

» Donné à Placentia le 30. Mai de
» l'année 1475. *MOI LA REINE.*
» *Et plus bas :*

» Moi Juan Oviédo
» Sécrétaire de la Rei-
» ne j'ai fait écrire
» cet Edit par son
» ordre. »

On voit par la lecture de cette piéce autentique dont j'ai traduit le sens, aussi littéralement que l'a pû permettre le style diffus & embarrassé de ce tems-là, combien elle dut faire d'impression sur

les esprits des Castillans, en faveur d'une Princesse aimable & innocente, qui après avoir établi son droit sur des préjugés bien forts, ne demandoit, après tout autre chose qu'une décision des Etats qui la rendît Reine ou simple particuliére; décision à laquelle Ferdinand & Isabelle n'auroient osé se soumettre. Il est vrai toutefois, que si l'affaire avoit été mise en arbitrage, il auroit été difficile de prononcer sur la naissance de Dogna Jeanne. D'un côté la conduite de Don Henry qui la reconnut toûjours constamment pour sa fille, lui étoit infiniment favorable, d'autant que la Loi se déclaroit pour elle, étant née durant un légitime mariage. Mais de l'autre les débauches publiques de sa mere, qui ne sauva pas même les apparences, depuis l'origine de ce grand différend, la foiblesse du Roi son mari, son indulgence à maintenir une faction qui le couvroit d'un éternel opprobre, & ses fréquentes variations semblérent autoriser les bruits fâcheux qui avoient inondé l'Espagne, de sorte que la décision de cette affaire devoit être plûtôt du ressort des armes que de la Justice. Aussi fût-ce par cette voie qu'elle fut vuidée, comme si le Dieu des armées qui permet les révolutions des Etats par de se-

AN DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

crets jugemens, se fût réservé le droit à lui seul de couronner Dogna Isabelle, ou Dogna Jeanne, sans faire connoître à qui la Couronne appartenoit veritablement, & sans éclaircir les crimes vrais ou prétendus, qu'on imputoit au parti qui l'emporta.

Toute la Castille se mit aussi-tôt en armes, & les soldats des deux partis répandus dans ce Royaume, coururent les uns sur les autres avec cette fureur qu'inspire un intérêt aussi vif que celui du choix de ses Souverains. Tandis qu'on dépoüilloit le Marquis de Villéna de la Ville d'Alcaras, on enlevoit Ciudad-Réal au Grand-Maître de Calatrava.

L'Andalousie & la Gallice étoient sur-tout le théâtre des incursions & des brigandages. Pierre Alvarés de Soto-Maïor se rendit maître de Tuy pour le Roi de Portugal. Mais pour consoler Ferdinand de cette perte, les Habitans de Burgos se donnérent à lui, & s'étant soulevés contre le Gouverneur Don Inigo de Stuniga, & l'Evêque Don Loüis d'Acugna, ils les forcérent de se retirer dans le Château. Durant ces petits combats qui étoient comme les préludes de ce qu'on attendoit des deux Rois, ces Princes n'étoient pas sans inquiétude. Ferdinand voyoit son sceptre dans un

état si chancelant, que le moindre revers pouvoit le lui enlever. Il avoit assez peu de troupes, & les levées se faisoient lentement; il est même vrai-semblable, que si Don Alphonse au lieu de s'arrêter si long-tems à Placentia, eût fait d'abord une irruption vive dans la Castille, & sur-tout par le Païs qui tenoit pour lui, il eût pû embarrasser Don Ferdinand, & peut-être engager la fortune, qui étoit comme en balance, à se déclarer pour lui. Mais il avoit trop compté sur la Ligue; & les Ligeurs à leur tour avoient trop compté sur ce Prince, de maniére que ne trouvant ni les uns ni les autres ce qu'ils avoient attendu, le mécontentement d'abord secret & ensuite public commença à les refroidir mutuellement. Ce Prince avoit esperé de grands secours d'argent & de troupes; mais il ne voyoit rien de tout cela.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

De plus, il n'osoit abandonner trop ses frontieres pour ne pas perdre la communication avec ses Etats. Cependant on l'appelloit, tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, & il ne sçavoit à quoi se déterminer, sur-tout se voyant trompé par les frivoles promesses des Seigneurs Castillans, & regardé de mauvais œil par les Peuples, que cette guer-

An. de J. C. 1475. & suiv.

re effrayoit. Il sentit trop tard la force des raisons du Duc de Bragance. Durant cette irrésolution Ferdinand se fortifioit insensiblement, & son armée qui d'abord ne montoit pas à plus de cinq cens hommes de Cavalerie, étoit alors composée de dix à douze mille Cavaliers, & de trente mille Fantassins, que Don Alphonse lui donna le tems de mettre sur pié: elle étoit aux environs de Tordésillas toute prête à suivre les ordres de son Roi, & dans une impatience extrême d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Le Roi de Portugal sortant enfin de ses irrésolutions, se détermina à aller à Arévalo qui tenoit pour lui. De-là il s'offrit à lui une occasion telle qu'il la souhaittoit, de conserver la communication libre avec ses Etats.

Juan d'Ullon, dont nous avons parlé, le fit appeller pour lui livrer la Ville de Toro. Sur cet avis, il décampa comme pour aller secourir le Château de Burgos; puis il fondit sur Toro, dont le Château tint bon pour Isabelle, aussi-bien que celui de Valencia; car Juan de Roble ayant fait tomber son cousin Don Juan d'Acugna du haut d'une tour, se rendit maître de ce Château. Mais Ferdinand en récompense fit une perte considérable,

& qui auroit pû avoir de fâcheuses suites, s'il n'y avoit heureusement remédié. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Comme il étoit à Tordésillas, où l'on fit la bénédiction des drapeaux, il apprit que le Marquis de Villéna avoit surpris la Ville de Zamora. C'étoit un coup de partie pour le Roi de Portugal, à qui cette Place s'étoit renduë presque à la vûë de l'armée Castillanne, & sans qu'il l'eût achetée par le moindre combat. Cette prise étoit embarrassante pour le Roi de Castille, à qui désormais il étoit honteux de reculer, & dangereux d'avancer ; car les ennemis lui coupoient les vivres & le barroient de tous côtés, occupant avec de fortes garnisons tous les Châteaux des environs, comme Castro-Nugno & Cubillas à ses derriéres, Villalfonse, la Motta, Uruegna & Tiedra à ses côtés ; & devant lui Toro, Zamora & les bords de la riviére du Duéro jusqu'au Portugal.

Pour se tirer avec honneur d'un pas si délicat, il résolut d'engager le Roi de Portugal dans une affaire décisive, & pour cela de lui présenter le défi ; prévoyant de deux choses l'une, ou que son ennemi accepteroit la bataille, & pour lors il comptoit sur sa valeur & sur celle de ses troupes, ou qu'il la re-

An. de J.C. 1475. & suiv.

fuseroit; & en ce cas il décréditeroit son parti dans toute l'Espagne, qui conservoit encore ses anciennes idées de Chevalerie; car dans l'une & l'autre armée il y avoit bon nombre de ces braves Chevaliers, qui suivant leurs Loix faisoient une espece de vœu, 1°. d'attendre chacun quatre Chevaliers sans tourner le dos; 2°. de combattre contre trois; 3°. de les prendre vifs, s'ils n'étoient que deux; 4°. de tuer ou prendre leurs ennemis s'ils étoient seuls. Pour symbole de leur Chevalerie, ils portoient des queuës de Renard attachées à leurs lances. Outre cela Don Alphonse avoit reçu du Roi d'Angleterre l'Ordre de la Jarretiere, qui obligeoit tout Prince qui en étoit (ainsi se le figuroient les Espagnols) de ne jamais refuser la bataille offerte par l'ennemi, fût-il considérablement supérieur en troupes.

Sur cette idée, Ferdinand un Mercredi 19. de Juillet vers le Midi, s'avisa de ranger son armée en bataille à la vûe de Toro, où se trouvoit alors le Roi de Portugal; puis il lui envoya un Roi d'armes pour lui déclarer qu'il étoit prêt de combattre; à quoi Alphonse répondit, que pour lui il ne l'étoit pas; que ses troupes étoient dispersées çà & là, & qu'il demandoit au moins 30.

jours pour les rassembler ; qu'au reste ce n'étoit pas sçavoir comme on en use entre Rois, que de présenter bataille sans avoir fait préceder un cartel, & proposé le terme de quarante jours ; que c'étoit faire comme si entre Chevaliers l'un tuoit l'autre par trahison. A cela Ferdinand répliqua, que le cartel lui avoit été déja présenté par Ruy de Sosa, & que les quarante jours s'étoient écoulés depuis ce tems-là ; qu'à l'égard des trente jours demandés, il les donneroit volontiers au Roi de Portugal, pourvû qu'il défrayât durant cet espace de tems les troupes de Castille ; proposition qu'on n'avoit garde d'écouter. Le lendemain, le Roi de Castille lui envoya Gomés Manrique, brave & loyal Chevalier, pour le défier dans les formes, & lui proposer de deux choses l'une ; la premiere, de sortir de Toro avec ses troupes & d'accepter la bataille, auquel cas pour satisfaire à la coûtume, qui dispense les Rois attachés à quelque siége, de l'obligation de répondre à un défi, Ferdinand consentoit de remettre le Château de Toro qu'Alphonse assiégeoit, entre les mains d'un Chevalier Portugais, avec garantie de le rendre après la bataille. La seconde chose dont on le sommoit, étoit qu'au cas qu'il trouvât

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

An. de J. C. 1475. & suiv.

son armée, qui ne consistoit qu'en vingt mille hommes d'Infanterie, & cinq mille de Cavalerie, trop inférieure à celle de son adversaire, il vînt se battre avec lui seul à seul pour épargner le sang de leurs Sujets, & pour décider la querelle plus sûrement, par la mort de l'un ou de l'autre. Le jour d'après un Chevalier Castillan nommé Alphonse Herréra, qui après avoir été fort consideré à la Cour de Henry IV. étoit passé au service du Roi de Portugal, vint au camp de Ferdinand pour lui apporter la réponse; à sçavoir, que Don Alphonse alloit incessamment rassembler ses troupes, & se présenter en bataille; que si Ferdinand aimoit mieux un combat singulier, il l'accepteroit aussi très volontiers, pourvû que le champ de bataille fût bien assuré, & qu'en attendant les sûretés, on poursuivroit ses droits de part & d'autre par les voies de la justice. Le Roi de Castille prit son ennemi au mot, & lui envoya dès le jour suivant le cartel du combat singulier écrit en bonne forme; & pour sûreté mutuelle, il lui proposa un expedient; à sçavoir qu'on choisît de part & d'autre deux Grands de Castille, & deux Grands de Portugal, qui auroient chacun cent lances, & qui se-

roient ſpectateurs & garants du combat, pourvû qu'il ſe fît trois jours après le défi. Le Roy de Portugal ſe rendit à toutes ces propoſitions; mais il éxigea encore un point bien délicat : c'étoit de mettre d'une & d'autre part entre les mains des quatre Grands, Dogna Iſabelle, & Dogna Jeanne; à quoi Ferdinand n'ayant pû conſentir, alléguant l'inégalité des ôtages, & offrant d'ailleurs toute autre ſorte de ſûretés, ces défis mutuels n'eurent point d'autre effet que celui d'amuſer le tapis & de ſervir d'entretien aux Peuples. Quant aux coûtumes des Chevaliers Eſpagnols, je remarquerai en paſſant avec ceux qui oppoſent le génie préſent des Nations à leur génie paſſé, que le ridicule éternel dont Michel Cervantes a flétri la Chevalerie dans ſon Roman de Don Guichotte, a plus nui à la valeur Eſpagnole que la Rodomontade de cette ancienne Chevalerie n'avoit pû nuire à la gravité de la Nation. C'eſt ainſi que les beaux eſprits par la ſatyre ont ſouvent changé les vices & les vertus de différens Royaumes.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Don Ferdinand après avoir reſté encore trois jours aux environs de Toro, déſeſpérant enfin d'attirer Don Alphonſe au combat, & plus encore de ſecourir le Château, qui fut pris bien-tôt

An. de J. C. 1475. & suiv.

après, résolut de lever le camp & de se retirer pour tenter quelque autre entreprise. Il se voyoit avec chagrin à la tête d'une armée nombreuse, qui ne pouvoit agir ni en bataille rangée, faute d'ennemi qui parût en campagne, ni en assiégeant des Places, faute d'artillerie & de vivres, tous les passages étant coupés. Mais ce qui l'inquiétoit le plus, c'est qu'il avoit inutilement consumé tous les thrésors de Ségovie, & qu'il ne sçavoit plus où prendre de l'argent. Dès qu'on sçût dans l'armée que le dessein étoit de lever le siége; les troupes, & sur-tout celles de Biscaïe commencérent à murmurer, s'imaginant qu'on trompoit le Roi en lui donnant de semblables conseils, & même que les Grands pour ralumer les anciennes broüilleries, vouloient se saisir de la personne du Roi. Ce murmure alla si loin, que plusieurs allérent trouver Ferdinand, & remplirent son esprit de soupçons. Ceux-mêmes qu'on vouloit rendre suspects en furent si piqués, que la défiance & le dépit s'emparant en un moment de toute l'armée, Officiers & soldats, tout fut sur le point de s'entre-égorger.

Le Roi étoit trop habile pour ne pas discerner, qu'ils ne pêchoient tous que par zéle; mais il n'étoit pas encore assez

affermi ſur le Thrône, pour prévenir ou pour réprimer de pareilles éclats. Il prit donc le parti de diſſimuler, & après avoir juſtifié le Conſeil des uns, & les ſoupçons des autres, comme étant des marques de fidélité & d'attachement à ſa perſonne, il fit entendre à tous, que leur force ne conſiſtoit que dans leur union, & qu'il étoit à propos de ſe retirer. Il partit en effet à l'heure même; mais comme les eſprits n'étoient pas encore tout-à-fait tranquilles, la retraite ſe fit ſi tumultuairement & avec ſi peu d'ordre, que chacun s'en alla de ſon côté, mécontent d'avoir vainement bravé l'ennemi ſans en venir aux mains: & certes, ſi le Roi de Portugal avoit ſçu ce qui ſe paſſoit dans l'armée Caſtillanne, ç'en étoit fait ce jour-là de la Couronne, & la Caſtille étoit perduë pour Ferdinand & Iſabelle: tant il importe dans les entrepriſes délicates de mettre à profit la premiére ardeur du ſoldat. Ferdinand l'avoit bien ſenti, & c'étoit pour cela qu'il avoit fait tous ſes efforts pour attirer Don Alphonſe à une action générale & déciſive. Il alla ſe réfugier à Medina del Campo, où la Reine le vint trouver de Tordeſillas, & où de ſes nombreuſes troupes, il ne reſta guéres que les Seigneurs de ſa Cour, & les

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

soldats de la garde ; de sorte qu'on apprehenda qu'un parti ennemi ne vint mettre le feu aux fauxbourgs.

On songea donc à rappeller promptement les troupes, mais il falloit trouver de l'argent pour les soudoyer. Il n'y avoit pas d'apparence de charger le Peuple de nouveaux impôts ; car outre qu'il étoit épuisé, ç'auroit été rendre le nouveau Gouvernement odieux. Ainsi après quelques contestations, il fut conclu qu'on tireroit la moitié des vases d'or & d'argent de toutes les Eglises : ce qui fut accordé par les Evêques (vû le besoin extrême de l'Etat) & depuis fidélement remboursé par Don Ferdinand. Le mauvais état de ses affaires produisit encore deux fâcheux effets : le premier fut la retraite précipitée du Duc de Medina-Sidonia, qui ayant fait d'heureuses incursions sur les frontieres de Portugal, retourna sur ses pas au milieu de ses conquêtes, parce qu'il eut avis, que le Roi avoit levé le siége de Toro. Le second fût la levée de bouclier que fit enfin l'Archevêque de Toléde, en allant trouver le Roi de Portugal, à la tête de quatre cens chevaux, sans que ni son âge avancé, ni les larmes de son frére & les enfans de son frere le Comte de Buandia, pussent arrêter la passion effrénée

qu'il avoit de se venger de son Roi. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Durant que Don Ferdinand ramassoit les débris de son armée, le Comte de Parédes enleva d'une part Ciudad-Réal au Grand-Maître de Calatrava, & de l'autre à Villéna presque tout son Marquisat, qui fut réüni à la Couronne, avec promesse de n'en être jamais aliéné. Le Marquis vit tout cela d'un œil plus philosophe que tranquille, disant publiquement, qu'il s'embarrassoit peu de ces pertes legeres, sûr de commander bien-tôt à Tolede, à Burgos, à Cordouë, & à Seville. Il ne laissoit pas de défendre de son mieux le reste de son Marquisat, au lieu de courir au secours des Places plus importantes que tenoit le Roi de Portugal, & dont plusieurs étoient sur le point de lui échapper; car cette guerre se faisoit plûtôt par pratiques sourdes, & par les courses des partis que par les formes ordinaires.

Le Roi de Portugal à qui ses conquêtes avoient si peu coûté étoit très-embarrassé à les conserver, n'ayant ni argent ni troupes suffisantes pour s'étendre. Il avoit beau sommer les Seigneurs ligués de lui tenir parole, & de l'aider d'argent & de troupes. Ils s'excusoient tous sur la nécessité de défendre les Places qui s'étoient déclarées pour lui, &

An. de J. C. 1475. & suiv.

ils lui faisoient beaucoup valoir les peines qu'ils se donnoient pour le faire Roi de Castille. Ainsi les deux Rois paroissoient être sans action dans le sein d'un Royaume qu'ils se disputoient, lorsque Don Alphonse fit entrevoir un trait de foiblesse qui releva le parti contraire. Le Cardinal d'Espagne l'ayant sondé par lettres sur les moyens de finir cette guerre, le Roi de Portugal las de lutter vainement pour un Trône incertain, ne fit point de difficulté de répondre, que si on lui laissoit Toro & Zamora avec le Royaume de Gallice, & qu'on le rembourfât des frais de la guerre, il se retireroit. Mais Dogna Isabelle répondit à ces propositions avec plus de fierté que l'état présent de ses affaires ne sembloit le permettre; que quant au remboursement, elle y pourroit consentir en mettant la chose en arbitrage; mais que pour ce qui concernoit ses Etats, elle n'en céderoit pas une Bourgade.

Telle étoit la fermeté de cette Princesse, qu'on voyoit à la tête des négotiations, & même des troupes, résoluë de combattre ou de périr Reine, tandis que sa Rivale Dogna Jeanne n'avoit pour défense que ses larmes, prête à être abandonnée de son époux. Cette fermeté quelque téméraire qu'elle parût

réüssit

réüssit à Isabelle & à son époux au-delà de leurs desirs, tant une témérité nécessaire devient quelquefois heureuse & décisive dans une affaire importante & délicate. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Le Château de Burgos Place d'une très-grande consequence, étoit entre les mains de Jean de Stuniga, qui la tenoit au nom de son oncle le Duc d'Arévalo, pour le Roi de Portugal. Don Ferdinand trouva le moyen d'avoir une intelligence avec les Citoyens mécontens de leur Gouverneur. Après y avoir envoyé quelques troupes, il jugea à propos de l'assiéger en personne. Ce siége sembloit à toute la Castille, dont Burgos est la Capitale, devoir entiérement décider de son sort. Le Roi de Portugal le comprit, & il résolut d'accourir au secours de ce Château; de sorte que toute l'attention se portoit de ce côté-là. Il prit donc sa route vers Arévalo, où il trouva l'Archevêque de Tolede, & le Marquis de Villéna avec des troupes d'élite. Dogna Isabelle qui étoit arrivée à Vailladolid de la Ville de Léon, où elle avoit changé le Gouverneur, parce qu'il avoit des pratiques secrettes avec les Portugais, dépêcha promptement Don Juan Comte de Cifuentes à Olmédo, & Don Guttiere de Cardenas à Medina del Campo, afin de brider les ennemis. Le

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Comte de Cifuentes qui étoit d'un naturel boüillant, & dans le feu de l'âge, voulut faire une action d'éclat, contre l'avis des plus sensés, en courant jusqu'aux portes d'Arévalo. Mais on découvrit ce parti fanfaron, & l'on fit sur lui une si vigoureuse sortie, qu'il eut beaucoup de peine à regagner Olmédo, après avoir été entiérement défait.

La Reine voyant que Don Alphonse prenoit le chemin de Pegnafiel pour y attendre le reste de son armée, ramassa tous les soldats dispersés aux environs de Vailladolid, & s'étant mise à leur tête, elle alla à Placentia dans la vûë de se mettre à portée de seconder le Roi à Burgos. Ensuite elle donna ordre au Comte de Bénavente, de conduire une partie des Gens-d'armes qu'elle envoyoit à son époux. Le Comte alla se loger dans le Fort de Baltanas voisin de Pegnafiel, d'où il coupoit les vivres qu'on portoit au Camp des Portugais. C'est pourquoi le Roi de Portugal feignant d'aller à Burgos fit tout à coup une contremarche, & fondit sur Baltanas, qu'il prit malgré la résistance des assiégés, aussi-bien que le Comte de Bénavente qui étoit blessé, & qu'on envoya à Pegnafiel. Il fut peu après renvoyé libre, à condition de demeurer neutre durant cette guerre.

Cependant le Château de Burgos étoit extrêmement serré par la prise que les assiegeans avoient faite d'une Eglise attenante, & par les pertes fréquentes que faisoient les assiégés depuis trois mois de siége. Le Duc d'Arévalo qui avoit un grand interêt à la conservation de cette Place, dont son ayeul & son pere avoient été Gouverneurs, ne cessoit de presser Don Alphonse de la secourir sans délai. D'un autre côté le Marquis de Villéna appelloit ce Prince au secours de son Marquisat tout démembré, & dont la Ville d'Ocagna s'étoit renduë d'elle-même au Roi de Castille. Le Marquis tout philosophe qu'il affectoit de paroître, se voyoit avec chagrin peu à peu dépossedé de son appanage ; & il disoit avec amertume ; que c'étoit au service du Roi de Portugal qu'il avoit tout perdu, il le conjuroit de porter le fort de la guerre du côté de Tolede, & l'assuroît que s'il prenoit ce parti, tout en iroit mieux pour l'un & pour l'autre. Mais Don Alphonse, sur l'avis de son Conseil, se tint toûjours dans les Montagnes du voisinage de Burgos, jugeant bien que ce Païs étoit la Clef de Castile & de Léon. Villéna ressentit vivement ce refus, & commençant enfin à augurer mal de son entre-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

prise, il songea dès-lors à ne pas négliger les occasions de faire sa paix. En effet la fortune applanissoit toutes les voyes à Ferdinand; & tandis qu'il employoit toutes ses forces contre Burgos, il avoit des intelligences dans Zamora, qui lui faisoient esperer le retour de cette importante Ville à son parti. François Valdés qui gardoit le Pont de cette Place, avoit promis à Dogna Isabelle d'y introduire les troupes Castillannes; mais il vouloit que le Roi y vînt en personne. Ferdinand ne négligea pas cet avis; il contrefit le malade, & ayant laissé le commandement du siége de Burgos à Don Alphonse d'Arragon son frére, il s'évada la nuit en habit déguisé. Quoique ces menées fussent secrettes, le Roi de Portugal en sçut toutefois une partie, & se transporta à Zamora où il fit mourir quelques Citoyens pour l'éxemple. Il voulut même mettre de nouveaux renforts dans ses Tours & sur le Pont, sous prétexte de faire passer ses soldats en campagne. Valdés eut la fermeté de leur refuser le passage, alléguant que le tems de la nuit étoit suspect. Le jour suivant il leur fit le même refus, de façon que le Roi de Portugal voulut essayer de forcer le Pont; mais ayant été repoussé, & voyant bien qu'il étoit trahi, sur l'avis

qu'il eût ensuite, que Don Ferdinand accouroit au Pont pour se joindre à Valdés par une autre porte, il enleva Dogna Jeanne, & se retira sur le minuit à Toro le 4 de Décembre. Ferdinand usa bien de cette conquête qui lui avoit aussi peu coûté qu'à son concurrent, à qui on l'avoit livrée comme à lui. Les Portugais qui étoient demeurés dans Zamora durant ce coup de main, s'étant réfugiés dans une Eglise, & y ayant passé la nuit, Ferdinand loin de permettre qu'on les y forçât, les renvoya tous sans rançon & avec leurs effets à Toro, où le Roi Alphonse, pour cacher son chagrin à ses troupes, leur dit froidement, qu'il ne s'agissoit pas de prendre des Places, qu'il étoit question d'une Couronne, & qu'il alloit bien-tôt la disputer l'épée à la main dans une action décisive; mais la perte de Zamora étoit pour lui une perte irréparable, & seule capable de faire échoüer ses vastes projets. Ferdinand qui le voyoit, s'attacha à en battre le Château, tandis que le Château de Burgos songeoit à se rendre; il se rendit en effet bien-tôt après, c'est-à-dire, au commencement de l'année 1476. à la Reine Isabelle qui y étoit accouruë de Vailladolid. Elle retourna ensuite à Tordésillas afin de veiller toujours sur

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

An. de J. C. 1475. & suiv.

l'Ennemi. Là elle fit une nouvelle conquête, ce fut de détacher le Duc d'Arévalo du parti de Dogna Jeanne. Don Pédro de Stuniga fils aîné de ce Duc avoit toûjours été attaché à la Reine, uniquement parce que sa belle-mere Dogna Léonore Pimentel qu'il haïssoit étoit du parti contraire. Il vint donc trouver Dogna Isabelle ; & il sçut tellement ménager l'accommodement de son pere, que cette Princesse lui pardonna en faveur de son fils, à condition seulement de changer le titre du Duché d'Arévalo Ville usurpée, en celui de Placentia, qui appartenoit à cette Maison.

Les affaires du Roi de Portugal n'alloient pas mieux à Rome qu'en Castille. Les Ambassadeurs Castillans étoient arrivés au mois de Juillet, & le Pape Sixte IV. les avoit très-bien reçûs, ne pouvant dissimuler son penchant pour la Maison d'Arragon ; à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec le Roi de Naples Don Ferdinand, dont une fille naturelle avoit épousé Léonard Préfet de Rome, & neveu du Saint Pere. Dans l'audience qu'il leur donna, il ne fit point difficulté de donner le titre de Roi de Castille au fils du Roi d'Arragon ; chose qui choqua tellement les Ambassadeurs Portugais, que

le Pape, pour les appaiser fut obligé de s'expliquer, & de dire, que recevant l'hommage de la Castille, il ne prétendoit en aucune sorte préjudicier aux droits de quelque Prince que ce fût. A l'égard de la dispense qu'ils demandérent pour le mariage de leur Souverain avec Dogna Jeanne, & que les Castillans vouloient empêcher, le Pape ne s'expliqua point, étant résolu d'attendre à prendre son parti suivant les événemens. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Sur ces entrefaites le vieux Roi d'Arragon dont le sort étoit d'avoir toûjours des ennemis sur les bras, sortit de Barcelone; & ayant assemblé les Etats à Sarragoce, il leur representa le double embarras où il se trouvoit, voyant d'un côté son fils attaqué par toutes les forces de Portugal, & de l'autre la Catalogne entamée par quelques troupes qui avoient rompu la Tréve. En effet un Capitaine des Compagnies Françoises nommé Rodrigo Trahiguero, étant entré tout à coup dans la Principauté, y avoit causé une telle épouvante, qu'on avoit songé à obliger tous les Habitans capables de porter les armes à courir sur l'Ennemi. Les affaires étoient plus sérieuses du côté de la Castille, parce que le Roi de France avoit promis de puis-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

sans secours à Don Alphonse, & il y avoit peu de ressource à espérer du côté de l'Arragon, ce Royaume étant épuisé par les guerres passées; ainsi le Roi prit le parti d'user de négotiations, & de mettre à couvert le Roussillon par une nouvelle tréve de sept mois. Pour ce qui concernoit la Castille, Don Juan s'imagina que s'il pouvoit regagner l'Archevêque de Tolède, il assûreroit la Couronne à son fils, malgré toutes les forces de la France & du Portugal. C'est-là le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Prélat; car l'estime d'un Roi tel que Don Juan d'Arragon devoit être certainement d'un grand poids; mais tout grand politique qu'il étoit, il connoissoit peu l'orgüeil indomptable de Carillo. Il écrivit à ce Prélat une lettre si tendre & si soumise, pour ne rien dire de plus fort, qu'il sembloit que ce fût un sujet qui demandoit grace à son Souverain. L'Archevêque, loin d'en être touché, n'en devint que plus fier. Il demeura ferme, & dit plus d'une fois avec sa hauteur ordinaire, *qu'il avoit mis le sceptre aux mains d'Isabelle, mais qu'il sçauroit bien le changer en une quenoüille.*

Isabelle de son côté s'embarrassoit peu de ces ménaces, & le Cardinal d'Espagne la dédommageoit tellement de

l'Archevêque de Toléde, qu'elle prenoit plaisir à punir l'un, en élevant l'autre. AN DE J. C. 1476. & suiv.

Le Roi d'Arragon, après le mauvais succès de son entreprise, songea à ménager une entrevûë avec son fils le Roi de Castille, & avec la Gouvernante de Navarre Dogna Léonore, non-seulement pour tâcher de terminer la querelle des Grammontois & des Beaumontois dans la Navarre, mais encore pour prévenir par quelque moyen les François, qui selon les avis qu'il en recevoit, devoient passer la Navarre pour entrer en Castille. Le Roi de Portugal de son côté appelloit à son secours son fils. Ce dernier avoit bien de la peine à gouverner les Portugais en l'absence du Roi; mais l'affaire de Castille étant plus pressante que celle de Portugal, ce jeune Prince se détermina à lever des troupes pour entrer ensuite dans ce Royaume; & comme il manquoit d'argent, après avoir tiré ce qu'il put de la bonne volonté que lui témoignérent les Portugais, il imita Ferdinand, & prit une partie de l'argenterie des Eglises, pour s'épargner le chagrin de lever de nouveaux subsides.

Durant ces préparatifs en Arragon, en Portugal, en Castille & en France la

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Reine Dogna Jeanne femme de Don Henry mourut le 17. de Février de l'année 1476. suivant Mariana & Zurita; car à en croire Garibaï Auteur moins éxact, elle étoit morte dès le 13. de Juin de l'année précédente. On crut alors que son frére le Roi de Portugal la fit secrettement empoisonner, pour effacer la honte dont la vie débauchée de cette Princesse couvroit sa Maison par une conduite si irréguliere. D'autres pretendirent qu'elle étoit morte en couche, mort véritablement funeste, de quelque maniere qu'elle soit arrivée, mais digne de la vie qu'avoit menée cette coupable Reine.

Le Prince de Portugal Don Juan arriva enfin en Castille, après avoir pris chemin-faisant les Forteresses de Ledesma, & de San-Felicé; il joignit le Roi son pere à Toro, avec dix mille hommes, mais si peu aguerris & si mal armés, qu'ils pouvoient plûtôt rassurer par le nombre que par la force les troupes de Don Alphonse, qui étoient répanduës çà & là dans les garnisons & dans les quartiers d'hyver. A peine Don Juan de Portugal étoit-il arrivé, que Don Lope d'Albuquerque qui avoit été l'entremetteur de cette guerre, & que le Roi de Portugal avoit fait Comte de

Penamaçor, reçût un violent échec sur le chemin de Zamora ; il alloit surprendre Don Ferdinand, lorsqu'il fut surpris lui-même par Alvare de Mendosa : ils avoient bien l'un & l'autre soixante à quatre-vingt Chevaux. Les deux partis se chargérent vivement ; mais le Comte fut battu, & demeura prisonnier.

AN. DE J.C. 1476. & suiv.

Don Ferdinand étoit toujours attaché au Château de Zamora avec quatre à cinq mille hommes, mais comme il vit qu'il faudroit ou lever le siége, ou en venir aux mains avec son concurrent, chose qu'il souhaittoit passionnément, il fit rassembler toutes ses troupes, sans écouter les conseils trop prudens du Roi son pere, qui le conjuroit par de fortes raisons d'éluder toûjours la bataille, & de ne pas hasarder une Couronne dans un combat douteux, contre un Roi experimenté dans la guerre. Don Alphonse qui se défioit de son armée, quoique nombreuse, étoit fort irrésolu sur le parti qu'il devoit prendre, ne sçachant s'il valoit mieux aller secourir le Château de Zamora, ou tenter quelque autre entreprise. Il se determina enfin à suivre le parti le plus honorable ; & comme Ferdinand qui n'avoit pû réduire la garnison du

AN. DE J. C. 1476. & suiv. Château ni par priéres ni par promesses, faisoit venir de l'artillerie & des munitions, le Roi du Portugal alla audevant de lui, dans la pensée qu'il prendroit le canon, & feroit lever le siége, ou du moins qu'il pourroit introduire du secours dans la place.

Toro & Zamora sont deux Villes considérables & fortes, situées sur le Duéro du côte du Nord; on y passe sur des ponts pour aller vers le Midi, & elles sont assez peu éloignées l'une de l'autre.

Don Alphonse étant sorti de Toro apprit que l'artillerie étoit arrivée à Zamora. Sur cet avis il se présenta pour combattre avec une bonne partie de son armée, & il envoya défier Ferdinand avec ordre de lui dire qu'il acceptât la bataille, ou qu'il se retirât en Arragon. Quelque envie que les Castillans & le Roi lui-même eussent d'en venir aux mains, Ferdinand aima mieux condescendre à l'avis du Comte d'Albe, & attendre les renforts qui arrivoient de jour en jour. Il fit donc répondre au Roi de Portugal, que s'il avoit envie de combattre, il pouvoit venir faire lever le siége du Château; mais que pour lui il étoit dans la résolution de ne pas abandonner son entreprise, qu'il

n'en fût venu à bout. Sur cela Don Alphonse s'en retourna à Toro. Le Cardinal d'Espagne amena aussi-tôt au Roi un renfort considerable que lui envoyoit Dogna Isabelle. Il lui en vint encore du côté de la Gallice, ensorte qu'il se vit en état de combattre sans quitter le siége. Ainsi afin de rendre bravade pour bravade, il s'avança à demie lieuë de la Ville sur le chemin de Toro, & défia à son tour le Roi de Portugal; mais tout cela n'eut point d'autre effet que quelques escarmouches; soit que Don Alphonse ne fût pas alors en état de combattre à coup sûr, soit qu'il voulût user de surprise; il est vrai qu'il attendoit alors les principaux Ligueurs, à sçavoir, le Duc d'Arévalo & le Marquis de Villéna; mais comme il les sollicita fortement de se hâter, le premier leva le masque & l'abandonna, parce qu'on avoit laissé prendre son Château de Burgos; & le second qui avoit perdu son Marquisat, & qui épioit l'occasion de faire son accommodement, le paya de mauvaises raisons; de sorte qu'il ne resta auprès du Roi & du Prince de Portugal que l'Archevêque de Tolede.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Ces deux Princes ne sçachant donc à

An. de J.C. 1476. & suiv. quoi s'en tenir par rapport aux Ligueurs, & se voyant à la tête d'une grosse armée, sortirent enfin de Toro par le Pont du côté du Midi, & allérent se camper vis-à-vis du pont de Zamora, proche un Convent de saint François, laissant la Riviére entre la Ville & eux, & plaçant leurs batteries contre la pointe du pont. Ce premier mouvement parut extraordinaire à Don Ferdinand, qui ne pouvoit concevoir quel étoit le dessein des Portugais, puisqu'ils s'ôtoient le moyen non-seulement de secourir le Château, étant à l'opposite, & ayant la riviére entre deux, mais même d'attirer les Castillans à une bataille, à cause du pont qui étoit trop étroit pour sortir, & défendu d'ailleurs par les batteries, outre que la riviére n'étoit pas guéable. Sur cela Ferdinand prit le parti de regarder cette démarche comme une rodomontade qui ne feroit pas grand honneur à son concurrent, & de poursuivre toûjours le siége, sans songer à l'attaquer. Cependant Don Alphonse se mit à canoner la Tour du Pont que gardoit Valdés. Celui-ci fit de son côté un feu extraordinaire, & il fut secondé par la Reine Isabelle, qui envoya le Duc de Villahermosa son beaufrére, & le Connétable avec deux mille chevaux à Fuen-

te del Sabuco, & à Alaheios pour couper les vivres, & incommoder le Camp ennemi. Ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire, c'est que durant ces préparatifs de deux armées séparées par une riviére, on parla de paix, jusques-là que le Roi de Portugal se défiant des médiateurs, tous intéressés à laisser aller le cours des événemens, fit proposer à Ferdinand de se voir l'un & l'autre sans témoins sur la riviére, & de nuit. On dit même que le dernier accepta l'offre, & qu'étant arrivé dans sa barque au milieu du Duéro, l'autre barque qui portoit Don Alphonse ne put joindre la sienne, ce qui mit fin aux négotiations. Veritablement trois jours se passérent ainsi à s'amuser de part & d'autre, aux dépens de l'armée Portugaise qui se morfondoit commençant à manquer de vivres, & au profit des Castillans qui avançoient toûjours le siége, sans manquer de munitions. Enfin la nuit du Vendredi 1. de Mars, les Portugais ayant fait proposer une Tréve pour couvrir leur décampement, délogérent du fauxbourg, après avoir rompu une partie de leur pont, afin d'avoir le tems de sauver leurs batteries, & pour n'être pas harcelés dans leur retraite à Toro.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Ferdinand l'ayant sçû, résolut incon-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

tinent de les pourſuivre, mais une bonne partie du jour s'employa à paſſer le Duéro, partie par bateaux, partie par le pont des ennemis qu'on rétablit; de ſorte que les Portugais étoient déja éloignés de deux lieuës, quand les troupes Caſtillannes commencérent à ſe mettre en marche. On donna ordre à Alvare de Mendoza de courir avec cinq cens Chevaux Légers aux trouſſes de l'arriére-garde qu'il atteignit enfin. Il la harcela ſi bien en eſcarmouchant, que l'armée Portugaiſe qui marchoit d'ailleurs fort lentement à cauſe des bagages & des batteries qu'on tranſportoit, étant arrêtée par ces eſcarmouches, donna lieu à Ferdinand de la joindre à une demi lieuë de Toro; mais comme il étoit proche d'un défilé formé par quelques côteaux qui ſont ſur le chemin de Toro, & qui ne laiſſent qu'un paſſage étroit le long du Duéro, il perdit de vûë les Portugais, de maniére qu'il crut que les ennemis ſeroient plûtôt arrivés à la Ville qu'on n'auroit paſſé le défilé. La plûpart des Officiers dans le Conſeil qu'on tint, étoient d'avis qu'on retournât à Zamora; mais le Cardinal d'Eſpagne fut d'un avis contraire, & ayant demandé permiſſion au Roi de monter ſur le côteau avec quelque Cavalerie pour examiner la

contenance des ennemis, il les vit ran- AN. DE
gés en bataille dans une belle grande J. C.
plaine qui n'est qu'à cinq mille de Toro. 1476.
En effet, le Roi de Portugal dont l'ar- & suiv.
riére-garde avoit été fort harassée, voyant que les Castillans le poursuivoient, & qu'il ne pourroit passer le Pont de Toro, sans courir le risque de perdre ses bagages, s'étoit déterminé à les attendre de pié-ferme, d'autant plus que la situation étoit très-avantageuse pour lui. Il avoit une retraite voisine en cas de malheur, & des troupes fraîches qui le joignirent incontinent, au lieu que l'armée Castillanne étoit fatiguée, à jeun, moins nombreuse en Cavalerie, & éloignée de Zamora. Outre cela le Soleil se couchoit, & la nuit ne pouvoit manquer de terminer bien-tôt le combat, chose qui tenoit Ferdinand dans l'irrésolution; les plus sages des Chefs étant d'avis de ne pas engager une affaire, & de suivre les conseils du vieux Roi d'Arragon. Durant cette incertitude, un Gentilhomme nommé Loüis de Tovar élevant sa voix dans le conseil: » Qu'attendez-vous, dit-il, Seign[illegible] » il faut aujourd'hui combattre, ou cesser d'être Roi? » Ce cri ranima le courage de toute l'armée, & Ferdinand prenant brusquement le parti qui étoit

An. de J. C. 1476. & suiv.

le plus conforme à son inclination, mit son armée en bataille dans le même ordre que celui des Portugais.

Don Alphonse résolu de périr plûtôt que de se retirer, & déterminé enfin à combattre par le déseſpoir de n'avoir pu mieux faire, avoit partagé sa Cavalerie en deux escadrons, & s'étoit mis au milieu avec l'Infanterie & l'étendart Royal. Le Prince son fils commandoit l'aîle gauche avec l'Evêque d'Ebora, & c'étoit l'élite de la Cavalerie, qui étoit flanquée d'arquebusiers. A l'aîle droite étoit le Comte de Faro, frére du Gouverneur de Toro, l'Archevêque de Tolède & quelques autres Officiers Généraux. Les Portugais étoient au nombre de trois mille cinq cens hommes, & l'armée des Castillans n'en avoit que trois mille.

Ferdinand avoit disposé son armée à peu près dans le même ordre, à l'exception de l'aîle droite. Comme elle n'étoit composée que de six petits Corps, sur-tout de la Cavalerie qui avoit poursuivi l'arriére-garde des ennemis; elle étoit bien moins forte que le bataillon serré du Prince Don Juan. Les deux Rois ne manquérent pas de haranguer suivant la coûtume du tems.

Don Alphonse particuliérement fit

souvenir les siens de la fameuse journée d'Aljubarota, où le Roi Don Juan I. du nom Roi de Portugal avoit remporté une grande victoire sur les Castillans. L'aîle gauche où étoit le jeune Prince Portugais s'étant ébranlée en bel ordre, l'aîle droite des Castillans se mit en état de la recevoir par le même mouvement; mais les arquebusades ayant joüé avec beaucoup de furie, & le choc étant violent de la part des Portugais, les Castillans pliérent & prirent la fuite, de maniére que la Victoire parut se déclarer d'abord en faveur des ennemis.

AN. DE J.C. 1476. & suiv.

Ferdinand effrayé de ce mauvais succès, fit avancer le reste de son armée contre le gros des Portugais; alors le combat fut rude & long, sans qu'on reculât de part ni d'autre durant trois heures; mais il se passa tumultuairement & sans ordre. Les deux Nations rivales se battirent pêle mêle par une antipathie aveugle, & une sorte d'émulation de Chevalerie ancienne, sans sçavoir ce qu'elles faisoient. On n'entendoit que le cliquetis des armes, & les cris redoublés de *Vive Don Ferdinand*, *Vive Don Alphonse*, sans que les Chefs pussent se faire écouter, & diriger les opérations de leurs corps; ils payoient néanmoins de leurs personnes, particuliérement

An. de J. C. 1476. & suiv.

d'un côté l'Archevêque de Tolède qui n'abandonna jamais le Prince Don Juan, & de l'autre le Cardinal d'Espagne qu'on entendoit crier par les rangs, *Traîtres voila le Cardinal;* c'est qu'il avoit été soupçonné d'avoir voulu éluder la bataille. Enfin la nuit étant survenuë, les Portugais commencérent à plier, & les Castillans profitant de cet avantage, les poussérent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en déroute. Un grand nombre des fuyards se précipita dans le Duéro. Un Auteur dit même qu'il en périt plus dans les eaux que par l'épée. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est que Ferdinand vaincu dans une aîle, & vainqueur dans le reste de l'armée, resta lui troisiéme dans son poste, tandis que ses troupes dispersées çà & là, s'amusoient à piller le Camp ennemi; de façon que si Don Juan qui étoit occupé à poursuivre la déroute de l'aîle droite des Castillans, revenant sur ses pas, les eût attaqués dans ce désordre, il auroit regagné la victoire qui étoit échappée des mains du Roi son pere. Ce malheureux Roi voyant que tout étoit désespéré, & craignant de tomber entre les mains des Vainqueurs, s'il se retiroit à Toro, prit tout-à-coup à gauche vers les Montagnes, & courut à bride abbatuë, sans s'arrêter jusqu'à Ca-

ſtro-Nugno, où l'on dit qu'il s'endormit à table accablé de fatigues ; ce qui le rendit mépriſable au Gouverneur, qui regarda ce ſommeil comme une marque d'inſenſibilité. Cependant le Roi de Caſtille ayant rallié les ſiens du mieux qu'il put, demeura trois heures ſur le champ de bataille, ſans permettre qu'on pourſuivît les fuyards durant l'obſcurité de la nuit; puis il s'en retourna à Zamora, où il arriva à une heure du matin. Quant au Prince de Portugal, il étoit enfin revenu ſur ſes pas le long de la riviére à la tête de ſon eſcadron, bien étonné de voir les triſtes débris du reſte de l'armée. Il ſe retira vers Toro, puis il revint ſur ſes pas, & demeura ſur le champ de bataille après la retraite des Caſtillans, triſte conſolation pour des vaincus. AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

C'eſt néanmoins ſur ce foible avantage que les Portugais prétendirent avoir gagné la victoire. En effet, jamais peut-être victoire n'a été plus diſputée dans les écrits tant Portugais que Caſtillans ; mais en liſant les uns & les autres ſans prévention, il en réſulte évidemment, que Ferdinand demeura vainqueur, quoiqu'en diſe un Auteur Moderne, qui dans ſon Hiſtoire de Portugal veut que l'avantage & la perte ayent été également partagés de part & d'autre ; car

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

(comme l'a remarqué judicieusement Zurita le moins partial des Historiens d'Espagne, après avoir raconté la chose à peu près, ainsi que je viens de le dire) cette action termina la guerre, & rendit Ferdinand paisible possesseur de la Castille, succès si réel qu'il suffit seul pour décider de quel côté se déclara la victoire; à moins qu'on ne dise avec les Annalistes Portugais, qu'il est des combats dont les vainqueurs ont toute la gloire, & les vaincus tout le profit, ainsi qu'il arriva, disent-ils, aux François à Ravenne où ils remportérent tout l'honneur de la bataille, dont leurs ennemis seuls recüeillirent le fruit. Ces Historiens pour justifier la fuite de Don Alphonse à Castro-Nugno, prétendent que Ferdinand étoit sur une éminence, & ne combattit point; qu'il s'enfuit même à Zamora après la déroute de son aîle droite, tandis que l'aîle gauche fit plier le reste de l'armée. Ils veulent enfin que le Prince Don Juan seul demeura sur le champ de bataille jusqu'au lendemain, dans l'espoir de recommencer le combat, mais qu'il fut contraint de se retirer faute d'ennemis.

Quoiqu'il en soit de ces faits, dont quelques-uns sont peu vraisemblables, il est certain qu'en fait de bataille, la per-

te ne fut pas grande de part & d'autre, si on a égard au nombre des morts & des blessés ; il y en eut assez peu, & presque point de prisonniers de marque, à la réserve du vieux Duc d'Albe de Liste, oncle de Ferdinand, qui poussant trop vivement les ennemis vers Toro, fut pris en revenant, par l'escadron de Don Juan. La perte la plus considérable que fit le Roi de Portugal, fut celle d'une partie du bagage & de son étendart Royal, au sujet duquel il se passa une action bien vive ; car il fut pris & repris, & enfin mis en piéces à force d'être disputé. Edoüard Alméïda qui le portoit fut prisonnier ou tué. Ses armes se voyent encore dans la Cathédrale de Toléde, où on les suspendit au lieu de l'étendart Royal réduit en lambeaux.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Dans la deroute des Portugais le Comte de Guimanarés qui gardoit la Ville de Toro ne voulut jamais ouvrir aux fuyards, quelque instance que lui en fît l'Archevêque de Toléde, dans la crainte que les vainqueurs & les vaincus n'entrassent pêle-mêle dans la Place. Enfin le Prince Don Juan étant arrivé au Pont, il le reçut avec les débris de l'armée, qui se vantoit d'être victorieuse ; mais l'allarme & l'épouvante furent grandes, quand ils s'apperçurent que le Roi man-

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

quoit. Le Comte le crut mort ou fait priſonnier, & s'arrachant les cheveux & la barbe, il faiſoit aux Portugais les reproches les plus amers, comme s'ils avoient trahi leur Souverain, lorſqu'il reçut une lettre de Don Alphonſe qui raſſûra la Ville & l'armée.

Le fruit de la victoire de Don Ferdinand fut la reddition du Château de Zamora, qui lui fut remis le 19. de Mars par le Gouverneur Alphonſe de Valence, avec quantité de munitions & de vivres, ſans compter beaucoup d'argent & de meubles precieux que le Roi de Portugal avoit laiſſés, & que le Roi de Caſtille ſe fit un point d'honneur de lui renvoyer.

L'arrivée de Don Alphonſe d'Arragon contribua beaucoup à la priſe de cette Place ; mais la conquête la plus flatteuſe pour Ferdinand, & qui valoit mieux encore que des Villes & des Châteaux, fut celle de pluſieurs Seigneurs ligués, dont les uns lui demandérent pardon, comme le Connétable, le Grand-Maître de Calatrava, & Dogna Béatrix de Pachéco, ſœur du Marquis de Villéna. Les autres ſe diſpoſerent peu à peu à faire le même. Cependant la licence des partis qui rôdoient dans toute la Caſtille, & l'eſprit d'indépendance que produit la

la liberté de servir, tantôt un maître, tantôt l'autre suivant ses interêts, remplissoient tout le Royaume de maux innombrables. Les vols & les meurtres se commettoient impunément, & l'impunité animoit l'audace de quiconque se mettoit en tête de s'enrichir, ou de se venger. Cette licence fut cause qu'Alphonse de Quintanella grand Trésorier du Roi songea à rétablir les Hermandades des Villes pour mettre un frein aux forfaits, & il les rétablit en effet si bien, qu'elles durérent vingt ans, & purgérent insensiblement l'Etat de malfaiteurs & de brigands.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Le parti d'Isabelle faisoit en même-tems plusieurs siéges en divers endroits. On assiégeoit en son nom les Châteaux de Madrid, de Trugillo, d'Uclés, & de Baëça : en même-tems Chinchillo & Almanza se révoltoient dans le Marquisat de Villéna, & la Reine pourvoyoit à tout par ses soins ; mais le fort de la guerre étoit en Biscaye. Ferdinand quoique vainqueur dans le centre de ses Etats, n'étoit pas sans inquiétude par raport à cette Province. Ses Traités avec Loüis XI. ayant été traversés d'un côté par le Roi son pere, qui étoit choqué qu'on les eût fait sans sa participation, & qui se défioit avec raison des François;

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

& de l'autre par le Roi de Portugal, qui ne cessoit d'implorer le secours de la France. Loüis XI. avoit envoyé une armée dans la Province de Guìpuscoa, sous la conduite du Seigneur Armand d'Albret, afin de faire diversion en faveur des Portugais. Les François après avoir fait le dégât dans tout le territoire de Fontarabie, saccagé Irun, & reçu quelque échec dans un de leurs partis surpris & brûlé dans une Tour avec le Capitaine Barguet qui les commandoit; les François, dis-je, assiégérent enfin Fontarabie; le siége dura peu par la hardiesse de Don Diégo Sarmiento Comte de Salinas qui commandoit dans la Place; car comme la bréche étoit ouverte, & la Ville aux abois, il fit une sortie si heureuse, qu'il démonta les batteries des assiégeans, qui furent contraints de se retirer. Ensuite ce brave Gouverneur les harcela tellement en ténant la campagne, que les François après avoir fait une seconde tentative aussi inutile que la premiére, & voyant qu'il venoit par mer du secours de saint Sebastien, se contentérent de mettre tout le plat-païs à feu & à sang, & ne songérent plus à se rendre maîtres d'une Ville que les habitans presque seuls, avoient si courageusement défenduë.

Malgré cette diversion, le mauvais succès du Roi de Portugal à Toro affoiblissoit tellement son parti, que tous les Chefs s'ennuyoient d'une guerre si lente & si malheureuse. Dogna Jeanne commençant à ne se pas trouver assez en sûreté à Toro depuis la prise du Château de Zamora, le Prince Don Juan la conduisit en Portugal avec une escorte de quatre cens Chevaux. L'Archevêque de Tolédе se retira de son côté à Alcala de Hénarés, ce qui l'empêcha d'être pris par le Comte de Trévigno.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Il ne restoit plus à Don Alphonse en Castille, outre Toro & Castro-Nugno, que Canta-la-Piédra dans le territoire de Ségovie, où il avoit une forte garnison. Ferdinand assiégea cette derniére Place; mais comme l'on fit des propositions de paix, il consentit à un accommodement & leva le siége, à condition qu'on rendît au Comte de Bénavente, outre la liberté, les Places qu'il avoit engagées pour sa rançon. Le Roi rendit de son côté le Comte de Pegnamaçor, & il signa une Tréve de six mois avec la garnison de Canta-la-Piédra. Enfin pour surcroît de bonheur, le Roi de Castille qui ne pensoit plus à la proposition que Loüis XI. lui avoit faite de marier le Dauphin de France avec Dogna Isabel-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

le sa fille, concerta le mariage de cette jeune Princesse avec Ferdinand neveu du Roi de Naples, qui lui offroit une grande somme d'argent, ressource prompte, & dont le Roi avoit un pressant besoin.

Toutes ces dispositions d'événemens favorables jointes à celles des cœurs qui penchoient pour le parti le plus heureux, déterminérent Don Alphonse à quitter, ou du moins à suspendre son entreprise jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours de France. Toutefois afin de ne pas tout perdre en retournant en ses Etats, il voulut entrer en quelque négotiation, & il offrit de remettre le différend sur la Couronne de Castille en arbitrage, entre les mains du Roi d'Arragon & de l'Archevêque de Toléde. Mais Ferdinand étoit trop avancé pour écouter de pareilles propositions; & il répondit fiérement, qu'il ne lui convenoit pas au point où en étoient les choses, de renvoyer une affaire de cette importance, & dêja décidée par les armes, à la décision de qui que ce pût être, & moins encore à celle d'un factieux son sujet. Sur cette réponse le Roi de Portugal désesperé, confus, & accablé de chagrin, prit la route de son Royaume, après avoir laissé à Toro le Comte de

Marialba pour veiller aux interêts de ſa faction en Caſtille. Il partit donc le treize de Juin pour Liſbonne, ſuivi de quelques Caſtillans qui l'accompagnérent par déſeſpoir, tandis que ſon concurrent étoit à Vittoria pour avoir l'œil ſur les démarches des François dans la Biſcaye, & pour s'aſſûrer du Comte de Lerin, qui lui promit qu'il les empêcheroit de pénétrer dans la Navarre. Mais comme Don Alphonſe attendoit autre choſe de la France qu'une ſimple diverſion, il envoya vers Loüis XI. Alvaro d'Attaïde; & celui ci tardant trop au gré de ſes deſirs à lui amener le ſecours qu'il attendoit, il ſe détermina à faire lui-même le voyage de France. Il ſe rendit en effet à Tours Ville deſtinée à l'entrevûë des deux Rois; il y fut reçu avec tous les honneurs dûs à un Souverain. Loüis y étant arrivé cinq jours après, prêta d'abord l'oreille aux propoſitions de Don Alphonſe, d'autant plus qu'elles flattoient ſa vanité, & l'envie qu'il avoit de ſe venger de Ferdinand, qui au mépris de l'alliance de France avoit promis ſa fille au Prince de Capoüe neveu du Roi de Naples. En effet le Roi de Portugal oubliant les interêts d'époux, pour ſatisfaire à la tendreſſe d'un oncle, lui dit nettement,

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

An. de J. C. 1475. & suiv.

que renonçant au mariage de sa niéce, qui n'avoit été que fiancée, il céderoit volontiers Dogna Jeanne au Dauphin de France, pourvû que la France voulût l'aider à couronner cette Princesse.

Loüis XI. ébloüi d'une offre si brillante, & charmé d'un pareil désintéressement, demanda du tems pour y songer. Mais soit qu'éxaminant de plus près ce projet, il le regardât comme chimérique, vû la situation d'Isabelle & de Ferdinand; soit qu'il ne fût pas en état d'éxécuter une si grande entreprise, ayant encore le Duc de Bourgogne sur les bras; il amusa Don Alphonse pendant neuf mois, au bout desquels il lui dit, que le Duc de Bourgogne lui donnoit trop d'affaires en France, pour lui laisser le loisir d'aller conquérir la Castille. Sur quoi le Roi de Portugal se fit fort d'engager le Duc à faire sa paix avec la France. Pour cet effet il l'alla trouver près de Nanci que ce Prince assiégeoit; mais il fut bien surpris de le voir plus animé que jamais contre Loüis XI. & déterminé à faire une sanglante guerre aux François. Ainsi Don Alphonse confus de s'être prêté si légérement à une médiation inutile, & plus encore au peu de succès de son voyage en France, & des fâcheuses nouvelles qu'il recevoit de

Castille, se mit dans la tête un dessein bisarre que lui inspira sa mauvaise fortune, ce fut de partir pour Rome en habit déguisé & de se faire Moine. Il sortit sécretement de la Cour, & s'étant retiré à Roüen, il écrivit dit-on, son dessein à Loüis XI. qui l'en détourna fortement; mais une mélancolie noire s'étant emparée de ce malheureux Roi, il alla s'imaginer qu'il étoit trahi de tous côtés, & que le Roi de France vouloit le faire arrêter; le bruit en avoit en effet couru: comme il disparut dans cette pensée, on donna ordre aux sentinelles des Frontiéres d'examiner avec attention ceux qui sortiroient du Royaume. Robinet le Bœuf Gentilhomme Normand le reconnut & l'arrêta; alors Loüis XI. pour dissiper les faux bruits, & pour le rassûrer, fit équipper une flotte en Normandie, & le renvoya avec honneur dans ses Etats. Le Prince Don Juan à qui Don Alphonse avoit écrit de ne plus songer à lui, & de prendre possession du Royaume de Portugal, fut extrêmement surpris d'apprendre que le Roi son pere arrivoit. On dit que ce jeune Prince se promenant alors sur le bord du Tage, entre Ferdinand Duc de Bragance, & Acosta Archevêque de Lisbonne, depuis Cardinal, quand on

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

An. de J. C. 1476. & suiv.

vint lui dire cette nouvelle, en parut déconcerté, & qu'ayant demandé au Duc & au Prélat comment il recevroit Don Alphonse, *comme votre pere & votre Roi*, lui répondirent-ils; cette réponse acheva de le frapper par l'endroit sensible, de sorte que sans dire un mot, il ramassa une pierre qu'il jetta de toute sa force dans la riviére, signe de dépit qui n'étoit pas indifférent. L'Archevêque qui le remarqua très-bien, & qui n'étoit pas aimé du Prince, dit tout bas au Duc, cette pierre ne me donnera jamais dans la tête: en effet, il songea dès-lors à se retirer à Rome. Quoiqu'il en soit de ce récit, Don Juan reprit sa contenance, & soit dissimulation politique, soit respect veritable, il reçut son pere avec toutes les marques d'un bon fils, & lui remit le sceptre, que Don Alphonse reprit, & garda encore quatre ans depuis.

Durant qu'il avoit été en France son parti avoit dépéri insensiblement en Castille. La Reine Isabelle étoit alors à Tordésillas, toûjours attentive aux démarches des Portugais de Toro. Toutefois les prétentions de son beau-frere Don Alphonse d'Arragon ne laissoient pas de l'inquiéter beaucoup. Ce Prince exigeoit qu'on lui rendît la Grande Maî-

triſe de Calatrava, qui dans le tems des troubles avoit paſſé dans la Maiſon des Girons. Iſabelle l'amuſoit par des promeſſes ſans effet; car elle craignoit extrêmement de choquer celui qui étoit en poſſeſſion de cette dignité, & qu'elle avoit regagné tout récemment. Comme elle étoit dans cet embarras, heureuſement elle en fut tirée par une paſſion folle que Don Alphonſe conçut pour une Dame de la Reine, nommée Léonore de Soto, qu'il épouſa après avoir obtenu la diſpenſe de ſon vœu, choſe néanmoins qui déplut tellement au Roi d'Arragon, qu'il lui ôta Ribagorça, & Villahermoſa, pour en revêtir Don Juan bâtard du même Don Alphonſe. C'étoit une injuſtice qu'on faiſoit à Don Juan d'Arragon, qui prétendoit avoir ces Places comme ayant appartenu à ſon ayeul Alphonſe Duc de Gandie. Ce Prince déſeſpérant qu'on lui fit juſtice ſur ſes droits, ſe la fit lui-même par les armes; mais il perdit ſes droits, & la vie qu'on lui ôta, triſte prix des grands ſervices qu'avoient rendus ſes ayeux.

AN DE J. C. 1476. & ſuiv.

Cette tempête appaiſée, il en ſurvint une autre à Ségovie. La Ville ſe ſouleva par un artifice d'Alphonſe Maldonad ennemi de Cabréra & ſe mit en devoir d'attaquer le Château où étoit

An. de J. C. 1476. & suiv.

la jeune Infante Isabelle. Il courut même un bruit qu'elle étoit prise. La Reine s'y transporta, & calma l'émeute par sa présence, & par la punition des plus coupables.

D'un autre côté Ferdinand étoit parti pour la Biscaye, ainsi que je l'ai dit, afin de remédier aux troubles que les François causoient dans cette Province, où ils assiégeoient Fontarabie, & dans le Roussillon où ils avoient pris Salses.

La Navarre n'étoit pas tranquille; les Beaumontois s'étoient emparés de Pampelune,& mettoient le siége devant Estella. On soupçonnoit même que la politique du Roi d'Arragon, & de la Gouvernante de Navarre sa fille, alloit à livrer ce Royaume à Ferdinand. Pour appaiser tous ces troubles, le Roi de Castille arrivé à Vittoria, invita le Roi son pere de s'y rendre. Le jeune Roi s'y étoit rendu avec le plus leste & le plus brillant équipage. La magnificence de sa Cour fit prendre au vieux Roi Don Juan la résolution d'y amener une suite très-simplement habillée, & d'opposer la majesté à la pompe. Il le fit, & après avoir été guéri d'un mal de pié qui l'avoit arrêté long-tems, il arriva au rendez-vous au mois d'Août. Il pleura de joye en embrassant son fils, & lui cé-

da toûjours la premiére place, le traitant plus en Roi de Castille qu'en Prince héritier d'Arragon. Ils conférerent ensemble sur les moyens de pacifier leurs Etats, & l'on dit même que le Roi d'Arragon réfléchissant sur son extrême vieillesse, pensa à céder la Couronne à son fils, mais après y avoir songé plus mûrement, il n'en fit rien.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Dans ce même-tems la guerre du Duc de Bourgogne renouvellée en France, procura un grand avantage à Ferdinand; car les François qui étoient en Biscaye, consentirent à une Tréve qui laissa ce Prince en repos de ce côté-là. Il ne restoit plus que la Navarre à calmer. La Gouvernante de ce Royaume Dogna Léonore se trouva aussi à Vittoria, & la sœur parut prendre toute la part qu'elle devoit à la joye du frere. Cependant elle entrevoyoit qu'on n'auroit pas été fâché de la dépoüiller d'une partie de la Navarre en faveur du nouveau Roi de Castille. On mit en effet sur le tapis le projet de regler la succession à la Navarre; car quoique le fils & le pere affectassent de publier qu'ils n'avoient en vûë que la paix & le bien de ce Royaume, ils ne laissoient pas de songer à leurs interêts propres. Ils réveilloient d'anciens droits, & en faisoient valoir de

An. de J. C. 1476. & suiv.

nouveaux pour réünir certaines Places à la Castille. Ferdinand prétendoit en effet, qu'on devoit lui donner Estella avec ses dépendances, en dédommagement des frais que la Castille avoit faits, soit pour le secours de Perpignan, qu'il avoit conduit lui-même, soit pour les troupes que son prédécesseur, avec l'Amirante, avoit menées dans la Navarre; & de fait on lui accorda quelques Places, où il mit des Gouverneurs Castillans. On lui auroit même cedé Estella, si le Connétable Péralta ne s'y étoit fortement opposé, en montrant que c'étoit une injustice criante, que de prétendre remettre en vigueur la Sentence arbitrale que le Roi Loüis XI. avoit prononcée à Bayonne, Sentence que Don Juan lui-même avoit trouvée injuste, & qu'il ne faisoit revivre qu'en faveur d'un fils du second lit. Le Comte de Lerin tout opposé qu'il étoit à Péralta, prit ouvertement son parti dans cette occasion, où l'on vit pour la premiére fois les Beaumontois & les Grammontois d'accord. Cette intelligence étonna tellement les deux Rois, qu'ils remirent la conclusion de cette affaire à une autre entrevûë où il s'agissoit de calmer les troubles de la Navarre.

L'entrevûë se fit le 20. d'Octobre dans

les Montagnes de Notre-Dame de Mirmanos, en une vallée entre Tudelle, Corella & Alfaro. Don Loüis de Beaumont Comte de Lerin pour les Beaumontois, & Pierre de Péralta Comte de Sant-Istevan pour les Grammontois, s'y trouverent, & mirent entre les mains des deux Rois les differends de leurs factions qui avoient toûjours duré depuis l'année 1466. Mais les demandes des uns & des autres étoient si exhorbitantes, & l'affaire paroissoit si délicate à juger, qu'on crut devoir établir une Tréve de six mois pour en venir à bout. Cependant on convint de mettre les Places des uns & des autres en séquestre sur la garantie du Roi de Castille; sur-tout Pampelune : cela déplut infiniment à la Princesse Magdelaine de France, qui craignoit avec quelque fondement, que ce compromis, & le nantissement de Pampelune ne fussent autant de pas que Ferdinand faisoit pour monter au Trône de Navarre, au préjudice de François Phébus, légitime héritier & fils de cette Princesse. Aussi cette prétenduë paix devoit produire encore bien des mouvemens, qui ne tardérent pas à se déclarer. Un nouveau sujet de joye survint encore aux deux Rois; ce fut le Traité de mariage déja concerté depuis quelque

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

An. de J. C. 1476. & suiv.

tems entre Ferdinand Roi de Naples, & Dogna Jeanne fille du Roi d'Arragon. Il fut signé le 5. d'Octobre, & la Princesse fut épousée à Cervéra en Catalogne par procuration. Ce mariage en produisit un autre, entre la fille du Roi de Naples, qui épousa Matthias Roi de Hongrie, & depuis Ladislas, sans avoir eu d'enfans ni de l'un ni de l'autre.

Enfin les Rois d'Arragon & de Castille s'étant séparés retournérent chacun dans leur Royaume. Celui de Ferdinand ressembloit alors, s'il m'est permis d'en parler ainsi, à une mer qui après une affreuse tempête conserve encore quelque reste de sa premiére agitation, qui n'est plus que l'intervalle entre l'orage & la sérénité.

Isabelle n'étoit pas demeurée oisive durant l'absence de son époux, elle s'étoit appliquée uniquement à reconquérir des Places, & à regagner les révoltés. Elle vint à bout de ces deux projets. Un heureux hazard soumit Toro à sa puissance lorsqu'elle y pensoit le moins. Un berger nommé Barthelemy s'étant apperçû que cette Place étoit négligemment gardée du côté des côteaux, dont elle étoit en effet défenduë, alla en donner avis à Alphonse de Fonseca Evêque d'Avila, & à Don Frederic fils du Comte

de Parédes. Ils y envoyerent six cens hommes qui étant guidés par le berger, escaladérent le mur sans être apperçus, & se rendirent maîtres de la Ville. La Reine sur cette nouvelle accourut promptement de Ségovie à Toro, où Marie de Sarmiento femme de Jean d'Ulsoa, voyant qu'elle ne tiendroit pas longtems lui rendit le Château le 19. d'Octobre. Le Comte de Marialva gendre de Marie, s'étoit retiré dans un autre Château voisin; il désespéra aussi de le garder, & rassemblant le peu de Portugais qui lui restoient, il s'en retourna en Portugal par des chemins écartés, pour ne pas tomber entre les mains d'Isabelle. Il ne restoit presque aux ennemis que Castro-Nugno, Forteresse d'où Pédro de Mendávia, homme déterminé faisoit des courses dans le Païs. Les troupes du Roi l'attaquérent après la prise de Toro, mais sans succès, & il fallut depuis que Ferdinand y allât en personne.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Cependant on négotioit l'accommodement du Marquis de Villéna, & celui de l'Archevêque de Tolède; mais quoique les mauvais succès rendissent la chose moins difficile, elle n'étoit pas toutesfois encore au point de maturité nécessaire pour être si-tôt terminée.

Le Marquis se montroit assez traita-

An. de J. C. 1475. & ſuiv.

ble, & ſes demandes ſe bornoient à celle de la reſtitution de Villéna & des autres Villes de ſon appanage qu'on lui avoit enlevées. Quant au Prélat, ſon humeur plus indocile le rendoit auſſi plus fier, & moins acceſſible. Cependant le vieux Roi d'Arragon vouloit toûjours qu'on achetât ſon amitié à quelque prix que ce fût. On attaqua d'abord le Marquis de Villéna, & on lui promit tout ce qu'il voulut, à condition de rendre les Châteaux de Madrid & de Trugillo, qui tenoient toûjours pour lui. On fit de pareilles offres à l'Archevêque, mais on voulut que Don Lope d'Acugna ſon neveu, rendît au Roi la Ville de Huéte qu'il avoit obtenuë du Roi Don Henry à titre de Duché, durant un tems où ce malheureux Prince étoit obligé de vendre en détail ſon Royaume pour acquérir des Sujets, & même des rebelles & des traîtres. Ces négotiations furent vivement pouſſées, & après bien des allées & venuës, elles réüſſirent enfin l'année ſuivante aux conditions propoſées. C'étoit-là proprement le dernier coup réſervé au parti Portugais; mais il y avoit encore des reſtes d'incendie à éteindre, & de nouveaux efforts à prévenir du côté de Portugal.

Ferdinand fit heureuſement l'un &

l'autre. En revenant de Tudela il avoit d'abord passé par la Biscaye pour y appaiser quelques factions. On dit que comme il menoit avec lui l'Evêque de Pampelune, les Biscayens qui ne souffroient point d'Evêque chez eux, priérent Don Ferdinand de le renvoyer, qu'il eut cette condescendance, que les Habitans & le menû peuple s'occupérent plusieurs jours à racler la terre des chemins par où le Prélat avoit passé, & qu'après avoir ramassé la poussiére par monceaux, ils la jettérent à la mer, en la chargeant d'imprécations.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Le Roi visita Bilbao, & Guernica, où il assembla la Noblesse du Païs, & confirma les privileges de la Nation. Il se passa alors sur mer quelques pirateries, reste de la guerre des François avec ceux du Païs.

Tout étoit calme dès la fin de l'année 1476. lorsque le Roi qui étoit de retour à Toro avec la Reine, apprit que Don Roderico Manriqués Comte de Parédes, qui se portoit pour Grand-Maître de saint Jacques, étoit mort à Ocagna. Il chargea Isabelle d'appaiser par sa prudence une querelle naissante sur la succession de la grande Maîtrise. En effet Alphonse de Cardegnas grand Commandeur de Léon, & compétiteur du Com-

An. de J. C. 1476. & suiv.

te, étoit parti pour Uclés bien accompagné, afin d'être élû par les treize Electeurs; & comme il y avoit plusieurs illustres prétendans accoûtumés à se faire justice par la force, la chose pouvoit avoir des suites fâcheuses, mais la Reine les prévint toutes. Elle fit tant de diligence, qu'elle alla de Vailladolid à Uclés dans l'espace de trois jours; son éloquence artificieuse fit tant d'impression sur les esprits des Commandeurs, qu'elle les engagea à suspendre l'élection, & à se transporter à Ocagna, Place plus sûre, mais dont elle étoit la maîtresse, & enfin à céder au Roi Ferdinand l'administration de la Grande Maîtrise, avec la permission du Pape pour prévenir les désordres, & pour réprimer la cupidité des concurrens. Tous les Commandeurs souscrivirent à ce qu'elle voulut, partie par complaisance, partie par interêt, & tous dans l'esperance de gagner du tems. Mais Ferdinand & Isabelle firent en ceci un coup d'Etat, puisqu'ils profiterent de ces querelles pour brider cet Ordre trop puissant; & pour attacher désormais à la personne du Roi, l'importante Charge de Grand-Maître de saint Jacques: tentative heureuse, qui entraîna de même les Grandes Maîtrises d'Alcantara & de Calatrava.

C'étoit ainsi que le Roi & la Reine commencerent par la souplesse à s'élever à ce haut point de grandeur, & de puissance où ils parvinrent si rapidement. Le Roi ne laissa pas de donner cette Charge tant ambitionnée à Cardegnas, préference qui fit crier inutilement les autres prétendans; mais ce fut à des conditions qui le rendoient toûjours dépendant de lui. AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Don Ferdinand vers le commencement de l'année 1477. alla à Ocagna où il rendit ses bonnes graces à Don Tellés Giron, Comte d'Uréna. D'Ocagna il passa avec la Reine à Tolède, où il accomplit un vœu qu'ils avoient fait, supposé qu'ils devinssent supérieurs aux Portugais. Ils firent bâtir le magnique Monastere de saint Jean des Rois pour les Cordeliers. De Tolède ils allérent à Madrid. Là ils eurent avis que divers partis Portugais infectoient le territoire de Badajox & de Ciudad Rodrigo. Ils y envoyérent Gomés de Figuéroa Comte de Féria avec des troupes qui désolerent les frontieres de Portugal. Isabelle même s'y transporta pour animer l'armée, tandis que le Roi alla à Medina del Campo, où il prit des mesures pour attaquer en même tems quatre forteresses. Les trois premieres, à

AN. DE J. C. 1477. & suiv.

sçavoir, Canta-la-Piédra, Sept Eglises, & Cubillas furent soumises; mais Castro-Nugno dêja attaquée, fit plus de résistance. Le Roi qui y vint en personne ne put prendre que la Ville. Le Château tint bon; de sorte qu'il fallut que le Roi pressé par des affaires plus importantes qui l'appelloient ailleurs, y retournât une seconde fois pour terminer le siége. Le brave Gouverneur Mendavia après une si belle résistance fut contraint de se rendre, & de ramener en Portugal presque tout le reste des forces Portugaises, & de cet attirail formidable d'un Roi, qui après avoir disputé inutilement une Couronne, voyoit enfin ses grands projets s'évanoüir.

Pour achever de le désespérer, le Marquis de Villéna rendit à Isabelle (ainsi que je l'ai dit) la forteresse de Trugillo, qui servoit aux Portugais de Place d'armes pour infester toute la frontiere. Ce fut-là (à proprement parler) la fin de la guerre de Portugal, qui avoit fait chanceler le Trône de Castille, & qui ne servit dans la suite qu'à le rendre plus inébranlable. Toutefois il n'étoit pas encore tellement affermi après cette bourasque, qu'il ne reçût de violentes secousses de divers endroits.

D'un côté les Maures de Grenade ayant rompu l'ancienne Tréve, avoient fait une irruption dans le Royaume de Murcie, & avoient mis tout à feu & à sang, particulierement Cuza. D'autre part les troubles de Navarre s'étoient renouvellés avec plus de violence que jamais; les Grammontois s'étoient emparés d'Estella, & la Princesse Léonore imploroit les forces de Castille, pour reprendre cette place. Enfin l'Andalousie devenoit la proye des factieux au mépris de l'autorité Royale. Ferdinand embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre, crut devoir se transporter d'abord dans la Navarre dont il avoit les intérêts plus à cœur. Il calma le mieux qu'il put les esprits, & suspendit au moins les hostilités. Ensuite ayant heureusement conclu une Tréve avec les Maures, ménagée par l'adresse de Diégo de Cordouë Comte de Cabra, il accourut à Séville où Isabelle s'étoit transportée avec des troupes pour se rendre maîtresse des arsenaux. Elle avoit réüssi. Le prétexte de ces divisions de l'Andalousie étoit de se fortifier contre les Portugais ses voisins, & les ennemis du Roi. Mais les véritables raisons étoient la haine, l'interêt, & l'ambition des Grands qui s'élevoient les uns aux dé- | AN. DE J. C. 1477. & suiv.

An. de J. C. 1477. & suiv. pens des autres sur les débris de l'Etat; suite ordinaire des broüilleries intestines durant une autorité chancelante. On voyoit en effet Seigneurs contre Seigneurs, Villes contre Villes, & dans chacune, factions contre factions. Le Duc de Medina-Sidonia dominoit à Séville, le Marquis de Cadis à Xérés, & Alphonse d'Aguilard à Cordouë. Tout étoit en armes, & les différens partis tantôt plus foibles prenoient ou perdoient les Places & les Châteaux, pour s'entre-détruire en bouleversant la Province sous ombre de servir leurs Maîtres & leur Patrie. Le Roi & la Reine se voyant hors d'état de réprimer ces cabales par la force, usérent de stratagême. Comme ils craignoient avec raison l'intelligence de quelques-uns de ces prétendus zélés Citoïens avec le Portugal, ils firent semblant de n'en rien voir, & de se borner à pacifier des querelles particulieres. Pour cela ils persuaderent aux Chefs des partis opposés de livrer leurs Places pour entrer en négociation, & pour faciliter l'accommodement. La crainte de faire éclater une rébellion ouverte, & la Tréve concluë avec les Maures dont ils avoient attendu des secours, les obligea tous à se rendre à cette proposition

& on les calma en les désarmant.

C'est de cette maniére fine & politique qu'Isabelle & Ferdinand toûjours accablés d'affaires, & toujours infatigables, tâchoient par leur activité & leurs fréquens voyages d'étouffer par tout les sémences de division qui renaissoient coup sur coup dans les differentes parties de leurs Etats. Tandis que Ferdinand s'occupoit tantôt à Toléde à regagner le fougueux Archevêque, & à s'opposer du moins à ses desseins insensés en faveur du Portugal ; tantôt à Madrid à tenir les Etats Généraux pour confirmer les Ligues contre des troupes de voleurs & de brigands armés ; tantôt à Séville pour prolonger la Tréve avec les Maures. Isabelle de son côté s'instruisant par elle-même des affaires les plus épineuses, & des secrets ressorts qui avoient mis l'Andalousie en mouvement, présidoit à tous les Conseils, & achevoit de pacifier les troubles de Séville. Elle y accoucha heureusement le 28. de Juin 1478. d'un fils, qui fut nommé le Prince Don Juan, du nom de son ayeul le Roi d'Arragon. Mais tandis que Ferdinand, la Reine son épouse, & le vieux Roi d'Arragon se réjoüissoient d'avoir un héritier de deux puissans Royaumes qui étoient sur le point

AN. DE J. C. 1477. & suiv.

An. de J. C. 1478. & suiv.

de se réünir, ils ne songeoient pas qu'une mort prématurée devoit l'enlever à la fleur de son âge, & que la même année avoit vû naître en Flandres le 23. de Janvier un Prince qui devoit recueillir cette immense succession, non-seulement de Castille & d'Arragon, mais encore de tant d'Etats de l'ancien & du nouveau monde, que Ferdinand ne devoit rassembler ou conquérir que pour un étranger. Ce riche héritier fut Philippe fils de Maximilien Archiduc d'Autriche, & de Marie de Bourgogne. Don Juan lui-même toûjours actif malgré son grand âge, après avoir arraché au Pape son consentement pour nommer Don Alphonse fils naturel du Roi de Castille, & qui n'avoit alors que six ans, Administrateur perpetuel de l'Archevêché de Sarragoce; après s'être vû compris dans le Traité de paix conclu entre la France & la Castille, au sujet de la Navarre & des Comtés de Roussillon & de Cerdaigne, sans toutefois que les contestations fussent reglées; enfin après s'être disposé à partir de Barcelonne pour revoir encore une fois son fils; Don Juan (dis-je) ignoroit qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Il mourut en effet à Barcelone le 19. de Janvier 1479. âgée de près de 82. ans. On l'inhuma sans

beaucoup

beaucoup de pompe à Poblete, encore fallut-il engager les meubles de la Couronne pour fournir aux frais des funérailles ; tant le thrésor étoit épuisé ! Preuve suffisante de l'inquiétude naturelle, & de la témérité entreprenante de ce Prince, qui vêcut & mourut dans le trouble. Son regne fut effectivement presque toûjours agité de guerres tant civiles qu'étrangéres. Il fut mauvais pere, mari crédule, vieillard débauché, malheureux Roi, brave toutefois dans la guerre & politique dans le cabinet ; heureux seulement d'avoir mis au monde un Roi tel que Ferdinand le Catholique, de l'avoir cultivé lui-même, & d'avoir été dans la nécessité de l'instruire de bonne heure dans le grand art de la Royauté avec une confiance parfaite, après avoir traité bien différemment Don Carlos de Viane frére aîné de Ferdinand.

AN. DE J. C. 1478. & suiv.

Don Juan laissa par son testament l'Arragon & la Sicile au Roi de Castille & à ses descendans, soit fils, soit filles, même du côté des femmes, en cas qu'il n'eût pas de postérité masculine. Réglement étrange, dit Mariana, mais (ajoûte cet Historien) tout cede à la volonté des Rois. La Princesse Eléonore eut la Navarre du chef de la Reine sa mere. Elle avoit perdu depuis sept an-

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

nées son époux le Comte de Foix, & par cette mort elle avoit vû le Royaume dont elle devoit hériter, déchiré par les factions dont nous avons parlé tant de fois; comme si le Ciel eût voulu venger sur la posterité du vieux Roi d'Arragon l'assassinat impuni de Don Nicolas Evêque de Pampelune, & le sort de l'infortuné Prince de Viane. La Gouvernante devenuë Reine de Navarre ne regna pas un mois entier; elle mourut le 12. de Février à Tudele peu de jours, comme l'on voit, après Don Juan son pere. Elle eut pour successeur son petit fils François de Foix, surnommé Phébus à cause de sa beauté, âgé d'onze ans, fils de Magdelaine de France, qui prit la Régence du Royaume conjointement avec le Cardinal Pierre de Foix son beau-frére. Le peu de secours qu'Eléonore avoit tiré durant les troubles de Navarre de son frére Ferdinand, qui d'ailleurs n'avoit que trop marqué sa passion pour démembrer une partie de ce Royaume à son avantage, porta la princesse à s'attacher aux parens de son époux; & ceux-ci s'étant attachés aux François, la Navarre continua d'être le Théâtre des guerres intestines. Car François Phébus après avoir regné quatre années, si c'est regner que d'être

en quelque sorte fugitif comme il le fut alors en France, mourut au Château de Pau âgé de seize ans. Comme il ne s'étoit retiré en France que pour se dérober aux importunités de Ferdinand qui avoit un interêt très-vif à le marier suivant ses vûës, il laissa le sceptre à sa sœur la Princesse Catherine. Vainement elle fut importunée à son tour par le Roi de Castille, qui vouloit lui faire épouser Don Juan son fils. Elle choisit Jean d'Albret à qui elle porta une couronne que Ferdinand étoit bien résolu de lui enlever. Il le fit en effet l'an 1512 après avoir long-tems attendu sa proye. Le 22. d'Avril de cette année Fréderic Duc d'Albe Général de ses troupes ayant introduit une armée dans les Etats du Roi de Navarre, formé des intelligences avec un parti de mécontens, & fait dire au Roi que le Pape l'avoit excommunié à cause de ses liaisons avec Louis XII. se servit de sa prétendue Bulle pour sommer la Navarre de se rendre à lui. Presque toutes les Villes se livrérent sans attendre une sommation particuliere; & Jean d'Albret se vit presque en un jour déthrôné par un usurpateur, dont le droit, dit Mariana, ne fut autre que celui du plus fort, & un fantôme de Bulle dont jamais on n'a pû

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

AN. DE J. C. 1479. & ſuiv.

montrer la réalité. Ainſi la Navarre fut réunie aux Etats de l'heureux Ferdinand, environ trente ans après qu'il eût hérité de la Couronne d'Arragon.

Mais pour revenir à mon ſujet, je veux dire à la réünion de l'Arragon & de la Caſtille, les Députés Arragonnois & Catalans arrivérent à la Cour de Caſtille, pour prier le Roi de venir prendre poſſeſſion de ſes nouveaux Etats. La joye que cauſa leur arrivée ne diſſipa pas ſes allarmes. Enyvré par ſes ſuccès, & plein d'eſpoir pour l'avenir, il avoit formé le témeraire projet d'aller en perſonne porter la guerre dans le Portugal, & d'enlever le ſceptre à un Roi qui avoit tenté de lui enlever le ſien. Il ſe repaiſſoit de l'idée flateuſe d'une gloire immortelle aux yeux de toute l'Europe, s'il réüniſſoit l'Eſpagne entiére ſous ſa domination. Une trahiſon heureuſe de Lope de Vaſco Portugais, qui lui livra la Fortereſſe de Mora ſituée en Portugal ſur la frontiere de Caſtille lui ouvroit l'entrée des Etats de ſon ennemi. Malgré les cris du Roi ſon pere qui vivoit encore alors, & ceux de tout ſon Conſeil, Ferdinand toûjours opiniâtre dans ſes idées n'avoit point abandonné celle-ci qui flattoit extrêmement ſa vanité. Il avoit levé une

armée de quinze cens Chevaux & de quinze mille fantassins, dont il avoit confié la conduite à Don Alphonse de Cardegnas Grand-Maître de saint Jacques. Elle devoit se mettre en marche au mois d'Août; mais ces vastes projets & ces grands préparatifs hors de saison eurent bien-tôt un effet tout contraire à ce qu'il prétendoit, & bien capable de l'embarrasser. Le Prince Don Juan de Portugal ayant marché en diligence vers le Château de Mora, l'avoit repris, & les Portugais indignés de l'audace du Roi de Castille, se disposoient à le faire repentir d'avoir si indiscretement troublé une paix si favorable à ses vrais interêts. En effet son bonheur avoit été tel, que ses ennemis n'avoient paru jusques-là se reposer ou ne combattre que pour lui. Tout étoit calme du côté du Portugal. Alphonse même avoit renvoyé Don Henry oncle du Roi de Castille, pris à la bataille de Toro. L'Archevêque de Tolède malgré sa démangeaison obstinée à cabaler, s'étoit déterminé à rentrer dans son devoir: enfin le Pape Sixte IV. moins guidé par la fermeté que devoit lui inspirer l'autorité Pontificale, que séduit par les sollicitations du Roi de Naples qu'il aimoit, & par les artifices de Ferdinand qu'il estimoit, avoit

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

An. de J. C. 1479. & suiv.

révoqué la dispense accordée par lui-même au Roi de Portugal pour son mariage avec sa niéce Jeanne de Castille. En un mot, amis, ennemis, indifférens, tout paroissoit coucourir à l'élevation d'un jeune Prince qui devoit réünir sur sa tête un si grand nombre de Couronnes, lorsqu'il s'avisa, comme je viens de le dire, d'irriter la fortune qui le portoit sur ses aîles au comble de la grandeur. Elle sembla d'abord vouloir l'en punir. D'un côté le Marquis de Villéna mécontent de ce qu'on n'éxecutoit pas ce qu'on lui avoit promis, reprit les armes, & osa attaquer les troupes du Roi qui assiégeoient Chinchillo. Il fit lever le siége; & Don Pédro Baëça son Lieutenant, remporta deux victoires sur les troupes Royalistes. Ce fut dans le cours de ces petites guerres civiles qu'il arriva une chose que tous les Historiens Espagnols ont cru digne d'être transmise à la postérité. Les Royalistes ayant fait pendre six des prisonniers qu'ils avoient faits sur les partis du Marquis de Villéna, un des Officiers du Marquis usa de représailles. Parmi les six qu'il avoit condamnés au supplice, après en avoir fait tirer un grand nombre au sort, il y avoit un soldat marié, dont le frére qui étoit garçon se trouvoit aussi du nombre des

prisonniers : celui-ci que le sort avoit épargné, voyant son frére prêt à subir la peine de mort, s'offrit à mourir en sa place, comme un autre Pilade en faveur d'un autre Oreste, afin de le rendre à sa famille éplorée qui avoit besoin de lui. Malgré les larmes & la contestation héroïque de ce nouveau couple d'amis si rares, on ne put obtenir d'autre grace de la part des Officiers, que de renvoyer l'aîné en acceptant les offres du cadet, que l'on eut la brutalité de faire mourir.

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

D'un autre côté Béatrix de Pachéco Comtesse de Médellin, & Alphonse de Monroi un des Principaux de l'Ordre d'Alcantara, donnoient de terribles inquiétudes à Ferdinand. Les cabales & les troubles qu'ils excitoient dans l'Estramadoure en faveur des Portugais, l'avoient contraint de s'y transporter avec Isabelle. La Comtesse de Medellin & Monroi avoient chacun leur intérêt à broüiller. L'une étoit une héroïne fort supérieure à son sexe par ses inclinations pour les armes & pour les affaires d'Etat, mais en même tems mere dénaturée, qui vouloit dépoüiller son fils de ses biens paternels contre la volonté du Roi. L'autre vouloit rentrer dans la Grande-Maîtrise d'Alcantara qu'on lui

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

avoit en effet enlevée pour en revêtir Don Juan de Zuniga. Ces deux mécontens soufffloient la discorde dans l'Estramadoure, comme Villéna dans son Marquisat. Mais l'adresse & le bonheur de Ferdinand & d'Isabelle vinrent à bout de regagner la fortune, & de s'attacher Villéna. Le principal objet pour appaiser toutes les séditions étoit de se racommoder avec le Portugal.

Heureusement Béatrix Duchesse de Viseu tante de la Reine de Castille, & belle-mere de Don Juan de Portugal, se chargea de cette négociation. La perte de la bataille d'Albusera à deux lieuës de Merida, où les Portugais avoient été défaits par Villéna, les rendoit plus susceptibles d'accommodement. Ferdinand lui-même revenu enfin de ses idées chimeriques, inquiet sur les mouvemens des Arragonnois, qui demandoient sa présence, mortifié par la perte de trente-six Vaisseaux chargés d'or, que les Portugais lui avoient enlevé, souhaittoit la paix avec autant d'ardeur, qu'il avoit marqué de précipitation à la rompre.

Comme il ne pouvoit plus differer son voyage pour l'Arragon, avant que de partir il régla de concert avec la Reine les titres qu'ils devoient désormais se

donner l'un & l'autre. Les flateurs qui connoissoient leur ambition voulurent leur persuader de s'intituler *Rois d'Espagne*, mais la crainte de s'attirer sur les bras la Navarre & le Portugal, qu'il falloit ménager dans ces conjonctures, les détourna de ce dessein. La politique l'emporta sur la vanité. Voici les titres ausquels ils se bornerent en attendant que le tems fût venu d'en prendre un plus court & plus conforme à leurs desirs. » DON FERDINAND, & » DOGNA ISABELLE, par la » grace de Dieu Roi & Reine de Ca- » stille, de Léon, d'Arragon, de Si- » cile, de Tolède, de Valence, de » Galice, de Majorque, de Séville, de » Sardaigne, de Corse de Cordouë, » de Murcie, de Jaën, des Algarves, » d'Algezire, de Gibraltar; Comtes de » Barcelone, Seigneurs de Biscaïe & de » Molina, Ducs d'Athènes & de Néo- » patrie, Comtes de Roussillon & de » Cerdaigne, Marquis d'Orestagni & » de Gocian. « Outre cet arrangement des Royaumes & des Seigneuries selon leur dignité, on regla que dans les armoiries on mettroit au premier rang celles de Castille & de Léon, & au second celles d'Arragon & de Sicile.

Tandis que le Roi se mit en chemin

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

pour aller prendre possession de son nouveau Royaume, la Reine partit pour Alcantara, où la Duchesse de Viseu se rendit de son côté. Les deux Princesses après trente jours de conférences, convinrent des principaux articles du Traité. Mais la paix, quoique desirée de part & d'autre, fut différée quelque tems par les intrigues de Monroi & de la Comtesse de Medellin. Maldonado Ambassadeur de Castille en Portugal lassé des lenteurs de cette Cour & de l'entêtement de Don Alphonse avoit ordre de revenir, & il le publia fort à propos. Comme il demandoit son audience de congé, le Conseil engagea enfin le Roi à prêter l'oreille aux articles proposés; & voici le traité qu'il signa, tel que Ferdinand de Pulgar nous l'a conservé.

» Que le Roi de Castille quitteroit le titre de Roi de Portugal, & réciproquement que celui de Portugal ne prendroit plus le titre de Roi de Castille: que Dogna Jeanne quitteroit aussi le nom de Reine & d'Infante; que quand le Prince Don Juan de Castille nouvellement né seroit âgé de quatorze ans, il épouseroit cette même Dogna Jeanne, & que l'on consigneroit vingt mille florins d'arrhes; que si le petit Prince mouroit avant que Do-

» gna Jeanne eût atteint 20. ans (& il » faut remarquer qu'elle en avoit 18.) » elle auroit pour époux le premier » Prince qui naîtroit en Castille, au » défaut de l'Infant Don Juan; que s'il » n'y avoit point d'autre Infant en Ca- » stille, on nommeroit quatre arbitres, » deux pour le Portugal, deux pour la » Castille, afin de déterminer ce qu'on » feroit de Dogna Jeanne; que si Don » Juan refusoit dans la suite le maria- » ge projetté, Dogna Jeanne seroit » maîtresse de son sort, & qu'en ce cas » on donneroit cent mille ducats de » dédommagement, à condition de lais- » ser à Don Juan la liberté de faire tel » autre choix qu'il lui plairoit; que » Dogna Jeanne seroit remise entre » les mains de Béatrix Duchesse de » Viseu jusqu'au cinq du mois de No- » vembre, jour qu'on lui marquoit » pour choisir ou du mariage en que- » stion, ou du Convent; que Dogna » Isabelle fille aînée des Rois de Ca- » stille épouseroit Don Alphonse, fils » aîné du Prince de Portugal, héritier » présomptif de la Couronne; que l'on » céderoit aux Rois de Portugal la li- » berté de la navigation & des con- » quêtes sur les côtes d'Afrique; qu'en- » fin on remettroit au Château de Mo-

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

» ra trois ôtages ; ſçavoir, Dogna Jeanne, le petit-fils du Roi de Portugal, » & l'infante Iſabelle de Caſtille ; & » que le Roi de Portugal donneroit » quatre autres Places en garantie. «

Cet étrange Traité où le Portugal perdoit tout, ſembla être dicté par la fortune de Ferdinand & d'Iſabelle, qui aveugloit leurs ennemis pour favoriſer uniquement l'un & l'autre. Il eſt vrai que la famine, la diſette, & les autres fruits d'une guerre opiniâtre arrachérent les armes des mains des deux partis. Mais il n'eſt pas moins vrai, que ſi Ferdinand eût voulu donner des loix à un rival vaincu, il n'auroit pû en impoſer de plus dures que celles que le Portugal même ſe preſcrivit par l'opération de l'adroite Ducheſſe de Viſeu. Après tout Dogna Jeanne objet principal de la guerre, fut l'unique victime d'une paix ſi extraordinaire. On ſe joüa de part & d'autre de cette infortunée Princeſſe ; tous concoururent à la ſacrifier, en diſpoſant non-ſeulement de ſon ſceptre, mais encore de ſa deſtinée & de ſa liberté. On la marioit au Prince de Caſtille nouveau-né, ſous des conditions qui rendoient ce mariage arbitraire, & preſque impoſſible des deux côtés, ſans lui donner d'autre reſſour-

ce que la prison ou le voile, qu'elle prendroit dans un des cinq Convents de Sainte Claire qu'on avoit eu la précaution de lui marquer; conditions indignes, qui la rendoient également la fable de l'Europe, soit qu'elle acceptât un mariage équivoque en exposant sa liberté, soit qu'elle choisît le Couvent. Elle en sentit toute l'indignité; mais se voyant si cruellement traitée par les hommes, soit amis, soit ennemis, elle prit le parti de recourir à Dieu. Elle se jetta dans le Monastere des Clarisses de Conimbre; elle y fit profession au mois de Novembre de l'année suivante, en présence de plusieurs Castillans, que Ferdinand & Isabelle eurent grand soin d'envoyer. Ce qui fut de plus dur pour elle, c'est qu'en même-tems qu'on affectoit de lui faire sentir que le voile étoit l'unique parti honorable qu'elle pût prendre, on paroissoit l'en détourner avec plus d'affectation encore, en lui offrant le mariage d'un enfant, & en faisant briller à ses yeux une Couronne qui lui appartenoit, & qu'on n'étoit pas résolu de lui rendre. Mais soit nécessité, soit héroïsme Chrétien, elle ne balança pas; elle quitta la pompe & les noms de Princesse *Excellente*, & de Reine, pour la bure de saint

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

An. de J. C. 1479. & suiv.

François, & pour le titre de *Nonain Jeanne*, que le Roi & la Reine de Castille eurent la cruauté de lui donner par une amere dérision, tandis qu'ils joüissoient des Etats dont ils l'avoient dépoüillée, & que son indigne amant le Roi de Portugal les destinoit à son petit fils, en cas que l'héritier présomptif vint à mourir. Heureuse toutefois & supérieure à ses concurrens dans sa plus grande humiliation, en ce que son sacrifice, quoique nécessaire en apparence, fut volontaire en effet, & qu'elle le ratifia durant une longue suite d'années, par un extrême dégoût du monde, & par de grandes vertus.

La paix si funeste à cette malheureuse Princesse fut une source legitime de joye pour toute l'Espagne. On commença enfin à respirer après tant d'agitations dans l'espoir d'une meilleure fortune. Ferdinand étoit à Valence quand on lui annonça cette agréable nouvelle. Il se rendit incontinent à Tolede, & partout il fut témoin de la joie extraordinaire des peuples au sujet d'une paix si ardemment souhaittée & si peu attenduë. Cette joye fut redoublée par la naissance d'une Princesse, dont la Reine accoucha le 6. de Juin. Ce fut celle qu'on nomma depuis *Jeanne la folle*, & qui

fut mere de Charles-Quint. Sa destinée bien differente de l'espoir d'un pere & d'une mere, étoit d'heriter de leurs vastes Etats, qu'elle devoit porter dans la maison d'Autriche, dont ils procuroient l'élevation, tandis qu'ils ne croyoient travailler que pour eux & pour leur posterité masculine.

AN. DE J. C. 1480. & suiv.

En conséquence du Traité de Paix, la Comtesse de Medellin, le Marquis de Villéna qui s'étoit revolté une seconde fois, & les autres Seigneurs mécontens de la Cour, ou attachés à la prétenduë Reine devenuë Religieuse, rentrérent dans les bonnes graces de leurs Souverains, qui leur imposérent des conditions en Vainqueurs. On rendit quelques Places au Marquis; mais on lui en ôta d'autres plus importantes qu'on réünit à la Couronne. Il fallût se soumettre de bonne grace faute de forces pour résister. Par ce moyen le pouvoir immense que le fils avoit porté presque aussi loin que son pere, qui faisoit ou déposoit les Rois à son gré, plia enfin sous l'autorité Royale, sans être désormais en état de se relever. Exemple qui apprit aux Grands à devenir plus souples durant le regne du plus absolu Monarque qui fût jamais monté sur le Trône de Castille. Tout cela fut termi-

An. de J. C. 1480. & suiv.

né au commencement de l'année 1480. année fatale à René Duc d'Anjou, qui mourut en France au mois de Janvier, n'emportant au tombeau que le vain titre de Roi d'Arragon, de Sicile & de Jerusalem, qu'il laissa pour héritage frivole à son neveu le Prince Charles, sans aucun espoir d'en recüeillir jamais les fruits.

A l'égard de l'Arragon en particulier, Ferdinand en étoit paisible possesseur. Il étoit parti, comme nous l'avons dit, pour faire son entrée dans ce Royaume, au même-tems qu'Isabelle ménageoit la Paix avec le Portugal. Il avoit fait son entrée à Sarragoce le 28. Juin 1479. & il avoit été reconnu dans tous les Etats du Roi son pere sans nulle opposition. Après avoir terminé avec son activité ordinaire quantité d'affaires considérables, excepté celles des Comtés de Roussillon & de Cerdaigne, il avoit trouvé à son retour la paix faite au-dehors. Mais on éprouvoit encore au-dedans des restes d'agitation, qu'il calma en partie dans l'Assemblée des Etats Généraux de Castille. Il n'eut que trop de prétextes d'y porter son autorité aussi loin qu'elle pouvoit aller. Les désordres n'étoient arrivés que par la foiblesse de Henry IV. son prédecesseur. On les lui imputa dans les Etats. On révoqua toutes les gratifi-

cations imprudentes qu'il avoit faites ou qu'on lui avoit extorquées; en un mot on dépoüilla les Grands, on soulagea le Peuple, & l'on rendit le Monarque tout-puissant : coup d'Etat, d'autant plus heureux que l'équité autorisoit Ferdinand à satisfaire également son ambition & son devoir, à humilier les Seigneurs, à gagner ses Sujets, & à se faire regarder comme le liberateur d'un Etat dont on l'auroit regardé comme l'usurpateur & le Tyran, s'il eût été moins sage & moins heureux. Pour établir encore davantage dans sa maison la possession du Trône de Castille, il fit reconnoître par les trois Etats du Royaume son fils unique Don Juan, comme héritier présomtif de ses Couronnes. Le petit Prince reçut les hommages & le serment des Castillans en cette qualité. Le 29. de Mai de l'année suivante, le Roi ayant assemblé de même les Etats Généraux d'Arragon à Calatajud, l'Infant fut declaré Prince d'Arragon, comme il avoit été proclamé Prince de Castille. Peu de tems après, Ferdinand obligea les Etats de Barcelonne d'en faire autant pour la Principauté de Catalogne, menant toûjours comme en triomphe cet enfant si cher, qui sembloit conquérir par son arrivée de nombreux Etats, dont il ne de-

AN. DE J. C. 1480. & suiv.

AN. DE J. C. 1480. & suiv.

voit pas hériter. Il étoit écrit, que *Jeanne la folle* les réüniroit tous en sa personne, comme si le Ciel eût voulu punir la mere & le pere d'avoir inhumainement triomphé des droits, de la liberté, & de la réputation de la célébre Jeanne, qu'ils appelloient la *Nonain*.

Ferdinand & Isabelle suivant toûjours leurs grands desseins, profitérent de ces Etats Généraux, pour châtier d'une maniére éclatante quelques-uns des principaux Seigneurs de Vailladolid qui véxoient les Peuples; pour dompter la Gallice, Province naturellement indocile & remuante; & pour remettre l'ordre & la tranquillité dans des Régions livrées depuis si long-tems aux guerres civiles & à la déprédation, faute d'une tête capable de maintenir la fermeté du Gouvernement. L'Histoire doit cette justice à Isabelle & à Ferdinand, que leur activité au-dedans valut au moins toutes les victoires qu'ils remporterent au-dehors. Quelque passionnés pour eux que soient leurs Annalistes, je ne pense pas qu'ils puissent leur donner un plus grand éloge, que le simple recit qu'on vient de faire de leur progrès rapides dans le maintien du Gouvernement. Ils conquirent en quelque maniére leurs Etats sur leurs Peuples mêmes, après les avoir

sauvés des guerres étrangeres ; & ce fut-là ce qui les affermit pour toûjours sur le Trône. AN. DE J. C. 1481. & suiv.

L'année 1481. & les deux suivantes furent signalées par le commencement de la guerre de Grenade dont je parlerai en son lieu, & par des évenemens étrangers où le Roi & la Reine eurent assez peu de part. Ils furent plus spectateurs qu'acteurs. Je ne laisserai pas d'indiquer quelques-uns de ces derniers faits, & de détailler en particulier ce qui regarde le Portugal, où il se fit une espece de révolution. Mais avant que d'en parler, je m'écarte un moment de mon sujet pour dire un mot de la flotte innombrable des Turcs, que Mahomet II. traîna à sa suite à dessein d'inonder l'Italie. En effet, après avoir inutilement assiegé Rhodes durant trois mois, il envoya le célébre Bacha Acomat pour surprendre Otrante, qu'il prit d'assaut le 13. d'Août 1480. Les Barbares n'épargnérent ni hommes, ni bestiaux, ni terres ; tout fut tué, pillé, ou détruit dans les courses fréquentes qu'ils firent au loin. La Poüille devint presque leur proye. La Place d'armes qu'ils avoient occupée, & où ils se retiroient après ces terribles dégâts, fit appréhender à toute l'Italie le joug Ottoman. Tous les

AN. DE J. C. 1481. & suiv. Princes Chrétiens se liguérent. Le Pape Sixte IV. & Ferdinand oubliérent quelques ressentimens mutuels au sujet des Collations des Benefices, sur lesquels ils s'accommodérent depuis. Les Rois de Castille & de Portugal préparérent quelques secours de Vaisseaux qui ne vinrent point, ou qui vinrent trop tard, laissant à Alphonse Duc de Calabre la gloire ou le bonheur de chasser les Turcs d'Italie. Son courage, & plus encore la mort de Mahomet II. arrivée le 3. de Mai 1481. à Nicomédie dans la Bithynie, obligérent les Turcs à se rendre après cinq mois de siege, & à se retirer d'Italie, excepté quinze cens hommes dont le Duc de Calabre se servit pour châtier les Florentins, qu'on soupçonna d'avoir attiré les Turcs en Italie. On sçait quelles furent les suites de la mort de Mahomet II. quel soulevement elle excita dans Constantinople; comment il se forma deux partis, l'un en faveur de Bajazeth l'aîné, l'autre pour Zizime né durant que son pere étoit Souverain; comment enfin Zizime vaincu fut contraint de se réfugier en Egypte, puis à Rhodes, & en suite en France, ce qui donna lieu à des Histoires mêlées de Romanesque qui ne sont pas de mon sujet.

Je reviens aux affaires d'Espagne. Pen-

tant que Ferdinand qui dominoit par ses Ambassadeurs dans les Etats Généraux de Navarre, se flattoit de rappeller François Phébus dans le Royaume, & de le marier avec sa seconde fille Dogna Jeanne, la mort enleva ce jeune Prince (comme on l'a vû) non sans soupçon de poison, après avoir joüé d'une flûte qu'on lui présenta. Etant sur le point de mourir il dit ces mots de l'Evangile, *mon Royaume n'est pas de ce monde, ne vous troublez point, je vais au pere.* Loüis XI. & Ferdinand se disputérent en vain la Navarre en le mariant à leur guise. Sa mort fut toutefois plus favorable aux desseins de Ferdinand sur la Navarre, qu'à ceux du Roi de France; malgré tant de mariages manqués soit du frere, soit de la sœur qui lui succéda. Charles d'Anjou mourut la même année 1482. à Marseille pour le malheur de l'Italie, qui devint par-là le théâtre de la guerre. Alphonse de Carillo d'Acugna Archevêque de Toléde mourut en même-tems, laissant au Cardinal Mendoze Archevêque de Séville son rival, si connu sous le nom de Cardinal d'Espagne, non-seulement son Archevêché de Toléde; mais encore toute la confiance & toute la faveur d'Isabelle & de Ferdinand, qu'il n'avoit, ce semble, couronnés qu'au profit de son

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

concurent, tandis qu'il croyoit ne travailler que pour ses propres interêts. Les differens personnages qu'il joüa meritoient en quelque maniere que ses Souverains fussent dispensés d'une partie de la reconnoissance qu'ils lui devoient, si l'on peut jamais s'en dispenser, surtout quand le bien-fait est un Trône. Il est vrai que Carillo toûjours fier, inquiet & remuant, étoit bien moins propre qu'un Prélat insinuant & doux, à entrer dans la faveur de deux esprits aussi jaloux de leur autorité que l'étoient le Roi & la Reine. Délivrez d'un bienfacteur si terrible & si dangereux, ils se virent un ennemi de moins sur les bras. Quelques-uns prétendent que Carillo qui avoit eu toute sa vie la folie de la pierre philosophale mourut extrêmement riche, & qu'il y avoit dans ses coffres des sommes immenses destinées au rétablissement de l'Université d'Alcala, dont le Cardinal Ximénés devenu Ministre jugea à propos de se servir. On ajoûte que Troïle fils naturel de Carillo ayant été inhumé à côté de son pere, Ximénés fit enlever le corps qu'on enterra ailleurs, pour ne pas immortaliser l'incontinence d'un Archevêque de Tolède. Ceux qui ne voudroient pas reconnoître dans Xi-

ménés le Christianisme héroïque dont ses partisans & l'Histoire même lui font un juste sujet de veritable gloire, ou qui jugeroient plus de ce Ministre en politiques qu'en Chrétiens, pourroient peut-être soupçonner un petit mouvement de vengeance humaine dans ce traitement à l'égard de l'Archevêque de Tolède, qui avoit tenu long-tems Ximénés dans une étroite prison, pour l'obliger à ceder un bénéfice obtenu par un droit d'expectative.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

De toutes ces morts de têtes illustres, aucune ne fit plus de bruit en Espagne que celle du Roi de Portugal Don Alphonse. Don Juan son fils prit enfin une Couronne après laquelle il soupiroit depuis long-tems. On a vû le portrait du pere dans ses actions. La bisarrerie de tous ses procédés pour envahir la Couronne de Castille, son projet de mariage avec Jeanne fille de Henry IV. qu'il défendit mal, & qu'il abandonna lâchement, ses guerres & ses négotiations à ce sujet; son voyage en France, sa fuite précipitée; son dessein de se cacher dans un Monastere à Rome; son Traité de Paix avec Ferdinand: en un mot, toutes ses démarches, marquoient plus de caprice & d'impetuosité que de cette grandeur d'ame & de cette politique dignes

AN. DE J.C. 1481. & suiv.

d'un Monarque. Il ne manquoit cependant pas de talens; mais il sçavoit peu s'en servir. Son fils au contraire par son flegme, sa dexterité, sa valeur, ses exploits, sa clémence envers les bons, sa sévérité contre les méchans, la finesse de son esprit, la sûreté & la promptitude de sa mémoire, & quantité d'éminentes qualités, passa pour un des Princes les plus accomplis, & merita le surnom de Juan II. dit le Grand. Mariana en fait un éloge complet en disant, qu'il égala les Souverains de son siécle, & qu'il en surpassa plusieurs. Sa maxime favorite (ajoûte cet Historien) fut, que le sceptre, ou trouvoit des Princes sages, ou les rendoit tels. Il sentoit en effet plus qu'aucun autre l'avantage qu'un Roi peut tirer du commerce perpétuel qu'il est obligé d'avoir avec des hommes consommés en tout genre, par la naissance, l'éducation, les talens, l'expérience, & l'envie de plaire au Souverain.

Il commença son regne par une fermeté & une vigueur qui pensérent lui coûter cher. Comme il s'attaqua d'abord à la Noblesse peu soumise, ou favorable aux malfaiteurs, il se forma une dangereuse conspiration contre sa personne. Les exécutions de quantité de coupables qu'il

qu'il fit mourir sur l'échaffaut, les airs railleurs dont il se servit pour humilier les Courtisans; les ordres qu'il avoit donnés d'enlever les criminels réfugiés sur les terres des Seigneurs, sans leur en demander l'agrément; sa vigilance enfin, & son infléxibilité à faire observer les Loix, sans aucun égard pour les Grands qui s'en croyoient dispensés, produisirent un violent orage. Don Ferdinand Duc de Bragance, & Don Dominique de Viseu, l'un & l'autre beaux-freres du Roi, étoient les Chefs de la conjuration, où entroit tout ce qu'il y avoit de premiere Noblesse, & de Gentilshommes attachés à leur fortune. Le Roi eut le bonheur de la découvrir avant qu'elle éclatât. Il tenoit les Etats à Evora; il y avoit proposé plusieurs réglemens nouveaux pour la réformation des abus & des désordres. Il réprimoit surtout la licence & la rapacité des Grands qui ruinoient leurs Vassaux; il les soumettoit aux Loix comme le Peuple. Le Duc de Bragance representa avec force, que cette nouveauté anéantissoit la liberté des Seigneurs, & les Priviléges que les Rois leur avoient accordés; il s'offroit à le prouver par les Archives de sa Maison. Le Roi accepta l'offre, & ordonna à Lope Figuérédo son Trésorier,

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

de chercher les Actes en queſtion chez le Duc. Figuérédo parmi les papiers trouva des lettres qui prouvoient une intelligence de ce Prince avec le Roi de Caſtille en faveur de la conſpiration. Figuérédo enleva ſubitement ces lettres fatales, & les montra au Roi. Don Juan les fit copier, & fit remettre ſécrétement les originaux en leur place. Il diſſimula quelque tems, & comme les deux Ducs étoient allés un jour à Almérin voir la Reine leur parente, qui avoit fait une fauſſe couche; Don Juan prit cette occaſion de tirer à quartier le Duc de Bragance dans la Chapelle; là il lui fit un long diſcours, où il lui déclara qu'il étoit inſtruit de ſes liaiſons avec Ferdinand; il le prioit en ami d'y renoncer, l'aſſûrant d'un oubli généreux du paſſé, pourvû qu'il lui fût fidéle à l'avenir. Le Duc plus troublé que corrigé par ce diſcours, raſſûra le mieux qu'il put ſa contenance, & prit le parti de nier tout, ne ſoupçonnant pas qu'il fût trahi, & que le Roi eût en main des preuves convainquantes pour le confondre; il confirma même ſes paroles par des ſermens, & porta la diſſimulation juſqu'à jurer au Roi une fidélité qu'il avoit déja violée, prêt à en jurer autant aux mécontens & au Roi de Caſtille. Après cette entrevûë politique,

ils se séparerent, la sincérité sur le visage, & la rage daus le cœur, résolus plus que jamais de s'observer l'un l'autre, & de se venger. Il paroît toutefois par le discours du Roi, tel qu'on le voit au long dans les Historiens Espagnols, que Don Juan vouloit regagner son beaufrére, & le sauver, après l'aveu qu'il exigeoit de lui. Mais sa bonté méprisée se changea en fureur, sur-tout quand le premier crime fut confirmé, non-seulement par un parjure, mais encore par un second crime qui suivit de près. Le Duc ayant eu de nouvelles liaisons avec la Castille, le Roi qui en fut informé, résolut de traiter le mari de la sœur de sa femme, comme Henry IV. Roi de France traita depuis le Maréchal de Biron. Voici comme la chose arriva.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

L'Infant Don Alphonse de Portugal, & l'Infante Dogna Isabelle avoient été remis depuis environ deux années au Château de Mora en qualité d'ôtages & de garants du dernier Traité, & l'on étoit enfin convenu de part & d'autre de les retirer. La Princesse fut reconduite à la Cour de Castille, & le Prince en celle de Portugal, qui étoit alors à Evora. Le Duc de Bragance voulut l'y accompagner pour achever de dissiper les soupçons du Roi de Portugal. Mais il ne

An. de J. C. 1481. & suiv.

sçavoit pas que Don Juan avoit été averti de ses nouvelles pratiques avec la Castille, par Gaspard & Pédro de Jusarté, serviteurs mêmes du Duc qu'ils trahissoient. Don Juan l'attendit à la Cour avec impatience pour le confondre & le punir. A peine y fut-il arrivé au mois de Mai 1483. que Don Juan se saisit de sa personne, & le mit entre les mains de la Justice. On lui fit son procès dans les formes. Il fut convaincu du crime de leze-Majesté, & condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut executé dans la Place publique d'Evora. Avec lui on décapita six Gentilshommes, les autres se sauvérent, entre lesquels furent le Connétable, & les freres du Duc de Bragance. Sa femme envoya promptement ses trois fils en Castille, pour les mettre à couvert de la colére d'un Roi qui n'avoit pas épargné le crime dans le beaufrere de la Reine son épouse, & qui étoit resolu de porter la punition jusqu'où elle pouvoit aller. Le lendemain de cette terrible exécution, le Roi fit appeller Don Dominique Duc de Viseu frere de la Reine, & complice de la conspiration; il lui pardonna à cause de sa grande jeunesse & de son imprudence; il se contenta de l'avertir paternellement de se comporter désormais avec tant de sa-

gesse & de précaution, qu'il ne lui donnât pas lieu de le traiter, comme il avoit fait le Duc de Bragance. Ce jeune Prince confondu par ce discours ne put répondre qu'en baisant les mains au Roi. AN. DE J. C. 1481. & suiv.

La mort du Duc de Bragance toute effrayante qu'elle étoit, n'éteignit pas la conspiration. Les Conjurés n'en devinrent que plus furieux, & le mal s'aigrit par la violence du remede. Le jeune Duc de Viseu avoit toûjours aspiré à regner. Soit imprudence de jeunesse, soit ambition veritable, il oublia bien-tôt le danger auquel il avoit échappé, & prêta l'oreille à la Ligue dont le but étoit de se défaire du Roi, & de le mettre en sa place sur le Trône. Les principaux Chefs étoient, Garcie Ménézés Archevêque d'Evora, Ferdinand son frére, Lope d'Albuquerque Comte de Pegnaçor, son frere. Don Pédre, les Ataydes pere & fils, Guttiere Coutigno, & Fernand Sylveyra. Après plusieurs conférences sécretes, ils conclurent avec Don Dominique Duc de Viseu de chercher toutes les occasions de surprendre le Roi qui étoit à Sétubal, & de le poignarder. Parricide exécrable dont le Ciel préserva Don Juan, & dont il fit retomber l'horreur & le châtiment sur les Conjurés. L'Archevêque aussi débauché que per-

An. de J. C. 1481. & suiv.

fide à son Roi, entretenoit la sœur d'un certain Diegue Tenoco; elle surprit le sécret de son amant & le dit à son frere, qui s'étant déguisé en Cordelier alla heureusement tout découvrir au Roi, & le prier de se tenir sur ses gardes. Peu de jours après Vasco Coutigno frere d'un des Conjurés ayant appris le fil de la conjuration de la bouche de son frere même, qui n'avoit pas fait de difficulté de la lui révéler, parce que Vasco venoit d'être disgracié, & se disposoit à aller en Castille, résolut de faire sa paix avec Don Juan, en l'avertissant de ce qui se tramoit. Il le fit, & le Roi récompensa Ténoco & Vasco chacun selon sa naissance; il donna des bénéfices considérables au premier, & fit le second Comte de Varva & d'Estrémos.

Malheureusement le jour même que les Conjurés avoient choisi pour se rendre de divers endroits à la Cour avec le Duc de Viseu, le Roi ayant fait sa priére dans une Eglise aux environs de Sétubal, dont il étoit imprudemment sorti peu accompagné, étoit monté sur une barque avec quatre Seigneurs seulement, pour joüir quelques momens du plaisir de la pêche. Sur le soir comme il songeoit à regagner le rivage, il apperçut environ trente des Conjurés qui l'atten-

doient pour exécuter leur attentat. Un de ses valets de chambre nommé Antoine Foria lui parla à l'oreille, & l'avertit de ce qu'il soupçonnoit à trop juste titre. Comme il n'étoit plus question de reculer, le Roi prit le parti d'aborder & de dissimuler. Il se rendit tellement maître de son air & de ses maniéres en ce moment critique, qu'ayant sauté à terre, & étant monté sur le champ à cheval, il appella en souriant le Duc de Viseu, & lui dit aussi-bien qu'à ceux de sa suite tant de choses gracieuses qu'il les déconcerta. Ils n'osérent alors attenter à sa vie; mais comme il ne pouvoit aisément se délivrer d'eux, & qu'il falloit attendre sa garde qu'il avoit sécrétement envoyé chercher, il se détermina à marcher au milieu d'eux jusqu'à l'Eglise de Notre-Dame dite l'*Antique*; là après une courte priére, il s'appuya contre un mur pour avoir l'œil sur le moindre mouvement de ses assassins, avec lesquels il se mit à s'entretenir avec autant de sens-froid & de gayeté, que s'il n'eût eu rien à craindre de leur fureur. Il apperçût Vasco Coutigno qui s'étoit mêlé parmi eux à dessein de le servir. Pour affecter davantage d'ignorer la conjuration, Don Juan l'appella, & badinant familiérement avec lui, il fit semblant de le dé-

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

tourner du projet qu'il avoit formé ; avec sa permission, de se retirer en Castille. Par ce moyen il traîna si naturellement & si heureusement la conversation, qui fut assez longue, que les Conjurés, quoiqu'ennuyés de tant de délais, & prêts à chaque instant à se jetter sur lui, donnérent le loisir aux Gardes & aux Courtisans de venir en grand nombre le tirer de ce cruel embarras, dont ni eux ni les assassins n'apperçurent aucun trait sur son visage. C'est ainsi qu'il se déroba à ce danger le Vendredi 26. d'Août 1484. Dieu ayant en quelque maniére suspendu par un rayon de sa Majesté des mains furieuses prêtes à se tremper dans le sang de l'oinct du Seigneur.

Don Juan laissa passer encore quelques jours pour donner moins de soupçons à ses ennemis, & pour s'assûrer de toutes les particularités de la conspiration. Quand il eut toutes les lumiéres qu'il desiroit, il manda au Duc de Viseu qui s'étoit retiré à Palmela avec Dogna Béatrix sa mere, pour être à portée de sçavoir l'issuë de ses détestables projets ; de venir le trouver à Sétubal sous quelque prétexte qu'il imagina ; soit pressentiment, soit trouble de conscience, le Duc se trouva embarrassé, vû le danger d'obéir ou de n'obéir pas. Après

quelque irresolution se fiant sur sa bonne fortune, il prit le parti d'obéïr; mais à peine se fut-il présenté, que le Roi lui-même le poignarda de sa main, & le fit tomber mort à ses piés, sans qu'il eût proféré une seule parole. Il étoit nuit, & le Roi étoit alors dans un appartement de la maison de Don Nugno d'Acugna, accompagné de trois de ses confidens. Il dit à ce malheureux Prince en le perçant: *Va misérable, & apprends au Duc de Bragance le dénouëment de sa detestable intrigue.* Ainsi mourut Dominique Duc de Viseu âgé d'environ vingt ans, duppe de l'Astrologie judiciaire, dont les partisans imposteurs & flatteurs l'avoient assûré qu'il regneroit. Pour consoler Béatrix sa mére, le Roi adopta en quelque maniere le Prince Emanuel frere du Duc de Viseu, comme s'il eût prévû ce qui devoit arriver; sçavoir, qu'il seroit son successeur. Il lui donna les Etats de son frere, & le fit nommer Duc de Béja, pour ne plus entendre le nom odieux de Viseu. Emmanuel plus heureux qu'un frere, que les Astrologues avoient flatté de l'espoir du Trône, monta en effet sur celui de Portugal, au défaut de l'héritier légitime Don Alphonse, qui mourut d'une chûte de cheval dans un tournois l'an 1492. huit

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

mois après son mariage avec Isabelle de Castille. Cependant afin qu'il fût dit dans ces tems de superstition, que le bonheur d'Emmanuel étoit veritablement écrit dans les Astres : son élévation, ses conquêtes, & les découvertes que firent depuis les Portugais sous son Regne, furent, dit-on, annoncées par l'Evêque de la Garde, qui avoit tiré son horoscope. Du moins voulut-on, que la Sphère dont ce jeune Prince avoit fait le corps de sa Devise, fût un présage certain de sa future grandeur.

Dès que les Conjurés eurent appris la destinée de leur Chef, ils tâchérent de se dérober à la colére du Roi le plus promptement qu'il leur fut possible. Mais tous ne furent pas assés prompts ou assés heureux pour y réüssir. Don Pédre d'Albuquerque, l'Archevêque d'Evora, Ferdinand Ménésez son frere, Pédro d'Ataïde le fils, & Guttiére Coutigno furent pris. De ces cinq on épargna le dernier, à cause de Vasco son frere; on le mit dans une Tour où il mourut peu de tems après, soit de chagrin, soit autrement. Il en arriva autant à l'Archevêque, qu'on trouva mort sur la cîterne de la Forteresse de Palméla, où on l'avoit emprisonné. Les autres furent décapités & mis en quartiers.

Ceux qui eurent le bonheur de s'enfuir en Castille ou ailleurs, traînérent une vie misérable, & moururent la plûpart dans l'opprobre & dans l'indigence, comme pour montrer que le Ciel punit tôt ou tard les projets, même inutiles, d'un parricide aussi exécrable que celui qu'ils avoient médité. De ce nombre étoit Don Alvare d'Ataïde le pere, qui avoit attendu à Santaren l'issuë de la conjuration, résolu d'aller ensuite avec des hommes armés enlever du Convent de Conimbre la Princesse Jeanne, afin de la tenir dans une Forteresse plus sûre. Entreprise qui pourroit paroître concertée avec le Roi de Castille, pour lui ôter l'unique crainte qui pût l'arrêter, sçavoir, de trouver encore quelque ennemi assez puissant & assez hardi, pour lui opposer ce fantôme de Reine, malgré ses vœux de Religion, & pour entreprendre de la couronner en rompant ses liens. Quoiqu'il en soit de ce soupçon fondé sur un fait réel, Ferdinand n'avoit pas besoin de cette précaution, étant devenu par son adresse aussi absolu dans ses Etats, que Don Juan le devint dans les siens par les exemples de séverité dont je viens de parler.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

Le Roi de Castille vit mourir l'année 1483. un de ses plus redoutables concurrens en fait de politique: c'étoit Loüis

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

XI. Roi de France. Il y avoit toutefois long-tems que ce Monarque uniquement occupé du soin de prolonger un reste de vie languissante qu'il ne pouvoit songer à quitter quand elle l'abandonnoit, avoit cessé de se faire craindre au dehors. Ce qui embarrassoit Ferdinand étoit la maniére de recouvrer les Comtés de Roussillon & de Cerdaigne que Loüis XI. avoit toûjours retenus. Les Historiens Espagnols ne font point de façon de dire, que ce Prince en avoit ordonné la restitution à sa mort, & même par testament; mais on ne voit pas sur quoi ils se fondent, si ce n'est sur la parole de deux Cordeliers gagnés, qui le dirent à Charles VIII. Voici le vrai. Don Juan Roi d'Arragon & de Navarre pere du Roi de Castille avoit engagé le Roussillon & la Cerdaigne à Loüis XI. pour en obtenir la somme de trois cens mille écus d'or avec des troupes, dont Jacques d'Armagnac se servit pour dégager Ferdinand des mains des Rebelles, qui étoient sur le point de le prendre à Girone. Durant environ trente années l'Espagne redemanda souvent ces païs engagés, sans restituer les trois cens mille écus d'or. Souvent elle fit des démarches qui pouvoient authoriser Loüis XI. à ne pas rendre ce qu'on

tâchoit de lui ravir par des voies injustes & contraires aux Traités. Ces contestations durérent jusqu'à l'année 1493. dix ans après la mort de Loüis XI. & au tems de la plus brillante conquête de Ferdinand, qui venoit de terminer la guerre de Grenade après avoir subjugué les Maures. Ce Conquérant politique voyant Charles VIII. déterminé à porter la guerre en Italie, & se croyant de son côté en droit & en état de traverser ce dessein, prit cette occasion de redemander avec autant d'instance que d'artifice, le Roussillon & la Cerdaigne. Le Roi de France vouloit détrôner le Roi de Naples parent de Ferdinand; & il s'agissoit d'engager Ferdinand à demeurer neutre dans cette guerre. Celui-ci vendit sa neutralité prétenduë pour le Roussillon & la Cerdaigne. Il trouva le secret d'engager dans son parti Olivier Maillard Cordelier, Prédicateur du Roi, & son confrére Jean Mansierne Confesseur de la Duchesse de Bourbon. Ces deux Moines prirent le Roi Charles VIII. du côté de la conscience, & lui représentérent, que la France ayant retiré des Païs engagés beaucoup au-dessus de la somme prêtée, les deux Comtés ne lui appartenoient plus; que Loüis XI. avoit ordonné à sa mort qu'on les restituât;

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

An. de J. C. 1481. & suiv.

que jusqu'à ce qu'on eût fait cette restitution il demeureroit dans le Purgatoire; & que le Ciel seroit fermé pour Charles VIII. lui-même, s'il ne se pressoit d'accomplir les ordres de son pere.

Soit scrupule, soit politique mal entenduë; le Roi Charles malgré les vives oppositions de son Conseil, conclut par son autorité suprême à rendre le Roussillon & la Cerdaigne, à condition seulement que Ferdinand demeureroit neutre dans la guerre qu'on se proposoit de faire au Roi de Naples. Les Bourgeois de Perpignan eurent beau s'opposer à cette restitution, alléguant que si on livroit cette barriere, le Roi de Castille pourroit entrer sans opposition dans le Languedoc quand il lui prendroit envie de se broüiller avec la France; que c'étoit son dessein, & que ses successeurs au moins viendroient à bout d'y réüssir. On n'écouta ni raisons ni remontrances. Le Roi, seul de son sentiment voulut être obéï. Loüis d'Amboise ne balança pas à rendre la Place; il se pressa même d'obéïr sans représentation, ce qui donna lieu à ses ennemis de publier, que l'Or d'Espagne avoit rendu son obéïssance plus prompte & plus exacte. Le Traité fut signé: le Roussillon & la Cerdaigne furent réünis

à la Couronne d'Eſpagne juſqu'au tems de Loüis XIII. qui les reprit. La paix des Pyrénées les remit enfin ſous la domination de la France. A l'égard de Ferdinand non-ſeulement il ne paya point les trois cents mille écus d'or (on ne les avoit pas même demandé dans ce biſarre Traité) mais loin de tenir ſa parole, & d'accomplir l'unique condition qu'on avoit éxigée de lui, il ne fit pas difficulté de ſe déclarer pour le Roi de Naples contre la France, choſe unique que Charles VIII. vouloit empêcher, en ſacrifiant ſi légérement les Comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne.

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

J'ai parcouru par anticipation cet événement ſur la fin de cette Hiſtoire que je me preſſe de mener au terme propoſé; comme j'ai anticipé la révolution de la Navarre, afin de faire appercevoir au Lecteur comme dans un lointain, par quels reſſorts de politique & de bonheur Ferdinand vit les membres épars de l'Eſpagne ſe rapprocher les uns des autres, & former ce corps redoutable & puiſſant, dont il fut en quelque maniere le créateur & le chef. On a vû dans un grand détail (plus grand, j'oſe le dire, que dans aucune autre Hiſtoire d'Eſpagne) l'Arragon ſe

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.
réünir insensiblement avec la Castille, contre toutes les apparences, malgré tous les obstacles du dedans & du dehors, & par des voyes supérieures, ce semble, à toute la prudence humaine. Ces deux Royaumes n'avoient d'abord été que deux Comtés unis & dépendans de la Couronne de Navarre sous le Roi Don Sanche le Grand. Après sa mort ils devinrent Royaumes à leur tour, & ils demeurérent séparés durant quatre cens quarante-cinq ans, jusqu'à ce qu'ils furent enfin rejoints d'une maniere ferme & stable sous Isabelle & Ferdinand par le Traité de Paix fait entre la Castille & le Portugal l'an 1479. C'est ainsi que la Castille soumise d'abord à la Navarre, aussi-bien que l'Arragon, soumit peu à peu à son tour l'Arragon, la Navarre ensuite, puis tout le reste de l'Espagne. Mais la réünion des deux principales Couronnes ayant été le principe de toutes les autres réünions qui suivirent en divers tems, on a crû devoir borner la carriére des Révolutions d'Espagne à cette importante révolution qui entraîne tout le reste. En effet, outre la Navarre, le Roussillon & la Cerdaigne, que nous venons de voir se réünir à la domination de Ferdinand & d'Isabelle, ces

deux Fondateurs de la monarchie universelle d'Eſpagne dans l'un & l'autre hémiſphére, conquirent en dix ans le Royaume de Grenade, & ruinérent entiérement l'empire des Maures. Cette célébre conquête eſt tellement liée à celles que je viens de décrire, qu'il m'a paru néceſſaire en terminant cet ouvrage, d'en donner une idée aſſez étenduë pour n'en rien perdre d'eſſentiel, & aſſez ſuccincte pour la préſenter plus vivement aux yeux du Lecteur, comme une des principales ſuites de la grandeur Eſpagnole portée au ſuprême dégré par Iſabelle & Ferdinand.

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

On a vû dans le commencement de cet Ouvrage, que les Maures étoient entrés en Eſpagne vers l'an 712. de JESUS-CHRIST; ils en ſubirent le joug l'an 1492. Je dois rappeller en peu de mots les mouvemens de cet eſſain d'Infidelles que la Providence tranſporta dans une Région Chrétienne pour la punir, & qu'elle proſcrivit au bout d'environ huit cens ans pour en délivrer les Chrétiens. Il faut ſe ſouvenir que cette innondation de Barbares fut l'effet d'un dépit du Comte Julien contre le Roi Don Rodrigue, Prince livré à ſes infames plaiſirs : que le fameux Tarif à la tête d'une nombreuſe armée d'Afri-

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

cains ravagea les Isles & les côtes Espagnoles : que le Prince Sanche & Don Rodrigue après plusieurs efforts inutiles perdirent successivement deux batailles qui déciderent du sort de l'Espagne : que les Vainqueurs appellant du fond de l'Afrique des millions de guerriers, firent en quelque maniére déserter leur Patrie, pour former dans l'Europe une nouvelle Nation : que les malheureux restes des vaincus ayant choisi Pélage pour Roi, ce brave Prince soûtint par sa valeur les débris de sa Monarchie dans les Asturies, laissant à ses successeurs la nécessité de faire une guerre éternelle aux Conquérans, plus ou moins heureusement, à proportion de leur adresse, de leur bravoure, & des conjonctures : qu'ils reprirent insensiblement la supériorité jusqu'à réduire les Maures à un coin de l'Espagne qu'ils avoient auparavant presque entiérement subjuguée : que les Infidéles cantonnés dans les extrémités de la Péninsule où ils étoient supérieurs, par la facilité de communiquer avec l'Afrique, fondérent entre la Murcie & l'Andalousie, une autre Monarchie Espagnole assez ferme & assez durable pour tenir tête à la domination légitime durant près de huit siécles : que ce Royaume étranger dans

le sein du Christianisme étoit formé de plus de cent Villes considérables & bien fortifiées, dont Grenade la plus belle de toute l'Espagne étoit la Capitale : que cette grande Ville étoit située dans le plus riche, le plus doux, & le plus beau climat de toute la Région, qui est entrecoupée de collines, de plaines & de ruisseaux propres à entretenir la fécondité de la terre, l'agrément des vûës de Grenade, & la bonté de son air : que les divisions des Espagnols tantôt entre eux, tantôt avec d'autres Nations voisines firent cesser leurs guerres contre les Maures ; que les tréves plus longues ou plus courtes suivant les interêts réciproques, ou plûtôt selon le caprice des uns & des autres, se renoüioient presque aussi-tôt qu'elles étoient rompuës : que les deux Nations, quoique bien différentes de mœurs & de religion, lassées de tant d'alternatives s'accoûtumérent à vivre ensemble dans une espece de paix ou d'équilibre politique, que le tems & les circonstances rendoient nécessaire de part & d'autre : qu'enfin les intérêts différents des petits Etats Espagnols, presque toûjours désunis par la guerre autant que par la multiplicité des Rois, furent la principale cause qui maintint

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

An. de J. C. 1481. 1482. 1483.

au milieu d'eux une domination ennemie & intéressée à semer la discorde entre les Souverains Espagnols, capables de la renverser tous ensemble, & trop foibles pour l'attaquer chacun en particulier.

La Providence avoit ménagé à Ferdinand & Isabelle le bonheur de réparer la faute de Rodrigue. Ils subjuguérent & furent cause que l'on chassa de l'Espagne plusieurs années après, des étrangers que l'incontinence d'un méchant Roi y avoit introduits & rendu les maîtres. A juger humainement des révolutions qui arrivent dans les Etats, les Maures furent la premiere source de leur ruine. La politique raffinée de Ferdinand & d'Isabelle, aidée d'un courage égal, & soûtenuë par la prudence & la valeur de quantité de Grands hommes, qui ne sont jamais rares dans les beaux regnes, terminerent enfin cette étonnante révolution.

Albohacen dix-neuviéme Roi Maure; de la Maison des Almohades, commença imprudemment les hostilités. Il profita des occupations du Roi de Castille & de la négligence du Gouverneur de Zahara, forteresse considérable qu'il surprit la nuit du 27 de Decembre 1481. Il allégua pour se justifier d'une ruptu-

re si témeraire de la tréve toute récente, une raison apparente quoique singuliere, c'est-à-dire la coûtume des deux Nations, qui de tout tems distinguoient subtilement les surprises d'avec les siéges dans les formes, & les brigandages imprévûs, des guerres reglées; de sorte qu'on se permettoit durant les tréves, les attaques ou les irruptions, qui n'avoient point l'air de siége ou de guerre. Albohaçen avoit quelque apparence de raison pour le fonds, puisque cette bisarre coûtume tenoit anciennement lieu de Loi militaire entre les deux Peuples, qui y trouvoient leur avantage par la nécessité où ils se mettoient de se tenir toujours alertes les uns contre les autres: mais il paya chérement l'imprudence qu'il eut d'user de finesse avec une Cour plus fine qu'il ne l'étoit. Sur ce principe de l'ancien usage le Roi Maure alla toûjours en avant, & malgré les plaintes des Castillans il fit d'autres tentatives, quoiqu'infructueuses, sur d'autres Places importantes. Les Espagnols par représailles prennent leur tems pour se venger au double: ils surprennent la forte Place d'Alhama, égorgent le corps de garde, ouvrent les portes du Château, y introduisent trois cens soldats, se rendent

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

An. de J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

maîtres de la Ville & de la Citadelle ; & par ce moyen réparent la perte de Zahara.

Des préludes si légers en apparence furent en effet l'origine de la révolution du Royaume de Grenade. Le terme de sa chûte étoit arrivé, & si l'on en croit les Espagnols, aussi superstitieux alors que les Maures, il avoit été prédit par un vieillard, qui après l'imprudente démarche que l'on fit en rompant la tréve par la prise de Zahara, se mit à crier dans les ruës de Grenade. » Les débris » de Zahara vont retomber sur nous ; » notre fin approche ; puissai-je être » faux Prophête ! » Albohacen avoit trop irrité des ennemis devenus plus politiques, & aussi braves que les Maures. Il ignoroit que Ferdinand, Isabelle, Ximénés, Gonsalve de Cordouë, le Marquis de Cadix, & tant d'autres hommes extraordinaires, étoient des génies capables non-seulement d'abbattre sa puissance, mais de bouleverser comme ils le firent, l'Affrique, l'Italie, & le nouveau monde. Ce fut pourtant à eux, je veux dire à Isabelle & à Ferdinand, sources de tant de merveilles prêtes à éclore, & premiers moteurs de tant de têtes qui se formoient pour la guerre & le cabinet, que le Roi Infidéle osa faire

porter ces fiéres paroles, quand on lui demanda le tribut ordinaire, » Dites à » vos Maîtres, que les Rois de Grenade rendoient véritablement hommage à ceux de Castille par quelques pieces d'or : mais que nous ne battons » plus de cette monnoye. « (Voilà, dit-il, en montrant une lance) » la » monnoye dont nous vous payerons » dorênavant. «

AN. DE J.C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

A peine eut-il appris la nouvelle de la prise d'Alhama par les Espagnols qu'il leva le masque. Il regardoit avec justice cette Place, comme une des portes de son Royaume ; il y marcha en diligence à la tête d'un armée formidable, & par le nombre & par la bravoure. Il avoit trois mille Fantassins & trois mille Cavaliers. Les Espagnols encore tróp occupés de leurs guerres récentes, & désaccoutumés d'avoir affaire aux Maures, furent plus lents à faire leurs levées. Heureusement pour eux la Ville quoiqu'attaquée vivement, & privée d'eau par les assiégeans, qui avoient détourné la riviére, tint bon jusqu'à l'arrivée du secours. On mit en fuite les Maures. Ferdinand y accourut en personne, fort inquiet du succès de sa grande entreprise encore secrette, sur la conquête du Royaume de Grenade.

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Mais il n'étoit plus question de paix ni de ménagement avec les Maures qui s'étoient démasqués, & qui vouloient profiter eux-mêmes des embarras de la Cour de Castille. Toutesfois son inquiétude étoit bien fondée, puisque le projet de cette conquête commençoit à éclater malgré lui, avant qu'il eût eû le tems de faire les préparatifs qu'il avoit jugé nécessaires, & qui sembloient demander quelques années de repos. La nécessité de repousser la force par la force l'obligea de tenter la fortune, & le bonheur voulut que la division se mît parmi les Maures, chose unique qui pût les perdre dans ces conjonctures; & qui justifia le parti d'Isabelle, plus intéressée à cette conquête que Ferdinand; lorsque par l'avis du Pere Ximénés son Confesseur, elle se mit en tête de précipiter l'entreprise.

On commença tout de bon ce grand ouvrage. Mais les commencemens ne furent pas heureux. Le Roi de Castille se vit contraint de lever le siége de Loxa, qu'il avoit attaquée peu prudemment avec une armée trop foible, & sans concert ni intelligence entre ses Lieutenans Généraux. En revanche il secourut à propos Alhama, que les Maures assiégeoient une seconde fois. Cependant

pendant leurs discordes intestines fondées sur des mécontentemens, ou plutôt sur leur inconstance naturelle, étoient arrivées à leur comble. C'étoit la seule chose sur laquelle le Conseil de Castille avoit sagement compté en souscrivant à l'avis d'Isabelle. L'esprit de vertige qui saisit les Grenadins, les porta à chasser de Grenade leur propre roi Albohacen à l'occasion que je vais dire, sans pourtant garantir entiérement la verité de toutes les circonstances, puisque le judicieux Mariana n'en dit rien ou peu de chose. Cependant, outre qu'il est trop concis dans ce qui concerne la guerre des Maures, ainsi que dans tout le reste, ne disant que ce qu'il ne peut ometrre sans manquer à la fidelité d'une Histoire générale, il est certain qu'il ne dément aucune des circonstances que racontent Bléda & Carvajal, Auteurs dont il s'est servi comme de garants sûrs pour le fonds, & que j'ai crû pouvoir prendre pour guides après lui, sans m'écarter de sa route, & d'autant plus sûrement qu'ils font profession de traiter uniquement des guerres des Maures, sur la foi de Pierre Martyr & d'autres Auteurs contemporains.

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Le Roi de Grenade qui avoit déja des héritiers de ses Etats, s'avisa, dit-

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

on, dans un âge avancé d'aimer une Chrétienne, que sa beauté fit appeller *Zoraïa* en langue Arabesque, c'est-à-dire, *Etoile du matin*. Sa passion alla jusqu'à l'épouser, après avoir répudié sa femme légitime, qui étoit sa proche parente. Non content de cet éclat odieux, il devint esclave des jalousies & de l'ambition de sa nouvelle épouse. Elle entreprit de faire donner la préference à ses enfans au préjudice des fils du premier lit, en privant ceux-ci de la succession au Thrône. L'amour aveugla le vieux Roi au point d'écouter les soupçons, & de servir les fureurs d'une Maîtresse ambitieuse, qui avoit sacrifié sa Religion à ses interêts. Il épousa sa rage, étouffa la tendresse paternelle, & regarda comme ennemis, des enfans qu'il avoit tendrement aimés, & dont tout le crime étoit d'avoir une marâtre qui ne cherchoit qu'à les faire perir. Il prononça leur Arrêt, & les fit massacrer dans son Palais de l'Alhambra. Mais la Reine répudiée eut l'adresse & le bonheur de dérober à sa barbarie l'aîné avec le dernier de tous, qu'elle fit descendre par une fenêtre de la Tour où elle étoit releguée. Ils se réfugiérent à Cadix chez des Maures mécontens, qui les reçûrent avec joie, comme des Prin-

ces capables de venger un jour leurs injures, & de rendre leur parti plus redoutable. Ils ne se trompérent pas. La tyrannie du vieux Roi, ses infâmes amours, sa cruauté envers son propre sang, & son imprudence à attaquer les Rois de Castille dans des conjonctures si délicates pour la Nation Maure, donnérent lieu aux mécontens de Grenade (& presque tous l'étoient) de prendre un parti de désesperés, d'appeller de Cadix l'aîné des Princes du premier lit, de profiter de l'absence d'Albohacen, & de placer sur son Thrône son fils Mahomet Boabdil ou Abdala, surnommé depuis le *Petit Roi*. La conjuration fut si secrette & si bien concertée, que tout réüssit au gré des Conjurés. Vainement Albohacen tenta de rentrer dans Grenade par force ou par adresse. Les Rebelles étoient les maîtres. Il se vit déthrôné en un jour, sans autre ressource que celle qu'il trouva dans Malaga, Baça, & quelques autres Villes, qui se firent un mérite d'une fidélité généreuse, mais trop funeste à une Nation dont les Espagnols avoient juré la ruine, & qui y concouroit en se donnant deux Rois. La fierté Mauresque plus forte que l'adversité, & que la discorde entre deux artis furieux, soûtint cependant les

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

An. de J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Maures, & les réünit même au dehors contre l'ennemi commun. D'ailleurs Ferdinand occupé par de fâcheuses affaires, leur donna lieu de respirer durant l'année 1483. sans pourtant perdre entiérement de vûë le grand objet de la conquête qu'il avoit méditée. Le Pape Sixte IV. la facilita d'une maniére qui tira à conséquence. Il permit pour une fois seulement de lever sur le Clergé cent mille ducats; & de faire une Croisade où les particuliers payeroient de leurs personnes ou de leur argent; & l'usage de ces levées se perpetua au profit immense des revenus du Thrésor Royal.

Les Espagnols, malgré les divisions des Maures, essuyérent un échec, qui leur fit plus de honte que de dommage, dans le territoire de Malaga où étoit Albohacen. Le Prince son frére homme de tête & de valeur eut l'avantage & la gloire de faire échoüer une entreprise de quelques Seigneurs rassemblés. Ils s'étoient mis en tête de ravager le païs, & d'insulter Malaga avec divers petits partis qui ne faisoient pas en tout trois mille chevaux. Ils s'engagérent témérairement dans des montagnes impraticables à d'autres qu'aux païsans & aux soldats du lieu : on les accabla de traits & d'arquebusades à la vûë de Malaga,

entre deux Monts extrêmement serrés, & on les battit encore sur la hauteur, où il fallut nécessairement grimper. Il y périt quatre cents personnes de la principale Noblesse, & presque tout le reste fut pris ou tué.

AN DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Les Chrétiens se remirent bien-tôt de la frayeur extrême que ce désastre leur avoit causée; ils eurent honte d'avoir fait triompher les Infidéles de leur témerité déplacée. L'émulation du bien public, qui se mit entre les deux Rois Maures divisés entre eux, & uniquement réünis contre les Chrétiens, fournit aux Espagnols une occasion d'avoir leur revanche. La victoire que le pere venoit de gagner à Malaga engagea le fils à tenter de son côté une entreprise qui pût lui donner du crédit dans son parti. Il se détermina à faire une irruption vers Lucéna pour assieger ensuite cette Place. Lucéna, Ville peu fortifiée n'auroit pas manqué d'être emportée par les Grenadins, si Fernandés de Cordouë Gouverneur de la Ville n'eût trouvé le secret de les arrêter par sa bravoure, & de les amuser par sa prudence jusqu'à l'arrivée du Comte de Cabra, qui accourut au secours. Les Maures ne l'attendirent pas; ils levérent le siége, & après avoir ravagé les

An. de J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

environs, ils prirent la route de Loxa chargés d'un riche butin. Le Comte de Cabra avec sa petite armée, qui ne faisoit que la dixiéme partie de celle des ennemis, résolut de les poursuivre. Il sçavoit qu'ils devoient passer un torrent que les pluyes avoient extrêmement grossi; il fonda son projet qui parut d'abord trop hardi, sur la nécessité de ce passage peu favorable aux Maures; & il ne se trompa point dans ses vûës. Tout s'éxécuta comme il l'avoit prémédité. Dès que l'Infanterie fut à l'autre bord du torrent, il tomba sur la cavalerie qui formoit l'arriére-garde, tandis que Don Alphonse d'Aguilard, quoique peu accompagné, prit en flanc l'Infanterie qui s'étoit débandée. Une terreur panique se saisit de l'armée Mauresque. L'Infanterie se mit à fuir d'un côté; de l'autre la Cavalerie qui faisoit face, fut mise en déroute avec un si grand carnage, qu'il resta plus de cinq mille Maures partie tués, partie prisonniers. Boabdil s'étant caché dans des brossailles fut découvert, & conduit à Lucéna, qu'il avoit voulu surprendre: malheureux d'avoir été peu secondé par son armée & d'avoir hasardé une entreprise qui lui coûta d'abord la liberté, puis la Couronne, après une longue suite d'événemens qu'il faudra développer.

Ferdinand de ſon côté n'avoit pas été oiſif. Il étoit déſcendu dans la plaine de Grenade, où il avoit ruiné le Païs, renverſé les fortifications de Tajara, & mis tous les environs de Grenade en déſordre. Il arriva triomphant à Cordouë, mais avec beaucoup moins de gloire que le Comte de Cabra, qui traînoit à ſa ſuite un Roi captif. La priſe de ce jeune Roi cauſa plus de mouvement que la guerre même. Albohacen ſon pere le redemanda, mais avec des propoſitions ſi déraiſonnables & ſi fiéres, qu'on les rejetta avec indignation. Le Conſeil de Caſtille étoit trop politique pour rendre un fils malheureux à un pere irrité, qui par là eût réüni ſous ſon pouvoir les deux factions des Maures. La Cour qui étoit à Cordouë où l'on fit venir Boabdil, ſe trouva ſeulement partagée entre deux partis; l'un étoit de retenir ce Prince; l'autre, de lui rendre la liberté. Il la demandoit à des conditions trop avantageuſes à l'Eſpagne pour être dédaignées. On balança toutesfois les raiſons de part & d'autre; il y en avoit de bien fortes pour ne pas renvoyer un Prince que la fortune avoit livré aux Eſpagnols, & dont la captivité ſembloit garantir la perte des Grénadins trop irrités pour faire une paix

AN. DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

An. de J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

silence morne, au lieu des applaudissemens qu'il avoit attendus. Albohacen avoit gagné des Faquirs, ou Moines Maures, & des personnages respectables, qui prêchoient publiquement, qu'un Traité pareil étoit une tache à l'Etat, & un opprobre à toute la Nation. Ces murmures trop bien fondés changerent tellement le cœur des Grenadins à l'égard de Boabdil, qu'il vit succeder sensiblement dans eux le mépris à l'estime, & la haine à l'affection. Il ne laissa pas de garder fidélement la parole qu'il avoit donnée aux Rois de Castille, & de se maintenir contre les intrigues de son pere, les ruses des Espagnols, & la haine de ses sujets.

Albohacen ayant sçû que Ferdinand occupé des affaires de la Navarre, étoit parti de Cordouë, se mit en devoir de recommencer les hostilités, pour faire quelque coup d'éclat capable de lui regagner le cœur des Grenadins fort aliénés de son fils. Il ramassa douze cens Chevaux & quatre mille Fantassins, qui se répandirent dans l'Andalousie, & qui firent le dégât dans la pleine d'Utréra. Mais Loüis Fernandés Puerto Carrero, & le Marquis de Cadix, étant accourus chacun de leur côté, les battirent successivement avec tant de bravoure

& de bonheur, qu'ils remporterent une victoire complette, & des plus signalées de cette guerre. Les Chefs des Vainqueurs reçurent à ce sujet des marques d'honneur, que les Rois de Castille n'épargnerent point tant que dura l'expedition contre les Maures. Leur vûë étoit d'animer tous les Espagnols à poursuivre un projet si glorieux, & à rappeller ce courage & cette activité qui les avoit rendus autrefois si formidables aux Maures mêmes. Ce fut par ce motif qu'ils donnérent pour armes au Comte de Cabra une tête de Maure couronnée, liée d'une chaîne d'or, & entourée d'un orle, où étoient peints les neuf étendarts que prit le Comte en faisant Boabdil prisonnier de guerre.

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

La victoire d'Utréra eut des suites heureuses pour les Espagnols. Le Marquis de Cadix ayant eû avis que Zahara étoit dépourvûë de vivres & de soldats, se joignit à Don Puerto Carrero, pour reprendre cette Ville que les Chrétiens avoient perduë deux années auparavant. Ils ne pouvoient le faire que par une surprise. Ils répandirent leurs troupes par pelotons aux environs de la Place. Durant la nuit dix hommes cachés au pié du mur vers le Château y attachérent des échelles ; & dès le point du jour le

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

Marquis envoya des coureurs du côté opposé, pour attirer les Maures à l'escarmouche. Il avoit eu soin auparavant de disposer en embuscade soixante & dix soldats, qui devoient se saisir d'une porte. Les Maures ne manquérent pas de sortir & d'escarmoucher avec les coureurs. Tandis qu'on les amusoit ainsi en les écartant de la Place, le Marquis fit en même-tems monter à l'escalade d'un côté, & attaquer de l'autre la porte dont on étoit convenu. Les Maures surpris rentrérent en désordre pour défendre la Ville, & les coureurs qui les suivoient de près entrérent confusément avec eux. Les trois opérations ayant réüssi; sçavoir, celles de l'escalade & des deux portes différentes; tous les Habitans prirent si chaudement l'allarme, que se croyant attaqués de tous côtés par de nombreuses troupes, ils ne purent se reconnoître ni résister à une poignée d'Espagnols. La Ville & le Château furent pris, les Maures renvoyés, les Chrétiens remis en possession de leurs maisons & de leurs biens.

Les Grenadins fatigués de tant de mauvais succès, & voyant que la guerre continuoit toûjours, malgré la conclusion d'une paix honteuse, prirent les sentimens injustes des malheureux, qui

ne ſçachant à qui ſe prendre de leur infortune, font un crime de leurs malheurs à ceux qui en ſont les plus innocens. Ils s'en prirent au jeune Roi, qui devint la victime des fautes de ſon pere, du mécontentement de ſes ſujets, & de la ſupercherie des Caſtillans. Il ſe fit un changement ſubit dans Grenade. Les Habitans auſſi indignés contre Boabdil que charmés de la conduite de ſon oncle, qui portoit le même nom, avoient dêja diſtingué l'un de l'autre par des noms ſymboliques, qui marquoient leur mépris pour le premier, & leur vénération pour le ſecond. Ils déſignoient le jeune Roi par le terme offenſant de *Zogoybi*, qui veut dire, *Petit Infortuné* : & ils nommoient ſon oncle *Zagal*, c'eſt-à-dire, *Vaillant*. C'eſt le nom que nous lui donnerons déſormais, pour le diſtinguer de ſon neveu Boabdil. Les murmures qui juſques-là n'avoient que trop éclaté, dégénérérent en ſédition après la perte de Zahara. Les Grenadins ſe ſoulevérent ouvertement, & devinrent les plus forts; de ſorte que Boabdil ne ſçachant à qui ſe fier, & ne ſe croyant plus en ſûreté dans Grenade, prit ſes femmes & ſes enfans avec ce qu'il pût enlever, & s'enfuit à Almérie.

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

Les Rebelles le voyant parti, envoyé-

AN. DE J.C. 1483. & suiv.

rent sur le champ prier le vieux Albohacen de remonter sur le Trône de Grenade, où il fut rétabli par la même inconstance qui l'en avoit chassé peu auparavant. Mais son rétablissement n'appaisa pas sa vengeance : c'étoit peu pour lui de regner ; il vouloit perdre son fils, sans considérer qu'il se perdoit lui-même, & que cette affreuse discorde n'étoit qu'au préjudice de son Royaume, & au profit des Espagnols. Aussi ne manquérent-ils pas de profiter des guerres cruelles, qui recommencérent plus violemment entre le Pere & le fils.

Au mois de Juin de l'année 1484. Ferdinand qui avoit été contraint d'aller avec la Reine à Vittoria, ayant mis ordre aux affaires de Navarre, s'en revint avec une puissante armée, qu'il répandit dans les environs de Malaga, où elle fit d'horribles dégats. Il colora cette hostilité du prétexte de servir le fils son allié, contre un pere ennemi, qui mettoit les Espagnols dans la nécessité de faire la guerre aux Maures, pour soûmettre les deux partis à leur légitime Souverain. A l'abri de ce prétexte, qui auroit dû reveiller les Maures sur leurs veritables intérêts, en obligeant leurs Rois de se réconcilier, il continua de les aveugler par sa conduite, & de les

affoiblir par ſes conquêtes. Il réſolut d'aſſiéger Alhora, Place ſituée entre Malaga & Antequéra, & par conſéquent poſte commode, d'où l'on pourroit faire des courſes dans toute cette contrée, & en ſubjuguer toutes les Villes. Ce deſſein heureuſement conçû fut encore plus heureuſement exécuté. Le Roi cacha ſi bien ſa marche aux ennemis & à ſes troupes mêmes, qu'il tomba ſur Alhora, lorſqu'on le croyoit d'un autre côté. L'artillerie bien ſervie battit furieuſement la Ville, qui ſe rendit beaucoup plûtôt qu'on n'auroit oſé l'eſpérer. Deux mois après, Ferdinand aſſiégea & prit Setenil autre Place importante ; puis ayant fait le dégât aux environs de Ronda, il mit ſes troupes en quartier d'hyver, & ſe retira à Séville. Les garniſons d'Alhama, de Setenil, & de Zahara, ne laiſſérent pas de ſe réünir au mois de Decembre, & de faire des irruptions qui coûtérent bien cher aux ennemis. Ceux-ci effrayés de leurs pertes ſe tenoient renfermés dans leurs forts, d'où ils voyoient ravager leurs terres, ſans oſer ſe mettre en devoir de ſe garantir du pillage, en s'expoſant à voir leurs fortereſſes ſurpriſes.

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

Il eſt étonnant que les Maures ſi braves d'ailleurs, ſi patiens, ſi habiles dans les coups de main & dans les combats

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

de la lance, euſſent preſque entiérement négligé l'uſage de l'artillerie. Leurs Places qui n'étoient pas fortifiées contre cette ſorte d'attaque, tomboient au bruit du canon, & donnoient une entrée libre aux Eſpagnols : c'eſt ce qui engagea Ferdinand à multiplier ſon artillerie, dont il avoit fait Grand-Maître François Ramire, homme actif & expérimenté, qui procura aux Caſtillans la priſe de quantité de Villes, & pluſieurs victoires dans tout le cours de cette guerre.

Le Roi s'étant remis en campagne au commencement de l'année ſuivante, manqua un deſſein qu'il avoit ſur Loxa, & ne fit qu'inquiéter les ennemis par l'irrégularité de ſes marches : mais au retour du Printems, il profita de l'avis d'un Maure pour aſſiéger Ronda à ſon avantage ; il feignit de menacer Malaga à deſſein de dégarnir Ronda, dont les ſoldats avoient ordre de ſecourir la principale Place ; il prit tout de ſuite Cohin & Cartama ; puis après quelques contremarches, il fondit ſur Ronda où il fit cinq attaques différentes. Cette Ville paſſoit pour imprenable ; elle eſt fortifiée par la nature, & l'art y avoit ajoûté. Une riviére aſſez profonde l'environne d'un côté en demi-cercle, & de

l'autre elle est garantie par un terrain tellement brisé de ravins & d'inégalités, qu'on a trouvé le secret d'y faire entrer l'eau de la riviére, dont la Ville semble toute entourée. Le Roi mit son quartier devant le Château vers l'Oüest de la Place, parce que c'étoit l'endroit le plus exposé aux sorties des assiégés. Il plaça sa principale artillerie à la tête du pont vers l'Est, & disposa le reste avec beaucoup plus de circonspection qu'il n'avoit fait à Loxa. Ce fut le Marquis de Cadix qui emporta tout l'honneur de ce siége, outre qu'il en avoit ouvert l'avis & tracé tout le dessein, sur une intelligence qu'il avoit avec le Maure Joseph Xarife; il conduisit si bien cette entreprise, quoique téméraire en apparence, que tout se passa de point en point, comme il l'avoit prédit. Les Habitans de Ronda se trouvoient, pour ainsi parler, entre deux feux, c'est-à-dire, également exposés aux armes des Chrétiens, & à la colére d'Albohacen, contre qui ils songeoient à se révolter. La prise de Setenil avoit produit cette aliénation, & leur avoit tellement fait perdre courage, qu'ils sembloient déterminés à livrer au premier qui se présenteroit en armes, une Ville, qui sans cela n'auroit pû être prise que par un long blocus &

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

An. de J. C. 1483. & suiv.

par l'interruption des vivres. Il est vrai que la garnison étoit affoiblie des deux tiers par la feinte des Castillans, qui l'avoient obligée de dégarnir la Place pour secourir Malaga, que l'armée Chrétienne paroissoit vouloir insulter. Mais il en restoit assez, vû la difficulté du siége & la bonté des fortifications naturelles, pour arrêter les assiégeans autant de tems qu'il en faudroit pour procurer du secours aux assiégés. L'opération du Marquis de Cadix & la contre-marche de Ferdinand firent tout l'effet qu'on avoit attendu. La frayeur & le désordre se mirent dans la Ville attaquée; les Chefs ne furent plus les maîtres d'un Peuple épouvanté, & incertain sur le choix de ses tyrans. La Ville & le Château se rendirent après un siége fort court, fait à la maniére du quinziéme siécle, pour soûmettre des habitans trahis de tous côtés par leurs propres divisions. Cette conquête entraîna au parti du vainqueur plus de quarante Forteresses & Bourgades, qu'il seroit inutile de nommer.

Ferdinand pensa payer chérement ce succès en s'en retournant par un défilé où il auroit pû être aisement arrêté; mais les Maures arrivérent trop tard : il échapa heureusement ce danger, & s'en

alla triompher avec son armée à Cordouë. Ce Prince, & sur-tout Isabelle n'omettoient rien pour gagner par la douceur les ennemis qu'ils domptoient par la force. On n'épargnoit pour en venir à bout, ni paroles, ni promesses, ni conditions, ni argent; on recevoit les Maures sur un simple serment, sans paroître se défier de leur fidélité à le garder; on leur permettoit de vivre suivant leur Religion, leurs Loix & leurs usages, ou de s'en retourner en Afrique avec leurs biens, s'ils aimoient mieux prendre ce parti. On ne souffroit pas qu'on leur fît la moindre injustice; on leur laissoit leurs Juges & leurs Tribunaux. On n'éxigeoit d'eux qu'une condition; c'étoit de n'entrer dans les Villes fortifiées que de jour, & au plus tard une heure avant le Soleil couché, à moins que les Gouverneurs ne leur en donnassent une permission spéciale: ceux-ci avoient ordre par tout de les traiter avec toute sorte d'humanité, comme les Espagnols même. En un mot, on ne négligeoit rien pour tâcher de leur faire aimer peu à peu le joug qu'on étoit bien résolu de leur imposer. Cette conduite prudente jointe à tous les ressorts qui donnérent le branle à la révolution, contribua plus que la force à avancer une

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

entreprise, que les Maures tout divisés qu'ils étoient, avoient regardée d'abord comme folle & teméraire.

Toutesfois tandis que les Castillans faisoient par la valeur & par l'adresse tout ce qu'il falloit pour subjuguer les Maures, ceux-ci comme s'ils eussent été de concert avec leurs ennemis, continuoient de les aider à détruire leur Nation en s'entredétruisant eux-mêmes. Comme un Roi malheureux est toûjours coupable aux yeux de ses sujets, Boabdil parut tel aux habitans d'Almérie. Ferdinand qui sentoit l'importance du mécontentement des Almériens, & la nécessité de soûtenir le fils contre le pere, craignit que Boabdil n'entrât en soupçon de tant de victoires que les Espagnols gagnoient aux dépens de l'un & de l'autre, & de toute la Nation. Il envoya à Boabdil de l'argent & des troupes [peu cependant] avec un ordre affecté à tous les Gouverneurs de cette frontiére, de fournir au jeune Roi tout ce qui lui seroit nécessaire pour combattre contre son pere & son oncle. L'infortuné Boabdil entraîné dans tous les piéges par sa destinée ou plûtôt par son ambition, ne continua que trop fidélement à servir ses vainqueurs en combattant contre ce qu'il avoit de plus cher, sans s'embar-

traffer même de l'aliénation des Almériens ; tant la passion de la vengeance & de la discorde a de force pour précipiter d'abîme en abîme ceux qu'elle a une fois fascinés !

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

Albohacen n'étoit pas plus heureux à Grenade que son fils à Almérie. Les Grenadins aussi choqués que les Almériens de leurs communs malheurs, concoururent avec eux à faire un nouveau trait d'inconstance qui devint funeste aux deux Etats. Albohacen autant vieilli par les chagrins que par les années, étoit dévenu infirme, presque aveugle, & sujet à une goute continuelle. A son défaut son frére Zagal avoit soûtenu jusqu'alors tout le poids des affaires & de la guerre avec une fidélité qui méritoit de n'être pas ternie par une trahison. Il ne la fit pas, mais il y souscrivit. Ceux de Grenade las de voir tant d'animosité entre un pere & un fils, sans force du côté de leur Roi, & avec tant de bonheur pour leurs ennemis, tant Maures qu'Espagnols, chassérent une seconde fois Albohacen, qui s'enfuit avec ses trésors au Château de Almugnécar où il mourut quelque tems après, soit de ses infirmités, selon quelques Historiens, soit par la perfidie de son frére qui le fit mourir comme le prétend Mariana.

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

Après la fuite d'Albohacen les Grenadins priérent Zagal de prendre sa place sur le Trône, en déclarant Boabdil déchû de ses droits, & indigne d'y rentrer, pour s'être rendu tributaire & allié des ennemis de la Loi Mahométane. Zagal revenoit triomphant d'une petite troupe d'Espagnols qu'il avoit taillés en piéces. Il ne se fit pas long-tems prier; il fut ébloüi de l'éclat du Sceptre, & l'accepta: de cette maniére les Maures se trouvérent avoir en même-tems trois Rois, par les efforts même qu'ils firent pour se réünir sous un seul. Ce fut-là le coup fatal pour leur Monarchie, & ils eurent bien-tôt lieu de le reconnoître. Veritablement Zagal sentoit trop la néceſſité d'un Monarque pour souffrir un concurrent. C'étoit même cette vûë du bien public qui l'avoit toûjours retenu dans le rang de sujet, quoiqu'il méritât plus de regner qu'un frére, dont il connoissoit la foiblesse & l'incapacité causée par le grand âge. Il en étoit le bras, & il lui laissoit la qualité de Chef; mais après s'être déterminé à détrôner son frére, il ne balança point sur son neveu: résolu de le sacrifier à sa haine, à son ambition, & au bien de l'Etat, il fait agir sous-main des Moines Musulmans d'Almérie, pour

s'introduire dans la Place. La conspiration réüssit. Il part & arrive de nuit à dessein de surprendre & de massacrer son neveu, ou du moins de se saisir de sa personne. Boabdil averti la même nuit de ce qu'on tramoit contre lui, monte à cheval, & sort dans le même moment que son oncle entroit d'un autre côté. Zagal s'étant emparé de la Citadelle qu'on lui livra, fut au désespoir d'avoir manqué sa proie; pour en marquer son ressentiment, il eut la barbarie de tuer le frére de Boabdil, aussi-bien que tous les partisans de son neveu qui lui tombérent entre les mains: barbarie que Boabdil ressentit si vivement, qu'il ne voulut jamais accepter aucune des conditions que son oncle lui offrit dans la suite, pour ménager leur réconciliation en faveur du bien de la Patrie. Le coup étoit décisif pour les Maures; mais le Ciel permit que Zagal le manquât, & les perdît par la tentative même qu'il avoit faite pour les sauver en Roi furieux & en oncle cruel, au prix de son honneur & de son propre sang.

AN. DE J.C. 1484. & suiv.

Boabdil trahi & fugitif n'eut d'autre ressource que Ferdinand. Il alla se jetter entre les mains de son vainqueur, laissant son oncle inconsolable d'avoir fait toutes les avances & tout l'éclat d'un

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

crime infructueux pour lui, & dont les suites furent l'éxécration des Infidéles ; le triomphe des Chrétiens, la liaison plus intime de Boabdil avec Ferdinand & consequemment la ruine du Royaume de Grenade.

Cependant Grenade étoit divisée en deux factions, dont l'une tenoit pour Boabdil, & l'autre pour Zagal. Les Moines Maures s'intriguérent pour les réünir, & ils vinrent à bout de faire consentir l'oncle à se contenter de Grenade, Malaga, Almérie, Almugnéçar, & Vélés, tandis que son neveu joüiroit de tout le reste jusqu'au Royaume de Murcie. Zagal mieux partagé dans l'impossibilité de tout obtenir, après avoir manqué son attentat, consentit au partage, & fit tomber finement Loxa dans celui de Boabdil. Son dessein étoit que cette Ville sur laquelle les Espagnols avoient fait tant d'inutiles tentatives, fût épargnée par Ferdinand en faveur du jeune Roi son allié : par ce moyen il se voyoit à couvert de ce côté-là. Ce dessein étoit fort sensé ; car Boabdil voyant l'armée de Castille roder dans les terres de son district, envoya en effet prier le Roi de ne pas tourner ses armes contre Loxa qui étoit tombée dans son partage. Mais Ferdinand ayant

sçû

sçû l'accord secret de l'oncle avec le neveu, & pénétré leur politique, répondit que cette Ville n'étant point comprise dans le Traité de Boaldil avec les Espagnols, il étoit le maître de l'attaquer, s'il lui en prenoit envie. Il le fit en effet avec toute l'ardeur possible. Boabdil y accourut, se jetta dans la Place, & fit une sortie si vigoureuse qu'elle pensa faire repentir l'armée Chrétienne d'avoir si peu ménagé un allié, trop malheureux d'être obligé de se défendre contre ses alliés mêmes. Toutefois il résista vainement. L'artillerie de Ferdinand vint à bout de la Place en neuf jours : elle fut prise le 26. Mai 1486. Boabdil qui en sortit le dernier, fut contraint pour surcroît de malheur, de se jetter aux pieds d'un Roi qui avoit trouvé le secret de combattre pour lui & contre lui, selon qu'il le jugeoit à propos. Les conjonctures étoient en effet si singuliéres, qu'elles paroissoient rendre justes & légitimes toutes les démarches de Ferdinand, malgré la contradiction apparente & peut-être réelle que l'on y voyoit. Il étoit écrit que Boabdil seroit toûjours malheureux, & par conséquent, que Ferdinand auroit toûjours la raison de son côté.

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

Le bruit de sa derniére expédition lui

AN. DE J. C. 1484. & suiv. soumit quantité de Places fortes. Il ne lui couta que la peine de se présenter devant Illora, qu'on appelloit l'*Oeil droit de Grenade*, elle se rendit à l'instant; Zagra, Galar, Zagadix, & Balnea, coûtérent encore moins. Moclin forteresse située sur une haute Montagne, & nommée par les Maures le *Boutlier de Grenade*, fit mine de résister. La riviére & les bois qui lui servent d'enceinte ne permettoient d'y grimper que par un seul endroit bien fortifié. La résistance fut courte. La terreur avoit saisi les esprits, & les munitions étoient épuisées. Il fallut se soumettre au vainqueur. Colméra, & Montéfrio suivirent cet exemple, & ouvrirent leurs portes; tant il est vrai que Zagal avoit eu des vûës fort justes en tâchant de garantir par le moyen de son Neveu, l'importante Place de Loxa, dont la prise devoit ouvrir l'entrée de son Royaume jusqu'aux portes de Grenade. Ce n'est pas que les Castillans ne reçussent de tems en tems quelque échec. Zagal quoiqu'occupé à combattre contre Boabdil, ne laissoit pas d'envoyer souvent des partis qui incommodérent plus d'une fois les Espagnols. Les Maures, par un esprit de vertige inconcevable, que ni Paix, ni Tréve, ni partage d'Etats ne pouvoient fixer, s'entredéchi-

toient au dedans sans cesser de se réünir au-dehors contre les Chrétiens. Ils penférent même ensanglanter les victoires de l'armée Castillanne par une de ces escramouches qu'ils entendoient mieux que leurs ennemis, & qui dégénéra presque en une bataille dans les formes; mais ces échecs étoient peu de chose en comparaison des succès de Ferdinand, & le Royaume de Grenade se démembroit sensiblement.

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

La Reine Isabelle qui devoit principalement en profiter, puisque c'étoit pour elle & au nom de la Castille que l'on faisoit cette conquête, n'épargnoit ni soins ni fatigues, afin d'achever une entreprise qu'elle avoit elle-même concertée au Conseil d'Etat, & poussée aussi vivement, pour ne pas dire plus vivement encore que le Roi son mari. Cette Héroïne aussi grande dans l'exécution que dans les projets, étoit toûjours en mouvement pour procurer à l'armée ce qui étoit nécessaire à son entretien, & aux Places conquises ce qu'il falloit pour se les assûrer. Ferdinand combattoit; & Isabelle sembloit être l'Ame des combats; elle assistoit le plus souvent aux siéges, & animoit tout par sa présence; elle unissoit même la Religion aux motifs humains. Dans toutes les forte-

An. de J. C. 1484. & suiv. resses que l'on emportoit l'épée à la main, ou qui se rendoient volontairement, on arboroit trois étendarts en cérémonie. Le premier étoit celui de la Croix comme pour signifier que l'on soumettoit à Jesus-Christ les Infidéles en vûë de travailler à leur conversion, comme on le fit depuis ; le second étoit le drapeau de saint Jacques Patron de l'Espagne ; & dans le dernier on faisoit voir aux vaincus par les armes du Roi & de la Reine, & par le cri de *Castille, Castille pour Ferdinand & Isabelle*, que c'étoit en effet à la Castille seule qu'on prétendoit réünir les Villes & les Châteaux qu'on enlevoit. Les Papes entrérent dans ces vûës ; ils autorisérent, & renouvellérent les croisades avec les subsides des biens Ecclésiastiques, en faveur d'une conquête qui devoit être utile à la Religion. Ces victoires jointes au zéle de Ximénés & de ses Maîtres pour la conversion des Maures, méritérent à Ferdinand & à Isabelle le beau nom de *Rois Catholiques*, dont les Rois d'Espagne se sont fait honneur d'être les héritiers, comme ceux de France se font gloire du titre de *Rois Très-Chrétiens*.

Durant les progrés des Espagnols dans le Royaume de Grenade, Boabdil tou-

jours fidéle à ſon alliance avec les Chré-tiens, & à ſa haine pour ſon oncle, ne demeuroit pas oiſif: aidé par ſes alliés dont il s'étoit fait le Vaſſal, il balançoit le grand pouvoir de ſon concurrent, & maintenoit encore un parti capable de lui tenir tête. Il profitoit des fautes de Zagal, qui par ſes Tyrannies ſur ceux qui paroiſſoient attachés à Boabdil, lui gagnoit de nouveaux partiſans. Les inimitiés & les défiances fomentées par les Eſpagnols même juſques dans le ſein de Grenade avoient rendu les Maures plus diviſés & plus irréconciliables que jamais; tant les Traités ont peu de force quand l'intérêt qui les dicte, eſt plus foible que la vengeance & l'ambition.

AN. DE J. C. 1484. & ſuiv.

Grenade étoit alors partagée en pluſieurs quartiers, dont l'un nommé *Albaycin* étoit un fauxbourg bien fortifié, qui faiſoit une Ville différente de la Ville principale. Le Château & le Palais où ſe tenoit le Roi s'appelloit *Alhambra*. Boabdil au déſeſpoir de ſe voir abandonné de ſes troupes, & réſolu d'en venir à une action deciſive qui pût le ſauver ou le perdre tout-à-fait, prit un parti périlleux & téméraire, glorieux cependant & preſque ſûr pour le ſuccès; ſi le malheur qui ſuivoit toûjours ce

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

Prince cessoit un moment de le persecuter. Déterminé à regner seul ou à mourir, il ramasse une poignée de Cavaliers fidéles, prend des chemins écartés & difficiles, arrive durant une nuit obscure à Grenade du côté de l'Albaycin. Là laissant sa troupe à quelque distance, il va lui cinquiéme à la porte de la Ville prendre langue avec le Corps-de-garde qui n'étoit point prévenu; soit éloquence, soit insinuation d'une part, soit respect & pitié de l'autre pour un Roi infortuné, la sentinelle se laissa gagner: la porte s'ouvrit à un petit nombre d'Avanturiers, qui ayant toutefois leur Souverain à leur tête, & des intelligences au dedans, ou du moins l'affection qui n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs pour Boabdil, gagnérent en peu de tems tous ceux du fauxbourg, jusqu'à leur persuader de prendre les armes le lendemain. Le jeune Roi alloit lui-même de porte en porte mandier des secours, sur lesquels il n'avoit pas eu droit de compter. Un Roi suppliant peut quelquefois plus qu'un Tyran. Cette brusque tentative d'une tête Couronnée, ses maniéres affables, ses priéres, ses promesses, ses malheurs, tout mit en mouvement d'anciens sujets, qui se déterminérent à vaincre ou à périr avec leur Maître.

A la pointe du jour on se mit en armes; on baricada les ruës; on se retrancha le moins mal qu'il fut possible; & l'on se trouva prêt non-seulement à résister, mais à attaquer l'Ennemi jusques dans ses retranchemens. Zagal ayant appris ce qui s'étoit passé durant la nuit, courut en armes dans le quartier qui separoit l'Albaycin du corps de la place. Il traînoit à sa suite plusieurs compagnies de Cavalerie d'élite, & la meilleure Infanterie qu'il eût dans Grenade: il y eut un combat long & sanglant entre Citoyens & Citoyens, parens & parens animés les uns contre les autres par un oncle & un neveu; mais ce dernier plia: il étoit le plus foible, & il fut contraint de se retirer dans ses retranchemens, pour ne pas laisser périr tant de braves gens qui se sacrifioient pour lui, & qu'il prétendoit employer les jours suivans avec plus de succès. La bataille en effet recommença le lendemain avec plus de fureur, & dura plus de cinquante jours avec tant d'acharnement de part & d'autre, qu'on ne faisoit nul quartier. Boabdil jugeant bien qu'enfin lui & son parti seroient infailliblement victimes de leur témérité, s'ils n'étoient promptement secourus, envoya prier Ferdinand de lui envoyer sans délai le secours dont

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

il avoit un extrême besoin. Le politique Roi de Castille trouva bon de secourir son allié pour ses propres intérêts. Il envoya des troupes en assés grand nombre pour ne pas laisser accabler Boabdil, mais trop peu pour le rendre supérieur à son rival.

Sur ces entrefaites Ferdinand pour mettre à profit les dissensions des Maures, partit de Cordouë le 6. d'Avril de l'année 1487. à la tête d'une bonne armée de plus de cinquante mille hommes, laissant les Peuples incertains du lieu où tomberoit l'effort de la guerre. L'incertitude dura peu : il alla assiéger Vélés de Malaga, ainsi nommée à cause du voisinage de Malaga, dont elle ne dépend pourtant en aucune maniére. Il l'attaqua par mer & par terre. La difficulté étoit de faire passer l'artillerie par des chemins brisés, & dans un Païs peu propre aux opérations d'un siége. Zagal qui sentoit la conséquence d'une pareille entreprise envoya Rodoan Vanegas, le premier homme de ses Etats après lui, avec quatre mille Fantassins & trois cens Chevaux, pour sécourir cette grande Place. Rodoan se posta si heureusement qu'il pensa encloüer les canons qui étoient arrêtés au Port. On y veilla de plus près. Ces troupes Maures quoique

suffisantes pour inquiéter le Camp des Chrétiens, ne suffisoient pas pour faire lever le siége. Ainsi les Grenadins réveillés à la vûë d'un danger qui les mettoit à la veille de perdre Malaga leur principale barriére, mirent leurs Faquirs & leurs Anciens en mouvement pour engager Zagal à faire un dernier effort. Ceux-ci vont trouver le Prince dans son Palais de l'Alhambra, & lui parlent en ces termes. « Seigneur, à quoi bon combattre pour le nom de Roi, si vous perdez en effet votre Royaume; voici les Chrétiens aux portes de Vélés; vous connoissez l'importance de cette Place, qui est la clef de l'Etat. Si vous la perdez, que devient Malaga? Cette grande Ville sera la proye du Vainqueur, & tout le reste suivra. Votre Neveu est dans Albaycin & vous occupe avec les forces des ennemis de notre Loi, tandis que vous & nous périssons tous avec lui. Au nom du Ciel réunissons-nous contre l'Ennemi commun; sacrifions nos différends personnels pour sauver la Patrie. Concluez ou Paix, ou Tréve avec un Concurrent, pour conserver au moins vos droits sur la Couronne. L'intérêt public & le vôtre ne vous laissent le choix d'aucun autre parti. »

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

An. de J. C. 1485. & suiv.

Ces motifs étoient trop justes pour ne pas faire impression sur l'esprit de Zagal ; ils le touchérent tellement, qu'il se détermina à faire les premiéres démarches vers son Neveu. Soit que ce fût désintéressement veritable ou raffinement de politique, il porta en apparence la générosité jusqu'à charger les Faquirs de négocier son accommodement avec Boabdil, en leur donnant plein pouvoir de tout faire, jusqu'à offrir de lui abandonner la Couronne, & de marcher lui-même sous ses drapeaux. Les Négotiateurs allérent incontinent trouver Boabdil, & le rendirent le maître de la Paix, de la Couronne, & de la destinée de l'Etat ; mais ils furent bien surpris de la réponse ferme & décisive de ce Prince. « Allez, » répondit-il, rapportez à mon oncle, » que ses perfidies & ses cruautés sont » trop profondément gravées dans mon » cœur, pour jamais s'effacer. Non, » je ne puis me fier à la parole d'un Traî» tre tel que lui. Je ne veux ni Paix ni » Tréve, autrement que par mon trépas » ou le sien. Voilà notre unique Traî» té. » Avec ces courtes paroles prononcées d'un air à ne pas souffrir de replique, il les renvoya désespérés du triste succès de leur négotiation. C'est ainsi que

Boabdil aima mieux diſputer au prix de ſa vie une Couronne chancelante, qu'il devoit bientôt céder à Ferdinand que de l'accepter de la main d'un Oncle qui l'avoit trop perſecuté pour la lui laiſſer ſincérement. AN. DE J. C. 1485. & ſuiv.

Cette fermeté à laquelle on ne s'étoit pas attendu, n'aliéna pourtant point les eſprits des partiſans du jeune Roi; on admira ſon héroïſme, & on le plaignit, ſans oſer ſe plaindre du coup terrible qu'il portoit à l'Etat. Zagal de ſon côté duppe de ſa générosité feinte ou ſincére, ſe trouva dans une ſituation extrêmement embarraſſante. On le preſſoit de ſauver l'Etat ſur le panchant de ſa ruine, & tout l'odieux des fâcheuſes nouvelles qu'on recevoit du Camp de Vélés, retomboit ſur lui ſeul. On apprenoit que la Place étoit furieuſement battuë, malgré les eſcarmouches inutiles de Rodoan, qu'elle étoit preſque aux abois, & qu'elle ſe rendroit bien-tôt à moins d'un prompt ſecours. Ces nouvelles firent trembler les Grenadins. Les Faquirs & les Anciens qui avoient noüé l'intrigue de la réconciliation de l'Oncle avec le neveu, ſe virent contraints de faire un ſeconde démarche pour engager Zagal à courir du moins à Vélés, pour ne pas avoir le dépit cruel de ſe

AN. DE J.C. 1485. & suiv.

voir dépoüillé par les Chrétiens sans se défendre. Zagal ne sçavoit quel parti prendre dans une conjoncture si délicate. S'il quittoit Grenade il craignoit tout de Boabdil & des Grenadins, dont l'intérêt le plus pressant étoit de n'avoir qu'un seul Roi quel qu'il fût. S'il abandonnoit Vélés, il perdoit, outre le principal boulevart de son Royaume, l'estime & la confiance de ses sujets, qui le forçoient à combattre au-dehors; prêts à se soulever contre lui au dedans. Il prit un milieu. Il pourvût autant qu'il put à la sûreté de sa Couronne en laissant ses meilleurs troupes à Grenade, & il partit avec le reste, c'est-à-dire, avec vingt mille piétons, & mille chevaux, à dessein de surprendre le Camp de Ferdinand. Ce Prince en étoit averti & le prévint. Après avoir laissé une partie de son armée dans les lignes, il alla brusquement attaquer Zagal avec le plus grand nombre. Les Espagnols malgré la difficulté du poste presque impraticable où les Maures s'étoient retranchés, forcérent les retranchemens, se répandirent dans le Camp, & enlevérent tout le bagage sans trouver presque aucune résistance. La vûë de leurs pertes passées, le sentiment de leurs malheurs présens, & la crainte de l'avenir les avoient tel-

lement épouvantés, qu'ils se débandérent sans livrer de combat, & se mirent à fuir en déroute. L'armée étoit perduë & taillée en piéces, si le peu de connoissance qu'on avoit des lieux, & la crainte de perdre de vûë la Place assiégée n'eussent engagé Ferdinand à empêcher ses troupes de poursuivre les fuyards qui connoissoient mieux le païs, & dont on appréhendoit quelque surprise. Le fruit de cette défaite fut bien amer pour Zagal, qui en cette occasion avoit démenti le beau nom de *Valeureux*, qu'on lui avoit donné. Ses pressentimens ne se trouvérent que trop vérifiés. Les Grenadins au premier bruit de sa déroute lui fermérent leurs portes. Ils préférérent un Roi vindicatif & ferme jusqu'à l'opiniâtreté, quoiqu'allié avec les Chrétiens, à un Roi malheureux & battu par les Espagnols : ils remirent Boabdil sur le Trône : dans l'espoir de terminer par-là les divisions intestines, & de détacher du parti des Chrétiens un jeune Prince qui leur devoit pour la seconde fois la Couronne. Zagal confus d'avoir perdu son Sceptre & sa gloire par les moyens mêmes qu'il avoit imaginés pour conserver l'un & l'autre, se réfugia à Almugnéçar, où il ne se crut pas encore en sûreté. Il passa à Almérie

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

An. de J. C. 1485. & suiv.

& depuis à Guadix, ſans oſer déſormais faire aucune tentative pour rentrer dans Grenade. C'eſt par des mouvemens ſi étranges & ſi imprévûs que la Providence, ſuivant l'arrangement de ſes deſſeins, amenoit peu à peu le Royaume des Infidéles au terme de ſa ruine entiére.

La reddition de Vélés & de ſes dépendances ſuivit de près la victoire remportée ſur Zagal. Rodoan fut le premier à en faire la propoſition, en exigeant que Ferdinand reçût les habitans ſous ſon obéïſſance comme alliés de Boabdil. Le Roi de Caſtille les reçut comme tels, & par ce nouveau tour qu'il donna à ſa conquête, il avança tellement ſes affaires, que quelques Maures de Malaga affectionnés à Boabdil ſe ſaiſirent d'un des Châteaux de cette Ville pour le livrer à Ferdinand, qui ſur cette heureuſe nouvelle oſa haſarder tout de ſuite le ſiége de Malaga. C'étoit un coup déciſif, qu'un Prince auſſi habile que lui à ſaiſir l'occaſion, n'avoit garde de manquer. Auſſi ſçavoit-il mieux mettre les affaires à profit que les entreprendre, & pourſuivre une victoire que la gagner.

Pour bien concevoir l'extrême importance de ce ſiége, il faut ſe rappeller

que Malaga étoit alors pour le Royaume entier de Grenade, comme une banque universelle, & un entrepôt où aboutissoient tous les secours d'hommes, d'argent, de munitions, & de vivres qui venoient en abondance des Souverainetés de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Trémecen, & de toutes les côtes d'Afrique, pour passer jusqu'au cœur de Grenade, & couler de-là dans toutes les parties du Royaume. C'étoit la plus riche Ville des Maures, non-seulement par sa situation & son commerce avec les Infidéles d'Afrique & d'Espagne, mais encore par la fertilité & la richesse de son territoire. C'étoit elle qui soûtenoit alors tout le poids d'une guerre où il s'agissoit du rétablissement ou de la destruction de l'Empire Maure, & qui faisoit passer dans les Villes attaquées ou menacées les secours d'argent que les Musulmans réünis en faveur de leur secte envoyoient d'Afrique, par une émulation de la Croisade des Chrétiens. Si l'on coupoit cette source, tout l'Etat dépérissoit, & Grenade se voyoit aux abois. Ferdinand ne balança point à profiter de la disposition des Maures de Malaga en faveur de l'alliance entre Boabdil & lui. Il investit la Place, la serra sur-tout du côté de la mer, & fut

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

An. de J. C. 1485. & suiv. assez heureux pour se rendre maître en peu de tems du sommet d'un Mont qui dominoit un des Châteaux de la Ville, dont le Camp auroit été extrêmement incommodé.

Boabdil de son côté se voyant maître absolu dans Grenade, prit un parti capable de gagner également ses Sujets & ses alliés. Après s'être affermi sur le Trône & s'être vengé de quelques partisans de Zagal; comme Zagal s'étoit vengé sur ceux de son Concurrent à Almerie, il donna avis aux Rois Catholiques de son rétablissement, & les pria de regarder comme alliés tous les Maures qui dépendoient d'eux & de lui; il demandoit qu'on leur accordât sûreté pour les voyages, pour le commerce, & pour toute sorte de communication avec les Chrétiens, en un mot qu'on les traitât comme Castillans. Afin d'engager les Rois à souscrire à cette proposition, il confirma le Traité qu'il avoit fait durant sa prison, & certaine parole essentielle qu'il leur avoit déja donnée secrettement dans une autre conjoncture. Elle consistoit à les engager à prendre sur Zagal, Almerie, Baça, & Guadix, Places qui étoient l'unique ressource de son Oncle. A ce prix il s'engageoit de sa part à leur céder, au bout de trente

jours après la conquête, Grenade & tout ce qui étoit en son pouvoir ; ne se réservant sous leur bon plaisir, que quelques moindres Villes, pour vivre honorablement en simple particulier qui avoit été Roi. AN. DE J. C. 1487. & suiv.

Isabelle & Ferdinand étoient bien éloignés de dédaigner des offres si avantageuses. Ils souscrivirent à une proposition qui leur livroit le Royaume des Maures ; ils dépêchérent incontinent des Couriers à tous les Gouverneurs avec ordre de faire aux Sujets de Boabdil tous les bons traitemens qu'ils éxigeroient, & de les regarder tous comme alliés de la Castille. Non contens de cette démarche, il servirent Boabdil beaucoup au-de-là, sans doute, de ce qu'il avoit prétendu. Ils signifiérent à toutes les Places qui tenoient encore pour Zagal, que si dans six mois elles ne rentroient dans l'obéissance de Boabdil leur légitime Souverain, ils leur déclareroient la guerre, & s'empareroient des Places pour la Castille. Contradiction assez manifeste, comme l'on voit, puisque Boabdil étant reconnu Souverain par les Castillans, ils ne pouvoient & ne devoient soumettre les Villes prétenduës rebelles, que pour les remettre en sa possession. On ne peut soup-

An. de J.C. 1487. & suiv.

çonner dans ce procedé de Boabdil & de Ferdinand, qu'une politique très-fine de part & d'autre. La suite au moins nous porte à le penser ainsi. Boabdil en s'attachant de plus en plus à Ferdinand, & en lui livrant de parole le Thrône de Grenade, lui imposoit une Loi qu'il seroit difficile de remplir, puisque les trois Villes soumises à Zagal étoient extrêmement fortes. Si le Roi de Castille réüssissoit à remplir cette condition, le jeune Roi Maure ne manquoit pas de prétexte pour éluder l'accomplissement de sa promesse, & réünissoit peut-être tous les Infidéles contre les Chrétiens. Cependant il joüissoit d'une vengeance assurée contre son Oncle, sur qui il rejettoit tout le fardeau des armes Castillannes, tandis que sous l'autorité des Chrétiens il se maintenoit lui-même sur le Thrône, où il pouvoit s'afermir au point d'acquerir des forces capables de faire tête à ses propres libérateurs. Isabelle & Ferdinand à leur tour n'ayant affaire qu'à un ennemi affoibli par leurs armes & par celles de son Neveu, comptoient bien de faire valoir leurs droits contre le dernier, s'il venoit à secoüer le joug qu'il s'étoit lui-même imposé. Cette situation singuliere des trois partis étoit, à tout pren-

dre, plus favorable au parti vainqueur, c'est-à-dire, aux Rois Catholiques. Ils étoient trop puissants pour être les dupes de la ruse ou même de la sincérité des vaincus.

AN. DE J. C. 1487. & suiv.

Ferdinand pressoit toujours vivement Malaga. Il avoit avec lui les plus braves Seigneurs de l'Espagne, & ces vieilles troupes qu'il avoit aguerries par tant de batailles gagnées & de siéges heureux. Il avoit emporté, comme nous l'avons dit, un poste bien considérable sur la cime d'une Montagne. Par ses ordres & par son activité, la Ville déja pressée du côté de la mer l'étoit tellement du côté des terres, qu'elle ne pouvoit recevoir de secours. Vainement les Maures par leurs frequentes & vives sorties avoient tâché de ruiner les travaux & de retarder leur perte. Malgré quelques échecs les travaux des assiégeans avançoient, & les assiégés commençoient à désespérer de leur défense. Quelques-uns d'eux prirent un parti de furieux. Ils conspirérent contre la vie de Ferdinand. Un Maure qui s'étoit donné parmi eux la réputation d'un saint, se chargea d'éxécuter cet éxécrable projet; il sort de la Ville, se livre aux assiégéans, & demande sous je ne sçai quel prétexte, à être conduit dans la tente du Roi. Par bon-

AN. DE J. C. 1487. & suiv.

heur la Reine qui étoit au Camp, & qui sçavoit que le Roi prenoit un moment de repos, fit conduire l'Assassin dans la tente du Marquis de Moya, en attendant que Ferdinand fût réveillé. Le Maure trompé par la richesse du pavillon, le prit pour la tente Royale; & s'imagina que Don Alvare de Portugal étoit le Roi. On avoit eu l'imprudence de le laisser entrer avec ses armes: Il tire le sabre, & fait effort pour frapper Don Alvare; qui s'entretenoit avec une Dame: heureusement il esquiva le coup en se baissant, & le traître fut à l'instant percé de plusieurs coups.

L'arrivée du Duc de Medina Sidonia avec un renfort de bons soldats hâta le siége, aussi-bien que les Vaisseaux de Maximilien Duc d'Autriche. Il est vrai que les assiégés reçurent en même-tems quelques recrues; mais enfin la famine & le défaut de muuitions se joignant à la lassitude d'une assez longue résistance fit songer aux habitans qu'il étoit tems de capituler, malgré le sentiment contraire de la garnison, qui s'étoit déterminée à souffrir les dernieres extrémités. Un des principaux Bourgeois nommé Dordux vint au Camp pour traiter avec le Roi. Ferdinand après un refus public pour la montre, voulut qu'on l'é-

coutât en particulier, & lui fit faire des propositions secrettes en faveur de sa famille seulement. Le Bourgeois promit ce qu'on voulut & tint parole. Le Roi fut introduit dans la Ville, & y arbora ses drapeaux ; il fut fidéle à Dordux & à ses parens ; mais il crut ne devoir faire aucune grace aux Habitans & à la garnison. Les Habitans livrés par Dordux avoient tellement compté sur les mêmes conditions qu'on avoit accordées à ceux de Vélés, que les Maures qui s'étoient rendus les premiers, commençoient à recueillir leurs effets & leur argent pour passer en Afrique ou ailleurs. Mais soit qu'on craignît de perdre tant de thrésors, ou qu'on voulût se venger d'une résistance qui avoit paru trop opiniâtre à des Conquérans à qui rien ne résistoit, les Habitans de Malaga reconnurent bien-tôt qu'ils avoient trop compté sur la clémence du vainqueur, & sur la négociation de Dordux. On arrêta ceux qui se disposoient à s'embarquer ; tout fut censé esclave. Le Gouverneur Zégri, homme digne d'un meilleur sort, extrêmement confus de se voir trahi, tandis qu'il se croyoit encore en état de faire au moins une capitulation honorable, fut fait prisonnier de guerre avec sa garnison. Le Roi porta la sévérité

AN. DE J. C. 1487. & suiv.

AN. DE J. C. 1487. & suiv.

politique jusqu'à taxer la rançon de chaque habitant à trente-six ducats payables dans le terme de seize mois ; & celle des Juifs en général à vingt-six mille ducats. On passa par le fil de l'épée les Chrétiens renegats, & l'on brûla les Juifs, qui après avoir fait profession de Christianisme avoient judaïsé. Cet exemple de rigueur de la part d'un Prince qui se sentoit en état de donner désormais la Loi aux Maures & à ses sujets déserteurs, fut le pronostic des derniers coups qu'il alloit porter à l'Empire Maure.

Ce fut le 18. d'Août de l'année 1487. que se fit cette grande conquête, qui termina une campagne plus glorieuse encore pour les Chrétiens que les précedentes. Malaga se rendit aux Espagnols après avoir été 760. ans au pouvoir des Infidéles. Elle coûtoit beaucoup aux Rois Catholiques ; mais elle terminoit en quelque maniere la guerre. L'armée des Rois étoit, dit-on, composée de quinze mille hommes de Cavalerie, dont plus de la moitié étoit de Chevaliers, l'Infanterie montoit à soixante mille hommes ; les chariots tant pour les malades & les blessés que pour l'artillerie & les machines de guerre, alloient au nombre de quatorze cens

AN DE J. C. 1488. & ſuiv.

Pour Malaga ſa garniſon ordinaire de quinze mille combattans ſe trouvoit alors renforcée de vingt mille hommes de troupes auxiliaires du voiſinage. J'ai crû devoir entrer dans ce détail au ſujet d'une Ville dont la priſe fut ſans contredit un des plus grands événemens de cette guerre, la perte des Maures, & le triomphe des Eſpagnols.

L'année 1488. fit recüeillir aux Vainqueurs les fruits de leurs victoires paſſées. Ils entrérent dans la partie orientale du Royaume de Grenade; les Villes de Vera & de Moxacar, ſe ſoumirent avec plus de quarante Châteaux. Zagal donna un violent échec aux Caſtillans, & fit un butin conſidérable vers Alcala la Roïale. Mais Don Juan de Bénavidés Commandant Général de la Frontiére, prit ſa revanche dans la pleine d'Almérie. Cependant l'activité de Zagal arrêta tellement l'impétuoſité des Eſpagnols, que cette année qui fut aſſez heureuſe pour lui, par les petites victoires qu'il remporta ſur différens partis, ſe termina ſans aucune entrepriſe de la part des Caſtillans ſur les trois principales Places qui étoient de ſon diſtrict. Ce ne fut que l'année ſuivante 1489. qu'après quelques autres pertes des Eſpagnols réparées par les

An. de J. C. 1488. & suiv.

Maures mêmes, Ferdinand alla camper devant Baça.

Cette Ville bien fortifiée par sa situation au bord d'une petite Riviére, entre plusieurs petits côteaux, munie d'ailleurs de vivres, d'armes, de bons soldats, & de tout ce qui étoit nécessaire pour une résistance de quinze mois, sous les yeux d'un Gouverneur brave & expérimenté, étoit disposée à soutenir vigoureusement un long siége. Pierre Martyr témoin oculaire est entré dans de grands détails à ce sujet. Les sorties fréquentes & les vives escarmouches des Maures plus habiles en ce genre de combat que les Espagnols, pensérent plus d'une fois les rebuter ; mais la constance de Ferdinand ne s'épuisa point: ce fut sa vertu favorite, aussi-bien que la prudence & l'activité. Il en recüeillit le fruit lorsqu'il y pensoit le moins ; plus de sept mois se passerent devant Baça, au bout desquels Zagal qui étoit à Guadix consentit à la capitulation contre l'espérance des Chrétiens, & permit au brave Gouverneur de se rendre à des conditions honorables. On les signa de part & d'autre le 4 de Décembre ; & le Roi accompagné de la Reine, entra en triomphe dans une si belle Place, dont il avoit pensé lever le sié-

ge quelques jours auparavant. Comme ces sortes de conquêtes traînent toujours après elles quantité de forteresses & de dépendances, tout ce qui environnoit Baça fut contraint de se remettre entre les mains des Chrétiens. Mais ce qu'on ne peut assés admirer, vû les forces & le courage de Zagal, c'est que la prise de Baça lui coûta Almérie & Guadix, Villes si fortes, qu'elle auroient pû arrêter les Espagnols aussi long-tems, & peut-être plus long-tems que Baça. Zagal soit par politique de Roi, soit par intérêt de particulier, prit un parti étrange & bien capable de surprendre toutes les factions intéressées à cette guerre. Il résolut de s'accommoder avec Ferdinand; ou pour détourner la guerre sur son Neveu comme celui-ci l'avoit habilement détournée sur son oncle; ou pour sauver ce qu'il pourroit des débris de sa fortune en sacrifiant sa Couronne: comme si l'un & l'autre se fussent disputé l'honneur de servir la Castille aux dépens de leurs Etats qu'ils s'empressoient à l'envi de lui sacrifier. Zagal offrit en effet de rendre Almérie, Guadix, & généralement tout ce qui lui restoit de sa Souveraineté, à condition qu'on lui donnât un rang digne d'un Roi, qui se déthrônoit lui-

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

An. de J. C. 1489. & suiv. même en faveur de son Ennemi.

On peut juger avec quelle joie une offre si peu esperée fut reçûë des Rois Catholiques. Il accordérent au Roi malheureux tout ce qu'il souhaita. Cependant le prix d'une Couronne si tristement venduë ne passa guéres dix mille ducats de revenu. Du reste on traita humainement les Maures qui s'étoient soumis; on les laissa jouir paisiblement de leurs biens; on se contenta de les désarmer & de les reléguer dans des fauxbourgs ou dans des Villes peu fortifiées, pour leur ôter les moyens & la tentation de se soulever. L'infortuné Zagal suivit la fortune de son Vainqueur, comme s'il se fût attaché à son char, jusqu'à combattre quelque tems sous ses drapeaux; preuve certaine que la vengeance contre un Neveu qui n'avoit voulu écouter aucun accord, fut un des motifs qui l'engagerent à précipiter sa perte, pour perdre plus sûrement son Concurrent. En effet, il combattit contre lui sous les ordres de Ferdinand, jusqu'au dernier moment d'une tragedie cruelle, dont les Rois Maures se firent eux-mêmes les victimes, sur les ruines d'un florissant Royaume, qui comptoit près de huit cens ans de durée. Zagal s'étant ensuite lassé de se

voir homme privé dans des lieux où il avoit regné, demanda la permission de se retirer en Afrique. Après quelques altercations dans le Conseil sur cette demande, on lui fit un pont d'or, de l'avis de Ximénés, & il partit avec tout ce qu'il put emporter : mais il tomba d'un abîme dans un autre : car le Roi de Fez s'étant rendu maître de sa personne, lui fit faire son procès dans les formes, on le déclara auteur des divisions entre les Maures d'Espagne, & de la ruine totale d'un si beau Royaume. On crut lui faire grace de le condamner à perdre la vûë par l'approche d'une plaque de métail brûlant. Il se retira depuis à Vélés de la Gomera, où il traîna long-tems une vie misérable ; encore la devoit-il à la compassion politique du Roi de cette contrée, qui pour perpetuer la mémoire de cet autre Bélisaire, avoit fait mettre sur ses vêtemens cette inscription : *Voici l'infortuné Roi des Maures d'Andalousie.* Ainsi finit ce Prince plus déplorable encore que son frére Albohacen, qui avoit été comme lui, le ministre & la victime de la discorde. Ils laisserent tous les deux à Boabdil Fils de l'un & Neveu de l'autre, un Sceptre que la discorde lui avoit procuré ; & qu'elle devoit bien-tôt lui arracher.

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

En effet, ses sujets les plus inconstans de tous les Peuples se révoltoient contre lui, & mettoient Grenade en combustion, tandis que Zagal avec les Maures d'Andalousie se soumettoit à Ferdinand, & que ce Prince triomphoit à Jaën, puis à Séville, où il passa une partie de l'année 1490. On faisoit des fêtes publiques dans toute la Chrétienté, & particuliérement en Italie, au sujet de tant de victoires si belles & si inopinées sur les ennemis du nom Chrétien, qui devoient bien-tôt faire profession du Christianisme; mais il n'en étoit pas de même dans l'Orient. Bajazet comme pour faire diversion avoit ménacé toute l'Europe avec une puissante flotte qui croisoit sur les Mers d'Italie. Heureusement après bien des mouvemens, il se contenta de détacher quelques Corsaires qui désolérent l'Isle de Malthe, pour se venger des Chevaliers qui n'avoient pas voulu lui livrer son frére Zizime, dont nous avons parlé ailleurs. D'un autre côté le Soudan d'Egypte faisoit de terribles menaces aux Rois Catholiques, à qui même il envoya un Pere Franciscain avec ordre de leur dire, que s'ils ne cessoient de poursuivre les Maures d'Espagne, on égorgeroit impitoyablement tous les Chrétiens

d'Egypte & de Syrie. Le Religieux ayant passé par Naples fut aussi chargé par le Roi de lettres très-vives, où il représentoit à Ferdinand l'injustice & la témérité de son procédé, en persécutant des Infidéles qui ne lui faisoient aucun mal, & dont tout le crime étoit la diversité de Religion, tandis qu'il exposoit à la furie du Soudan tant de milliers de Chrétiens qu'on étoit sur le point de massacrer. AN. DE J. C. 1489. & suiv.

Ferdinand ayant tout pesé se mit au-dessus des menaces, & n'écouta point les priéres; il résolut de suivre son projet jusqu'à la fin; & ce ne fut qu'après son entiere éxécution, qu'il députa au Soudan le célébre Pierre Martyr Gentilhomme Milanois, originaire du Bourg d'Anghiera près de Milan, aussi habile négociateur qu'éxact Ecrivain, pour tâcher de l'adoucir, en lui répresentant les choses comme elles s'étoient passées, & l'impossibilité d'en user autrement qu'on ne l'avoit fait en pareilles conjonctures. Quant au Roi de Naples, il lui écrivit étant prêt de se mettre en campagne pour le rassûrer, & pour lui faire entendre que son projet avoit été juste dans ses motifs & dans son éxécution; que c'étoit un coup d'état d'abolir une Monarchie fondée sur

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

la ruine des Chrétiens, & proscrite par la Providence, qui se servoit de sa division même pour la détruire; qu'enfin il n'y avoit pas lieu de craindre, que le Soudan mieux instruit de la verité, avare d'ailleurs; & accablé par les forces de Bajazet son ennemi, fût assez peu éclairé pour sacrifier l'interêt réel de son commerce à une vengeance stérile. En effet Bajazet avoit tourné sa formidable flotte contre le Soudan, comme si le Ciel eût tellement arrangé les événemens, que les ennemis des Chrétiens n'employassent contre eux que de vaines menaces, pour se porter à eux-mêmes les plus rudes coups.

C'est ce qu'avoit sagement prévû le Roi de Castille. Ainsi favorisé du Ciel qui sembloit combattre pour lui, parvenu au comble de ses vœux, & ne voyant plus que Grenade & ses dépendances à conquérir, il envoya sommer Boabdid de sa parole; sçavoir de rendre cette Ville dans l'espace de trente jours depuis la sommation, puisque la condition étoit remplie, & qu'Almérie, Baça, & Guadix étoient au pouvoir des Castillans. Le Député avoit ordre d'offrir à Boabdil la possession & les revenus de certaines Villes, comme un appanage assez honorable pour un Roi

vassal des Chrétiens. Ce qu'il y a d'étrange en cette affaire, sur laquelle les Historiens Espagnols coulent assez légerement, & dont Mariana ne dit rien, c'est qu'un de leurs Auteurs (le Pere Bléda Dominicain) dit que ce traité de rendre Grenade après la prise d'Almérie, de Baça, & de Guadix, avoit été fait par Zagal dans le tems qu'il étoit maître de Grenade. Si ce fait cité par un Ecrivain qui paroît fort exact, & qui semble avoir servi de guide à Mariana, est véritable, il est bien surprenant que Ferdinand & Isabelle voulussent rendre Boabdil responsable d'un Traité, non-seulement qu'il n'avoit pas fait, mais de plus qui n'avoit été stipulé que par son ennemi déclaré, & dans le dessein de le perdre. Il est vrai que Boabdil avoit eu le malheur de devenir tributaire des Rois de Castille; mais cela ne l'engageoit, ce semble, qu'aux termes de son Traité, c'est-à-dire, à tenir ses propres paroles, & non pas celles de son Concurrent. Aussi Mariana quoiqu'adorateur de Ferdinand & d'Isabelle, plus ami encore de la vérité, se contente de s'exprimer d'une maniére fort mesurée, mais assez intelligible sur une matiére si délicate. Voici son texte que je crois devoir rapporter, afin que le lecteur juge selon

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

AN. DE J. C. 1489. & suiv. son goût du tour un peu different que les divers Historiens donnent à la politique Castillanne, & aux motifs du dénouëment de la guerre de Grenade.

» Don Ferninand (dit Mariana ; Livre 25. Chapitre 15.) avoit une extrême impatience de terminer entiérement la guerre des Maures qu'il avoit conduite jusqu'à un terme si heureux. Une difficulté fort considérable l'arrêtoit, sans compter celle de prendre une Ville que ses fortifications & sa garnison rendoient presque imprenable. C'étoit sa parole. Il avoit promis en effet par le passé au Roi Boabdil de ne faire aucun tort tant à lui qu'à ses sujets. Il s'offroit toutefois une merveilleuse occasion de s'emparer de cette Capitale sans contrevenir au Traité. C'est que les Grenadins ne tenant aucun compte du danger auquel ils s'exposoient, s'étant révoltés suivant leur coûtume, avoient assiegé leur Roi dans l'Albaycen, de sorte qu'il lui restoit peu d'esperance de conserver non-seulement la Couronne, qui n'est fondée que sur l'obéissance des Sujets, mais encore la liberté & la vie. Le peuple paroissoit en effet si furieux, qu'il sembloit devoir s'acharner à

» combattre juſqu'à la mort. Il n'étoit
» pas juſte d'abandonner un Prince al-
» lié dans le danger où il ſe trouvoit,
» d'autant plus qu'il demandoit lui-mê-
» me du ſecours. Don Ferdinand en-
» voya avertir les habitans de Grenade,
» que s'ils mettoient bas les armes &
» ſe ſoumettroient, on les traiteroit
» de la même maniere qu'on avoit trai-
» té ceux qui s'étoient déja ſoumis.
» Cette déclaration ouvrit les yeux aux
» deux factions Maures, & les enga-
» gea à étoûffer leurs haines particu-
» liéres, pour ſonger à l'intérêt commun,
» d'autant plus que Boabdil ſçavoit par-
» faitement bien que le Roi Don Fer-
» dinand, quoique déclaré pour lui de
» parole, avoit réellement en vûë ſes
» propres intérêts, & qu'il ne mettroit
» jamais les armes bas, qu'il ne ſe vît
» maître de Grenade. Les Faquirs &
» autres perſonnes les plus reſpectables
» de la Nation, ne ceſſoient d'exhorter
» les deux partis à la paix. Ils em-
» ployoient les prieres & les conſeils,
» pour leur faire entendre que leur
» réünion étoit l'unique reſſource qui
» leur reſtât, ſoit qu'ils vouluſſent ſoûte-
» nir la guerre, ſoit qu'il fût queſtion
» de s'accommoder avec les Chrétiens;
» qu'au contraire la continuation de

An. de J. C. 1490. & suiv.

» leurs discordes entraîneroit infailliblement la perte des uns & des autres.
» Cette démarche réüssit, & les Maures se réünirent. Cependant les Chrétiens ne laissérent pas de faire une irruption dans les plaines de Grenade sous la conduite de Ferdinand, tandis que la Reine demeura à Moclin. Ils enleverént ou brûlérent tous les grains, ce qui jetta la désolation parmi les habitans, qui appréhendérent qu'on ne les prît par disette & par famine. «

Du simple récit du Pere Mariana, il résulte visiblement, que la parole donnée à Boabdil pesoit beaucoup à Ferdinand, ou plûtôt paroissoit lui peser: que les prétendus secours qu'il feignoit de vouloir donner à son allié, étoient réellement des secours cruels qu'il ne prétendoit mettre en œuvre que pour déthrôner le Roi Maure, puisqu'en même-tems on sollicitoit les Grenadins, en leur offrant les mêmes conditions qu'on avoit accordées aux autres Maures devenus alliés, c'est-à dire, sujets de la Castille: que Boabdil ne se fioit point à Ferdinand, parce qu'il l'avoit apparemment, pour ne pas dire véritablement, trouvé aussi peu scrupuleux sur la fidélité, que les François l'éprouvé-

rent plus d'une fois ; d'autant plus que sa conduite dans tout le cours de cette révolution faisoit trop voir, que sous le nom de son allié, il ne travailloit que pour lui-même : qu'enfin les Maures s'étant sagement réconciliés, Ferdinand malgré le Traité fit les premieres hostilités en ravageant leurs terres : que du reste le prudent Historien se tire, comme il peut, d'un pas si glissant ; d'où il s'ensuit que les récits de Mariana & de Bléda, quoique différens sur la rupture de Ferdinand avec Boabdil, sont plus odieux encore à la mémoire du Roi de Castille, que celui de Carvajal dont j'ai suivi le rapport en cette occasion. A en croire ce dernier, Boabdil avoit donné parole à Ferdinand de lui rendre Grenade, après l'accomplissement d'une condition qui se trouvant accomplie de la part des Castillans, les mettoit en droit d'exiger la reddition de Grenade. Dans cette supposition la sommation devenoit juste, & Boabdil ne pouvoit reculer sans s'attirer sur les bras une guerre légitime. Je reviens donc à ce point que je n'ai dû ni dissimuler ni assurer entiérement, laissant du reste le lecteur libre de décider comme il lui plaira, entre trois Historiens embarrassés à trouver aux Rois Catholiques

AN. DE J. C. 1490. & suiv.

An. de J. C. 1490. & suiv.

un juste prétexte de rompre avec leur allié, pour envahir le dernier retranchement où il avoit rassemblé les débris de son Thrône.

Boabdil pressé de répondre à la sommation (disent Bleda & Carvajal qui se réünissent en ce point) s'excusa de rendre Grenade sur deux raisons, dont la premiere faisoit voir l'indécence des offres modiques qu'on lui faisoit en échange d'une Couronne; & la seconde, l'impossibilité absoluë de faire goûter aux Maures, dont il ne tournoit pas les esprits à son gré, une pareille proposition. Les Rois de Castille fort mal satisfaits de cette réponse rëitérérent la sommation, offrirent de plus grands apanages, se bornérent à demander seulement quelques forts de la Ville pour y mettre garnison Chrétienne, & ne parlerent point de faire quitter à Boabdil le titre de Roi, à condition toutefois que les Grenadins mettroient bas incontinent les armes. C'étoit le prier plus civilement de céder son Sceptre : aussi cette seconde sommation fut-elle suivie de la même réponse. Alors soit que Boabdil vît bien qu'il n'y avoit plus pour lui d'autre parti honorable à prendre que celui de la guerre, soit qu'il sentît (quoique tard) l'indignité du procédé de Ferdinand qui le

traitoit déja en Sujet, soit enfin que les Maures l'obligeassent de rompre ouvertement avec un allié, qui l'avoit conduit insensiblement à sa perte par sa funeste alliance; il leva le masque, & se déclara ennemi des Chrétiens. Ils l'avoient déja déclaré tel (à entendre Mariana) lorsqu'ils commencerent les hostilitez. Boabdil à la tête de ses Maures, que la nécessité avoit rendus sages lorsqu'il n'étoit plus tems de le devenir, sortit brusquement de Grenade; il sollicita & engagea dans la révolte quelques forts d'Alpuxarra; il en surprit d'autres dont le plus considérable fut celui d'Alhendio, Place forte à deux lieuës de Grenade; il la força malgré sa garnison aguerrie, la fit raser, & emmena tous les Chrétiens en qualité d'esclaves. Ce coup de main fit soulever en sa faveur les Maures des environs & même ceux de Guadix. Un soulevement si prompt lui procura encore quelques Forteresses qui suivirent son parti; & il y a apparence que sa bravoure animée par ses malheurs eût triomphé des malheurs mêmes, si elle avoit été secondée par le nombre & par un concert moins tardif entre ses Sujets. Carvajal dit avoir entendu de la bouche d'un vieux Maure qui étoit à Grenade dans le têms que cet Auteur

AN. DE J. C. 1490. & suiv.

An. de J. C. 1491. & suiv. écrivoit son Histoire d'Afrique, que les contrées d'Alpuxarra & de Lecrin qui étoient au pouvoir des Chrétiens, se rendirent à Boabdil, à la réserve de deux Châteaux, dont l'un nommé Mondujar tint bon par l'activité & la valeur de la Gouvernante Marie d'Acugna, qui commandoit dans l'absence de son mari.

Le Roi Maure en étoit au siége de Salobregna, Forteresse où il avoit des intelligences, lorsque Ferdinand accourut pour arrêter ce torrent, qui auroit pu en grossissant faire une révolution aussi prompte que la premiére. Il suffisoit au Roi de Castille de l'avoir amené au point où il le vouloit en l'obligeant de rompre avec lui, & de justifier bien ou mal cette rupture aux yeux de l'Europe & de l'Afrique. Il n'avoit cherché qu'un prétexte, & il voyoit une raison de guerre. Il descendit donc dans la plaine de Grenade, & fit une irruption, qui selon les uns fut la premiére, & la seconde suivant les autres. Dans cette campagne il fit lever le siége de Salobregna qu'assiégeoit Boabdil; il remit sous le joug une partie des Rebelles, & ayant fait un dégât égal au premier, il retourna à Séville, tandis que le Marquis de Villéna trouva le secret de reduire les Maures de Guadix qui s'étoient révoltés.

C'est ainsi qu'un seul mouvement des Castillans détruisoit en peu de jours les légers succès que la valeur malgré la fortune donnoit aux efforts redoublés du Roi Maure. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Le siége de Grenade fut résolu dans le Conseil de Séville, & fixé au mois d'Avril de l'année 1491. La Reine demeura à Alcala la Royale, pour avoir soin de hâter les préparatifs, & se mettre en état d'aller elle-même au Camp achever une expédition qui l'intéressoit plus personnellement que le Roi son mari. Tous les Grands qui dans le cours de la guerre avoient fait revivre l'ancienne valeur Espagnole, se rendirent auprès du Roi avec des troupes lestes & bien armées, que toutes les Villes avoient levées à leurs dépens; comme si cette grande expédition qui les touchoit de si près, eût multiplié leurs forces & redoublé leur courage. On eût dit qu'un même esprit animoit tout l'Etat comme un seul corps, tant chaque particulier se faisoit gloire de concourir au renversement d'un Royaume expirant, que les divisions intestines ébranloient jusqu'aux fondemens. Ferdinand fit de toutes ces troupes une armée d'élite, qui se trouva forte de quarante mille hommes de pié tous vieux soldats,

An. de J. C. 1491. & suiv.

& de dix mille des meilleurs Cavaliers. Avec cette armée plus aguerrie que nombreuse, il partit & arriva en trois jours à la vûë de Grenade un Samedi 23. d'Avril. Je me contenterai ici d'ajoûter à la description de ce fameux siége, que Mariana a si bien faite, quelques circonstances qu'il a cruës inutiles pour les Espagnols, & qui peuvent faire plaisir à des Lecteurs François. Ce dernier acte de l'importante expédition qui perdit un Empire Infidéle par les divers ressorts dont se servit le Ciel, qui donne & ôte les Couronnes à son gré, mérite assez qu'on ne perde rien de ce que les bons Ecrivains nous en ont conservé.

Grenade bien différente alors de ce qu'elle est aujourd'hui, étoit sans contredit la plus peuplée, la plus belle & la plus riche Ville de toute l'Espagne. Du côté de l'Occident elle domine sur une grande plaine plus longue que large, & d'environ quinze lieuës de tour. Cette plaine est couronnée de montagnes & & de collines, d'où jaillissent trente-six sources fécondes qui la fertilisent par une quantité prodigieuse de ruisseaux. C'est le lieu le plus frais, le plus délicieux, & le plus abondant de toute l'Espagne : aussi les Maures disoient-ils, que le Paradis étoit placé sur leur Zenith. Au

Levant on voit s'élever les Montagnes & le païs d'Elvire, où étoit autrefois la Ville d'Ilibéris. Les montagnes appellées *de Neige* s'étendent vers le Midi. Elles sont entrelassées les unes aux autres, & forment une chaîne qui s'allonge jusqu'à la mer Méditerrannée, dont les bords, ainsi que le reste de la contrée, étoient autrefois extrêmement peuplés & cultivés. La Capitale qui est au milieu d'un si beau Païs, est située partie sur la plaine, partie sur deux côteaux, entre lesquels coule la riviére de Daro. Cette riviére en sortant de Grenade va se perdre en mêlant ses eaux & son nom au Xénil, qui partage & embellit la plaine dans toute son étenduë.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Les murs de Grenade sont extraordinairement forts; ils sont ornés & défendus dans les angles de mille & trente Tours, aussi remarquables par leurs créneaux, leurs galleries, & leur force, que par leur nombre. La Ville avoit anciennement sept portes; elle en a douze aujourd'hui : il n'est pas possible d'investir entiérement la Ville, tant à cause de l'étenduë, que de l'inégalité du terrain. Du côté de la plaine où l'entrée paroît plus aisée pour entrer dans la Ville basse, & pénétrer dans les hauteurs, elle est bien fortifiée de bonnes Tours

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

& de fermes Boulevarts : c'eſt-là qu'on voyoit la principale Moſquée. On n'en a conſervé que la ſituation pour bâtir en ſa place la Cathédrale, édifiée vaſte, riche, & d'une architecture auſſi élégante que celle de la Moſquée étoit groſſiere. A la vûë de cette Egliſe eſt la place de Bivarrambla, ou le marché, qui eſt large de deux cens pas, & trois fois plus long. Les maiſons qui l'environnent ſont tirées au cordeau, & d'une régularité fort agréable.

Des deux principales Citadelles de cette grande Ville la plus conſidérable eſt l'Alhambra, nom tiré de la couleur rouge du ſol où elle eſt bâtie. Le Palais Royal, auquel on a depuis ajoûté un Monaſtére de ſaint François, où repoſe Don Inigo de Mendoza, premier Gouverneur de Grenade, vaut lui ſeul une Ville. Le Roi Mir Mahomet en avoit tracé le deſſein, & jetté les fondemens ; ſes ſucceſſeurs pourſuivirent ce grand ouvrage, qui fut enfin achevé entiérement ſous le Regne de Joſeph Bulhagix, comme le montre une inſcription Arabeſque, dont la date ſe rapporte à l'an de JESUS-CHRIST 1346. L'autre Fortereſſe qui eſt vis-à-vis l'Alhambra, s'appelle *Albaycin*. Nous ne répeterons point ce que nous avons dit ailleurs de ſa force & de

son étenduë : c'est encore l'ouvrage du même Roi Joseph. Il en construisit les fortifications de ses propres revenus avec tant de profusion, qu'il passa dans l'esprit de la Nation pour avoir trouvé le secret de faire de l'or.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Entre ces deux Citadelles on voit le cœur de la Ville, ou plûtôt la Cité même de Grenade. Elle est plus vaste que magnifique ; les ruës sont étroites, & les maisons construites à la Mauresque, c'est-à-dire, mal bâties : en recompense elle étoit très-riche du tems des Maures, extrêmement peuplée, & non pas telle qu'on la voit aujourd'hui, sur-tout depuis leur expulsion générale. Hors de la Ville est l'Hôpital Royal, & un Monastére de saint Jerôme, où l'on voit le superbe tombeau du grand Capitaine Gonsalve Fernandés. On assûre que durant l'Empire des Maures Grenade contenoit soixante mille maisons : ce qui paroîtra surprenant, c'est que les Ambassadeurs de Don Jacques II. Roi d'Arragon, assûrérent, dit-on, au Pape Clément V. dans le Concile de Vienne, que de deux cens mille ames qu'il y avoit alors à Grenade vers le milieu du quatorziéme siécle, à peine s'en trouvoit-il cinq cens qui fussent de la race des Maures. Ils comptoient cinquante mille renegats,

An. de J. C. 1491. & suiv.

& trente mille Chrétiens captifs. Ce qui est certain, c'est qu'il y a présentement vingt-trois Paroisses ou quartiers dans Grenade, un Archevêché, & une Université, qui lui conservent encore le rang de Capitale d'un des plus beaux Royaumes d'Espagne. On ne sçauroit bien juger du nombre des habitans qui y étoient du tems de Ferdinand & d'Isabelle, ni de la quantité surprenante de Villes, de Forts, de Villages, & de Bourgs, qui composoient alors tout ce Royaume, que par l'estime des impôts qu'en tiroient les Rois Maures. Ces revenus montoient à sept cens mille ducats, somme exhorbitante pour un siécle où l'or & l'argent étoient très-rares. Chaque particulier payoit le septiéme de ses revenus en troupeaux & en fruits. Si un Maure mouroit sans enfans, le Roi devenoit son unique héritier; & s'il laissoit des enfans, il partageoit également avec chacun d'eux.

Tel étoit l'Etat de Grenade du tems de Mariana, dont j'ai emprunté exprès le fonds de cette description, pour donner une idée précise de cette grande Capitale, l'objet de tous les mouvemens des Espagnols, & le dernier rempart des Maures. Dès que le Roi Ferdinand fut arrivé à la vûë de Grenade, dans

un lieu qu'on appelle LES YEUX DE GUE'TAR, & qui est à un peu plus d'une lieuë de la Cité, il fit un détachement de trois mille Chevaux & de dix mille Piétons, sous la conduite du Duc d'Escalone, pour s'emparer des défilés de certaines vallées à l'entrée d'Alpuxarra. Son dessein étoit de couper aux Maures les vivres de ce côté-là d'où ils pouvoient tirer le plus de secours, à cause de la fertilité du Païs, & du grand nombre de Bourgades qui se trouvoient à portée de les secourir d'hommes & de munitions. Comme il apprit ensuite qu'il y avoit jusqu'à trente mille Maures prêts à défendre ces vallées, il prit la route de Padul avec toute son armée pour soûtenir le Duc. Toute la Cavalerie Mauresque sortit à l'instant de Grenade, pour profiter de ce mouvement en donnant sur son arriére-garde. On fit face, & les Comtes de Cabra & de Tendilla qui s'étoient distingués durant cette guerre, eurent ordre d'engager le combat. Ils fondirent sur les Maures avec tant de furie, qu'ils lés mirent en fuite. Ainsi l'armée Castillanne passa sans nul danger à Padul, où elle joignit le Duc d'Escalone qui revenoit dêja avec un riche butin. Il avoit surpris les Infidéles & ruiné neuf Villages. Le Roi

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

An. de J. C. 1491. & suiv. ayant fait repoſer ſon armée, continua le dégât dès le lendemain, & s'avança juſques dans le ſein de la contrée d'Alpuxarra. Les Maures lui diſputérent un défilé par où il falloit paſſer; mais ils en furent chaſſés, & ils ne purent ſauver le ſaccagement de quinze autres Villages, dont les dépoüilles enrichirent l'armée Chrétienne. Cette Contrée étoit la reſſource des Grenadins, & ils la regardoient comme tellement aſſûrée, qu'ils s'imaginoient que Grenade ſeroit plûtôt priſe, que les paſſages d'Alpuxarra ne ſeroient forcés. Ce fut ce qui détermina Ferdinand à les attaquer. Les Grenadins trompés par un ſuccès auquel ils ne s'étoient pas attendus, commencérent à trembler pour leurs propres foyers; leur frayeur s'augmenta étrangement quand ils virent l'armée de retour camper à deux lieuës de Grenade, & environner ſon Camp de murs & d'ouvrages, qui formoient une eſpéce de Ville. Preuve trop certaine pour eux de la détermination où étoit le Roi de ne point ſe retirer qu'il n'eût achevé ſa conquête; ſon deſſein étoit de ſurprendre les habitans, ou en cas de beſoin de tourner le ſiége en blocus, pour ſe mettre en état d'aller & de venir au Camp, & d'en ſortir quand il lui plairoit pour favoriſer

les ennemis des François, ou pour les affaires de son Etat, sans perdre de vûë sa principale entreprise : tant ce grand Roi étoit fécond en projets, prompt à épier & à saisir les conjonctures favorables de les exécuter, & attentif à les poursuivre tous à la fois, sans en abandonner aucun à la destinée des tems. An. de J. C. 1491. & suiv.

L'enceinte des murs du Camp fut commencée, poursuivie, achevée avec une activité si admirable & en si peu de tems, que le siége s'ouvrit dans les formes le 26. d'Avril. Ce siége ne se fit point toutefois à la maniére ordinaire : point de lignes, point de tranchées, peu d'usage de l'artillerie ; on n'eut pour but que de fatiguer les Maures par de fréquentes irruptions, de désoler le Païs, & d'empêcher qu'il n'entrât dans la Ville ni vivres, ni munitions, ni secours. Sur ce plan là on envoyoit divers partis pour insulter la garnison, qui faisoit souvent des sorties pour escarmoucher. Une de ces escarmouches fut si heureuse pour les Espagnols, qu'ils prirent aux assiégés toute l'artillerie qu'ils avoient avancée, & firent quantité de prisonniers. Animés par plusieurs petites victoires semblables, & par la présence de Ferdinand, ils osérent s'avancer jusques sous les murs de Grenade, & se rendirent les maîtres de

AN. DE J. C. 1491. & suiv. deux Tours détachées où il y avoit une forte garnison.

Sur ces entrefaites la Reine Isabelle arriva au Camp avec le Prince Don Juan & la Princesse Dogna Jeanne ses enfans. Quoiqu'elle se trouvât à tous les siéges importans par un effet de sa bravoure & de sa prudence naturelle pour procurer des secours aux assiégeans; on croit que ce dernier voyage fut un effet de la politique de Gonsalve de Cordouë, & de son ami Ximénés, tous deux plus attachés à la Reine qu'au Roi. Ils vouloient rompre les desseins de Ferdinand sur la destination du Royaume de Grenade : car bien que ce Prince adroit eût consenti à la réünion de ce Royaume avec celui de Castille, on eut lieu de penser que la répugnance avec laquelle il avoit donné son consentement, montroit assez qu'il tenteroit de faire la conquête entiére au profit de l'Arragon & au sien, en concluant le Traité avec les assiégés, si la Reine n'éclairoit de près ses derniéres démarches. Quoique l'on veüille penser de ces motifs secrets, il arriva par une négligence de la Reine un accident si malheureux, qu'il auroit déconcerté tous les projets de la Castille & de l'Arragon, pour peu que les Maures eussent sçu en profiter.

Isabelle

Isabelle qui faisoit de longues priéres avoit laissé imprudemment une lumiére dans la tente; le feu y prit, & se communiqua si loin en peu de momens, que tout le Camp fut menacé d'un embrasement universel. C'étoit la nuit: Ferdinand qui étoit toûjours sur ses gardes, se crut surpris par les Maures; il sortit nud de sa tente, tenant son épée d'une main, & sa rondache de l'autre: par bonheur le Marquis de Cadix eut la précaution de se mettre en bataille du côté où il y avoit le plus à craindre d'une irruption des assiégés: il donna lieu à l'armée de se remettre d'un trouble & d'une confusion qui allerent jusqu'à délibérer si on leveroit le siége. Cet accident arriva le 10. de Juillet, & quelques jours après on reçut une autre fâcheuse nouvelle: ce fut celle de la mort funeste du Prince Alphonse de Portugal mari de l'Infante Isabelle de Castille, qui fut causée par une chute de cheval, ainsi que nous l'avons déja raconté. On dit que durant l'incendie du Camp, il y en avoit un à Médina del Campo, qui consuma plus de deux cens maisons. Ces désastres auroient pû relever le courage aux assiégés & abattre celui des assiégeans. Pour prévenir ce mauvais effèt, on affecta

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

de harceler les Grenadins avec plus de furie, & de réïtérer les ravages des environs de Grenade; mais les ennemis résisterent de leur côté avec plus de vigueur qu'auparavant; & dans quelques occasions ils firent voir aux Espagnols ce que peut une lueur d'espérance dans le sein de la rage & du désespoir. Ils commençoient en effet à être poussés à bout. Malgré leur succès on ne laissa pas les jours suivans de leur enlever quantité de bestiaux dans leur prairie & sur leurs collines; perte considérable pour des malheureux qu'on vouloit subjuguer par la disette & par la famine, qui sont les plus terribles de toutes les armes. On résolut dans le Camp Espagnol d'opposer la constance à l'opiniâtreté, & la prudence à la témérité; on acheva de bien fortifier le Camp, & au lieu des tentes on bâtit des casernes, des logemens, & même des maisons commodes à l'épreuve du feu, sur deux principales ruës tracées au cordeau, qui se croisoient pour aboutir aux quatre portes qu'on avoit faites dans la longueur & la largeur de cette nouvelle Ville. On l'appella la Ville de Sainte Foi; & elle subsiste encore aujourd'hui sous ce nom: outre les differentes routes qu'on y pratiqua pour la commodité des com-

munications, on ménagea au milieu une place d'Armes assez vaste pour y rassembler toute l'armée, comme dans les Places de guerre. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Les Maures qui s'étoient attendus à un siége ordinaire, & dont l'unique ressource dans cette nouvelle méthode d'assiéger une Ville en bâtissant une autre Ville pour les assiégeans, étoit d'attirer l'armée Chrétienne à une action décisive, firent les derniers efforts pour venir à bout de leur dessein ; mais ce fut inutilement. Ferdinand étoit trop sage pour abandonner rien au hasard ; il suivit toûjours le plan qu'il s'étoit tracé dans la persuasion que le tems consumeroit peu à peu les Maures, & les contraindroit à faire les premieres démarches pour capituler ; au lieu qu'une bataille livrée d'un côté par l'impatience, & soûtenuë de l'autre par la fureur, pourroit lui faire perdre en un jour le fruit de dix années de travaux. Il ne se trompa point dans ses vûës. Les Maures lassez du flegme politique d'une Nation qui n'avançoit que pas à pas, & qui comptoit pour rien la longueur du tems, pourvû qu'elle les vît dépérir insensiblement par les efforts qu'ils faisoient pour se conserver, perdirent enfin tout espoir de résister à des ennemis si lents

AN. DE J. C. 1491. & suiv. & si acharnés par leur lenteur même. Ils se lassérent des épuisemens où réduit le désespoir, dont la vivacité ne peut souffrir la durée des efforts violens, & d'une affreuse famine; ils songérent donc à un accommodement.

Boabdil entraîné par le plus grand nombre des Habitans, crût qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de la capitulation, ne fût-ce que pour obtenir quelque relâche de l'Ennemy, pour donner le tems au courage de se rallumer, & pour profiter de quelque heureuse conjoncture qui se présenteroit de vaincre ou de mourir. Le siége avoit déja duré six mois, lorsque Boabdil envoya au Camp des Chrétiens l'Alcaïde Bulcacim Mulch avec plein pouvoir de traiter de la Tréve, & de la reddition de Grenade. La Tréve fut fixée à soixante jours, durant lesquels on ne cessa d'aller de Grenade à Sainte Foi, & de Sainte Foi à Grenade, pour arrêter une capitulation dont chaque article consumoit plusieurs jours; tant la défiance mutuelle, plus grande toutefois dans les vaincus que dans les vainqueurs, rendoit les esprits pointilleux & l'accord difficile. Enfin après bien des pourparlers, on s'en tint à un double Traité, que Carvajal nous a conservé

en entier, & que je ne fais ici qu'abréger. Les Grenadins demanderent & obtinrent les conditions suivantes; AN. DE J.C. 1491. & suiv.

I. Boabdil s'assûroit plusieurs Villes & Bourgades de l'Alpuxarra pour son appanage, se réservant la liberté d'en joüir ou d'en disposer à son gré par vente ou par engagement.

II. Il consentoit que les Rois Catholiques pussent bâtir des Forteresses dans le Païs qu'il se réservoit pour appanage.

III. Il éxigeoit la somme de trente mille piéces d'or en rendant l'Alhambra & les autres Châteaux de Grenade.

IV. Il demandoit confirmation de la joüissance des biens qu'il possédoit du tems de son pere Albohacen, soit dans le territoire de Grenade, soit dans celui d'Alpuxarra.

V. Il vouloit pour sa mere, ses sœurs, sa femme, & celle de Muley Bunacer, & pour ses autres parens, qu'on leur laissât les terres & les héritages dont ils avoient joüi, avec les mêmes franchises pour eux & pour lui.

VI. Que si quelques-uns des lieux de tous ces appanages tomboient au pouvoir de leurs Altesses avant la reddition de Grenade, on les lui restituât de bonne foi, sans crainte de mauvais traite-

AN DE J. C. 1491. & suiv.

mens, ou de vengeance de sa part.

VII. Que leurs Altesses ne redemandassent jamais ni à lui ni à ses partisans ce qu'ils auroient pris sur les Chrétiens, ou sur les Maures soumis durant le cours de la guerre.

VIII. Que quand il lui prendroit envie, aussi-bien qu'à ceux de sa maison (qu'il nomme) de passer en Barbarie, leurs Altesses fournissent des Vaisseaux équippés pour les transporter avec leurs joyaux, leur or, leur argent, leurs effets, & leurs armes, à l'exception des armes à feu; qu'on les exemptât de payer aucuns droits, & qu'on les conduisît avec honneur & sûreté à tous les ports où ils souhaiteroient de débarquer.

IX. Que si, lorsqu'ils jugeroient à propos de s'embarquer, ils n'avoient pû encore recüeillir leurs biens ou le prix de ces biens, ils pussent laisser en Espagne des Procureurs pour avoir soin de leurs affaires, leur en faire part, & faire passer leurs revenus, sans qu'il fût permis de les troubler dans leur procuration.

X. Que s'il plaisoit à Boaddil d'envoyer des Marchandises, ou ce qu'il voudroit en Afrique par le moyen de ses Officiers, le voyage & le retour fussent libres & sans sujétion aux droits & aux péages.

An. de J. C. 1491. & suiv.

XI. Qu'on lui permît de faire passer par tous les Etats de leurs Altesses ses provisions sans rien payer pour les entrées.

XII. Qu'au sortir de Grenade il lui fût libre d'aller où bon lui sembleroit dans l'étenduë de l'appanage qu'on lui donnoit.

XIII. Qu'en se retirant de Grenade avec toute sa maison, & ceux qu'il jugeroit devoir l'accompagner, tous fussent armés, excepté d'armes à feu.

XIV. Que ni leurs Altesses ni leurs successeurs ne fissent jamais porter aux Maures des marques qui les distinguassent, comme les Juifs en portoient.

XV. Que lui Boabdil & sa maison entrassent dans tous les articles faits & à faire de la capitulation.

XVI. Qu'enfin leurs Altesses, le jour même qu'on livreroit l'Alhambra & les Forts, donnassent à Boabdil & à chacun de ses parens des Lettres Patentes qui contiendroient ce que dessus, scellées du Sceau de Plomb, suspendu à un cordon de soye, & signées de leurs Altesses, du Prince Don Juan, du Cardinal d'Espagne, des Maîtres des Ordres Militaires, des Evêques & autres Prélats, des Grands, des Ducs, Marquis, Comtes, Andelantades, & Notaires Mayors de leurs Etats.

An. de J. C. 1491. & ſuiv.

Tous ces articles furent accordés & ſignés dans le Camp de ſainte Foi le 25. de Novembre 1491. trois jours après on arrêta les articles que les Rois Catholiques dreſſerent de leur côté pour la Ville, les dépendances de Grenade, & les autres Maures qu'ils voulurent y comprendre.

I. Dans l'eſpace de quarante jours on mettra leurs Alteſſes en poſſeſſion de toutes les Forтereſſes de la Ville. Au bout de ce terme les Maures ſe comporteront en bons & fidéles ſujets des Rois de Caſtille & d'Arragon.

II. Pour garantir la poſſeſſion paiſible des Forts de Grenade, on mettra entre les mains de leurs Alteſſes cinq cens enfans de la principale Nobleſſe, qui reſteront dix jours en ôtage.

III. Après la reddition des Châteaux, leurs Alteſſes avec le Prince Don Juan en leur nom, & celui de leurs ſucceſſeurs recevront pour vaſſaux & ſujets, ſous leur protection Royale, le Roi Boabdil, & généralement tous les Maures, promettant qu'il ne leur ſera fait aucun tort, ni dans leurs perſonnes ni dans leurs biens.

IV. Ceux qu'on chargera de prendre poſſeſſion des Châteaux, y entreront

par les portes qui donnent sur la campagne, afin de prévenir & d'éviter le moindre trouble. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

V. En entrant dans ces Forts, on rendra au Roi Boabdil, son fils & les autres ôtages anciens qu'on a fait exprès revenir de Moclin, à l'exception de ceux qui se sont convertis au Christianisme.

VI. Leurs Altesses & leurs successeurs laisseront vivre le Maures dans leur Religion, & suivant leurs Loix.

VII. On leur laissera toutes les armes à l'exception de l'artillerie.

VIII. Ils auront la liberté de vendre leurs biens, de quelque nature qu'ils soient, & de passer en Barbarie avec leurs effets.

IX. On leur fournira des Vaisseaux pour passer où ils voudront durant l'espace de trois années sans payer aucun droit.

X. Les trois années expirées, ils payeront un ducat par tête, outre leur passage.

XI. Ceux qui iront en Afrique sans avoir disposé de leurs biens, pourront les laisser en main sûre, avec permission d'en percevoir les revenus.

XII. Ni leurs Altesses, ni leurs successeurs n'obligeront jamais les Maures

An. de J. C. 1491. & suiv. à se distinguer dans leurs habits comme les Juifs.

XIII. Durant les trois années de franchise, les Grenadins ne payeront point les droits pour les maisons & les acquêts, mais seulement la dixme des grains & des bestiaux sur le pié des Chrétiens.

XIV. On remettra en liberté généralement tous les esclaves Chrétiens, excepté ceux qui auroient été vendus & envoyés en Afrique avant la capitulation ; sur quoi on s'en rapportera au serment des Maures & aux témoins.

XV. On n'éxigera jamais les corvées des bêtes de charge appartenantes aux Maures, & l'on ne s'en servira point, à moins qu'ils ne veüillent bien les loüer pour un prix raisonnable.

XVI. Les Chrétiens n'entreront jamais dans les Mosquées sans la permission des Faquirs, sous peine d'être châtiés.

XVII. Les Juifs n'auront aucune autorité sur les Maures, ni la moindre intendance sur leurs biens.

XVIII. On aura les mêmes égards pour les ordres tant sacrés que profanes de Grenade & d'Alpuxarra ; & on les laissera joüir de leurs prééminences, revenus, & privilèges.

XIX. On ne se servira d'aucune cho-

se appartenante aux Maures ; soit maison, soit autre bien, sans leur agrément.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

XX. Ils seront jugés suivant leurs Loix, & par leurs Juges naturels ; si un Chrétien & un Maure sont en procès, les Juges seront mi-partis, à sçavoir un Maure & un Chrétien.

XXI. Aucun Maure ne pourra être puni pour une imputation de crime à cause de la parenté, c'est-à dire, ni le pere pour le fils, ni le fils pour le pere, ni le frére pour le frére, ni le parent pour le parent ; chaque particulier portera la peine de son iniquité.

XXII. On donne amnistie générale à tous les Maures en général, & particulierement à quelques prisonniers (que l'on nomme) pour les meurtres, vols, & autres excès causés avant la capitulation.

XXIII. Si les prisonniers Maures qui sont au pouvoir des Chrétiens trouvent le moyen de se sauver à Grenade, & aux autres lieux marqués par la capitulation (ce sont ceux d'Alpuxarra) ils seront libres, sans qu'on puisse les rechercher ni les inquiéter sur leur fuite.

XXIV. Les Maures ne payeront à leurs Altesses que ce qu'ils ont coûtume de payer à leurs Rois.

An. de J.C. 1491. & suiv.

XXV. Les Maures de Grenade & d'Alpuxarra qui seront passés en Afrique pourront, avant les trois années suivantes, repasser en Espagne, & joüir des avantages du Traité, sans être obligés de répresenter les Chrétiens esclaves, qu'ils auroient vendus, ni d'en rapporter le prix.

XXVI. Le Roi Boabdil & tout Maure en général, qui après s'être retiré en Afrique en quelque tems que ce soit, voudra revenir en Espagne aura la même permission que ci-dessus dans le même terme de trois ans prescrits.

XXVII. Les Négocians Maures qui voudront commercer en Afrique ou en Espagne, pourront le faire librement sans payer les doüannes & les autres droits qu'on leve sur les Chrétiens.

XXVIII. On n'insultera ni de parole ni d'action les Chrétiens qui se sont faits Mahométans avant la conclusion du Traité.

XXIX. Si un Maure veut épouser une renégate, celle qu'il choisit sera interrogée sur sa Religion en présence de témoins Chrétiens & Maures; mais on ne la forcera pas sur le choix: il en sera de même des enfans nés d'une Chrétienne & d'un Maure.

XXX. On ne forcera ni Maure

ni Mauresse à embrasser le Christianisme.

XXXI. S'il arrive qu'une fille, ou une femme, ou une veuve, pour favoriser quelque inclination, ou quelque intrigue d'amour, demande à se faire Chrétienne, on ne la recevra pas; on se contentera de l'interroger, & s'il se trouve qu'elle ait dérobé sous ce prétexte des joyaux ou quelqu'autre chose à ses parens ou ailleurs, on restituera le tout à qui il appartiendra, & l'on punira les coupables.

XXXII. Ni leurs Altesses ni leurs successeurs n'inquiéteront jamais les Maures sur le butin qu'ils auront fait dans le cours de la guerre, soit sur les Chrétiens, soit sur les Maures divisés. On châtiera même ceux qui redemanderoient ce qui leur auroit appartenu.

XXXIII. On ne recherchera jamais aucun Maure pour avoir blessé ou tué les Chrétiens qui étoient ses Esclaves pendant la guerre.

XXXIV. Après les trois années de franchise les Maures ne payeront pour leurs terres & leurs autres biens, que ce qu'ils devront légitimement payer eû égard à leur valeur.

XXXV. Les Juges, Alcaydes & Gouverneurs, que leurs Altesses mettront

An. de J. C. 1491. & suiv.

dans le territoire de Grenade, seront tellement choisis, qu'ils honoreront & traiteront avec affection les Maures en gardant éxactement le Traité. S'ils font quelque action contraire, ils seront révoqués & punis par leurs Altesses.

XXXVI. Les Rois de Castille & leurs successeurs n'inquiéteront ni le Roi Boaldil, ni aucune autre personne de quelque état qu'elle soit, sur l'inobservation du Traité avant la reddition des Châteaux.

XXXVII. Nul Officier ou partisan du Roi Zagal n'aura autorité sur les Maures de Grenade.

XXXVIII. Les esclaves Maures seront relâchés sans payer de rançon, mais à certains termes; sçavoir, de cinq mois pour ceux qui sont dans l'Andalousie, & de huit mois pour ceux qui sont en Castille, sans préjudice de deux cens prisonniers Maures qu'on renverra dès que tous les esclaves Chrétiens de Grenade seront en liberté.

XXXIX. Les Maures d'Alpuxarra qui voudront se rendre à leurs Altesses, remettront dans quinze jours tous les Captifs Chrétiens, sans prétendre en échanger un seul pour un Maure; si la chose arrivoit le Maure échangé seroit condamné au feu.

XL. Les Coutumes Maurefques pour les héritages feront obfervées. AN. DE J. C. 1491. & fuiv.

XLI. Tous les Maures non compris dans le Traité pourront y accéder & joüir des mêmes Priviléges que ceux des Païs mentionnés, à l'exception des franchifes pour les trois années fuivantes.

XLII. Les aumônes & revenus des Mofquées feront entre les mains des Faquirs comme auparavant ; fans qu'on puiffe jamais les troubler dans l'adminiftration de leurs deniers, qu'ils continuëront d'employer fuivant leur ufage, à l'éducation de la jeuneffe Maure, & felon leur volonté.

XLIII. Les Vaiffeaux d'Afrique qui font dans les Ports du Royaume de Grenade, y demeureront & en partiront en fûreté, fans aucune exaction, fauf le droit de vifite, dont on n'ufera que pour empêcher qu'on ne tranfporte aucun efclave Chrétien.

XLIV. On ne contraindra aucun Maure de s'engager au fervice pour la guerre ; fi pourtant la Cavalerie veut s'engager, on lui affignera un rendez-vous dans l'Andaloufie, en payant la folde, du jour de l'arrivée jufqu'à celui du congé.

XLV. Leurs Alteffes tiendront la main à faire obferver les Ordonnances pour

AN. DE J. C. 1491. & suiv. entretenir la pureté des eaux de Grenade, & pour empêcher qu'on ne détourne ou diminuë les sources; on châtiera ceux qui les soüilleront par des immondices. (*cet article regarde les purifications Musulmanes.*)

XLVI. Si un Maure prisonnier en laisse un autre en ôtage pour lui & s'enfuit dans les lieux de franchise, il sera libre, & ni l'un ni l'autre ne seront requis de rien payer.

XLVII. Les écritures qu'on fera pour les procès des Maures seront payées sur le même pié que devant.

XLVIII. Les lieux de sépulture des Maures seront séparés de ceux des Chrétiens, aussi-bien que les Maisons, sous peine de châtiment pour les contrevenans.

XLIX. Les Juifs de Grenade & d'Alpuxarra seront compris dans le Traité, sans en excepter ceux qui auroient été Chrétiens, pourvû qu'ils passent en Afrique dans le terme de trois années de franchise qui commencent du 8. de Decembre de l'an 1491.

L. Leurs Altesses feront exactement observer tous ces articles à commencer du jour de la reddition des Châteaux: en foi de quoi elles ont donné leurs Lettres Patentes, scellées de leur sceau,

& signées de leurs noms : & plus bas, par Ferdinand Zafra leur Sécrétaire. Fait au Camp devant Grenade le 28. de Novembre 1491.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Les Rois Catholiques jugérent à propos de joindre à ces articles une lettre également ferme & civile, qu'ils adressérent au Roi Boabdil, parce qu'ils reçurent avis qu'il commençoit à se repentir de ses démarches pour l'accommodement : il en étoit trop tard ; mais l'idée d'une catastrophe prochaine, qui devoit le rendre sujet après s'être vû Roi, le jettoit à chaque instant dans d'étranges irrésolutions. Les Grenadins même, sur-tout les gens de guerre, avoient repris courage durant la Tréve. Tout menaçoit d'un renouvellement de guerre, que Ferdinand appréhendoit comme le dernier éclat d'une Nation brave & réduite au désespoir par l'impossibilité de se défendre, & par l'horreur de subir un joug détesté. Voici la teneur des Lettres de leurs Altesses.

» Nous Don Ferdinand & Dogna Isa-
» belle, par la grace de Dieu, Rois de
» Castille, &c. aux Alcaydes, Cadis,
» Sages, Lettrés, Faquirs, Anciens ;
» à la Noblesse, au Peuple, aux Grands,
» & aux petits de Grenade : Faisons sça-
» voir, que nous sommes déterminés à

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

» ne point quitter le siége & la Ville que » nous avons fait bâtir pour les opérations de notre armée, qu'avec le secours du Ciel notre dessein ne soit entiérement accompli. Regardez cette » assûrance comme le fait du monde le » plus certain ; Nous le jurons par le » Grand Dieu, qui est la verité même ; » quiconque voudra vous persuader le » contraire, tenez-le pour votre ennemi ; cela supposé, nous vous conseillons par les Présentes de vous soumettre au plûtôt à notre Empire, de » ne pas être cause de votre perte, & » de vous garder d'imiter ceux de Malaga, qui pour n'avoir pas voulu nous » croire, & s'être livrés aux mauvais » conseils, se sont obstinés à se perdre » eux-mêmes ; si vous vous rendez dans » peu, soyez sûrs de la récompense ; » vos personnes & vos biens seront en » sûreté ; qui voudra se retirer en Afrique, s'y retirera ; qui choisira de rester en Espagne & de joüir de sa liberté, y demeurera librement ; nous en » usons ainsi avec vous par estime pour » une Nation, dont la Capitale contient la principale Noblesse ; rendez-vous, & vous éprouverez les effets » de notre clémence Royale. Nous jurons derechef, & donnons notre pa-

» role de Rois, que si vous vous sou- AN. DE J. C. 1491. & suiv.
» mettez de bonne grace, pour être à
» l'abri de notre protection, chacun de
» vous pourra rentrer dans ses hérita-
» ges, & aller dans toute l'étenduë de
» nos Etats travailler à sa fortune & à
» son bonheur; nous vous laisserons vi-
» vre dans votre Loi & suivant vos usa-
» ges, sans toucher à vos Mosquées:
» ceux qui aimeront mieux sortir de
» l'Espagne, pourront vendre leurs biens
» à qui & quand ils le souhaiteront;
» nous leur fournirons nous-mêmes des
» Vaisseaux, sans exiger aucuns droits;
» car notre unique intention est d'user
» avec vous de toute sorte d'humanité:
» comme c'est-là vôtre plus cher inté-
» rêt, ne différez point, déterminez-
» vous; & envoyez promptement quel-
» que Député pour conclure cette Ca-
» pitulation; nous vous donnons vingt
» jours de terme pour la ratifier; con-
» sidérez encore une fois que c'est votre
» veritable intérêt; sauvez-vous de la
» mort ou de la captivité; le tems pres-
» se, il ne reviendra plus: si dans le ter-
» me prescrit vous ne vous soumettez,
» vous ne devez imputer qu'à vous-mê-
» mes votre ruine totale; car nous vous
» jurons qu'après ce terme expiré, nous
» n'écouterons plus rien au sujet de la

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

» Capitulation : le bien & le mal sont
» entre vos mains, c'est à vous de choi-
» sir ; nous serons innocens devant Dieu
» d'un choix qui ne dépend que de vous.
» Fait dans notre Camp devant Gre-
» nade le 29. de Novembre 1491.
» *MOI LE ROI, MOI LA REINE*:
» Et plus bas, *par ordre des Rois*,
» FERNAND DE ZAFRA.»

Quoique cette Lettre ne parût pas d'abord avoir tout l'effet qu'on s'en étoit promis, elle en eut toutefois un très-grand en peu de jours. Les Articles du Traité étant devenus publics à Grenade, firent différentes impressions sur les esprits, selon qu'ils étoient plus ou moins vivement agités par la crainte ou par l'espérance. La cruelle expérience des maux horribles qu'ils souffroient, après avoir dêja éprouvé ce que la famine & l'indigence ont de plus affreux, les faisoit pancher à ne point aigrir un vainqueur dêja trop irrité, tandis qu'il sembloit leur tendre les bras. Mais la défiance de la fidélité des Castillans dont ils se rappelloient toutes les intrigues noüées avec tant de finesse depuis près de dix années, les retenoit & les ranimoit à secoüer le joug ; ils se représentoient avec les plus noires couleurs un esclavage preparé sous l'apparence de la

liberté, & plus terrible encore par cette apparence même. Les cœurs de ce peuple nombreux qu'on rendoit l'arbitre de sa destinée lorsqu'il étoit sur le point de périr de misére, ressembloient à une mer que rien ne peut calmer ; & le fruit des assemblées publiques devenuës populaires, étoit l'incertitude, la plus triste de toutes les situations pour des malheureux.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Durant ces momens de crise où il est aisé de faire passer la populace d'une extrêmité à une autre, un des sages de la Loi Mahométane, que l'Histoire ne nomme point, homme d'une imagination violente jusqu'à la frénésie, se mit en tête de sauver sa Patrie par un effet de rage. Il fit le prédicant dans les Places publiques. Son éloquence & le besoin d'un chef entraînérent après lui tous les Habitans effrayés & prêts à laisser la décision de leur sort au premier avanturier qui voudroit s'en charger. C'est ce qui arrive d'ordinaire dans les maux extrêmes. Le Musulman dont l'esprit étoit rempli des idées les plus noires, entreprit de souffler sa rage dans tous les cœurs. Il s'efforçoit de persuader au menu peuple, qui le regardoit comme un Prophéte, qu'il n'y avoit nul fond à faire sur les offres, les promesses, &

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

les sermens des Espagnols ; que sous un masque d'amitié feinte, ils cachoient la trahison, le parjure & la perfidie ; que Boabdil, les Nobles, & les principaux de la Ville étoient Chrétiens dans le cœur, & n'étoient Maures que de nom ; que le joug qu'on leur préparoit sous l'appas d'une clémence & d'une humanité simulée, seroit bien plus intolérable que tous les maux qu'ils enduroient, puisque ces maux étoient après tout passagers, au lieu que l'esclavage seroit perpetuel, & s'étendroit jusqu'aux enfans de leurs enfans ; qu'ils n'avoient pour garant d'un Traité favorable en apparence, que des paroles de peu d'effet & trop souvent violées ; que l'Espagne entiére avoit une soif insatiable de leur sang pour venger tant de sang Chrétien, quoique justement répandu depuis plusieurs siécles ; que l'ennui d'une guerre trop longue au gré des Castillans, & terminée par un siége qui avoit plus coûté encore aux assiégeans qu'aux assiégés, avoit redoublé dans les cœurs des premiers le desir de se venger des seconds ; que les prétendus vainqueurs après s'être eux-mêmes regardés comme assiégés en bâtissant une Ville où ils s'étoient renfermés, moins pour attaquer que pour se défendre, ne balanceroient pas

à laver cette tache dans des ruisseaux de sang qu'ils feroient couler sur les tombeaux de leurs peres, de leurs enfans, & de leurs proches; qu'il étoit encore tems de se soustraire à leur barbarie, de prendre les armes, & de leur montrer, que le Ciel & Mahomet pouvoient non-seulement leur arracher leur proye, mais encore les rendre eux-mêmes la proye des vaincus; que les vivres n'étoient pas tellement épuisés, que les plus précautionnés ne pussent mettre en commun ce qu'ils avoient chez eux en réserve; qu'enfin, dût-on être réduit à la plus affreuse extrémité, il valoit mieux s'enhardir à vivre quelque tems de la chair de ceux qui ne combattroient pas, & mourir ensuite, ou vaincre glorieusement, que de languir dans les fers d'une dure captivité, pour attendre une mort lente & intolérable par sa lenteur; que le Ciel même avoit souvent autorisé & couronné ces horreurs, dont la peine ne pouvoit retomber que sur les tyrans barbares qui réduisoient leurs ennemis à ces cruelles extrémités.

AN DE J. C. 1461. & suiv.

Il animoit ces discours par les peintures les plus vives & les plus parlantes, de la Patrie prête à expirer sous les coups de leurs Conquérans, qui n'affectoient de vouloir la sauver que pour lui plon-

AN. DE J.C. 1491. & suiv.

ger de ſens-froid le poignard dans le ſein. Il leur repréſentoit les meres déſolées, les filles livrées à l'inſolence du ſoldat, les enfans égorgés, les vieillards chargés de chaînes, la Ville entiére embraſée ou pillée, d'immenſes richeſſes, fruits de tant de travaux, devenuës le butin des raviſſeurs; ces Palais enchantés, ouvrages de tant de Rois Maures, ou réduits en cendres, ou occupés par les ennemis du nom Mahométan; les poſſeſſeurs légitimes chaſſés avec dériſion, & cachés dans les cavernes & les soûterrains où les Maures avoient eux-mêmes forcé les Chrétiens de ſe réfugier durant la conquête de l'Eſpagne. Il faiſoit ces peintures avec un air farouche, un viſage enflammé, des yeux étincelans, une bouche écumante, & une véhémence de paroles, dont l'éloquence fut ſi efficace, qu'elle engagea vingt mille hommes à ſuivre ſes drapeaux. Ils s'armérent en un inſtant; ils ſe raſſemblérent, & coururent par toute la Ville comme des furieux, ſans faire entendre, & ſans trop ſçavoir eux-mêmes ce qu'ils prétendoient. Cette incertitude rendit l'allarme plus vive, le péril plus preſſant, & le remede plus difficile.

Boabdil n'étant plus le maître, & craignant

gnant qu'on en voulût à sa personne se renferma dans l'Alhambra pour laisser cet orage éclater ou se dissiper. Heureusement, comme le Peuple passe aussi aisément de la fureur à l'abbatement; que de l'abbatement à la fureur, cette multitude de populace ramassée sans dessein, sans chef, sans secours, divisée entre elle, & ne sçachant à quel objet se fixer, se dissipa, ou du moins se calma un peu dès le lendemain. Le Roi Maure profita de cet intervalle de calme pour se transporter dans l'Albaycen, qui lui étoit particuliérement attaché. Cet éclat inutile pour le salut de Grenade, avoit produit un effet tout contraire dans son esprit, & lui avoit fait prendre son parti sans retour sur la reddition de la Ville. La nécessité d'en venir là, ou de périr sans autre ressource qu'une foule de désespérés, l'avoit enfin déterminé. Il entreprit de réparer le mal qu'avoit causé le Maure Fanatique; il représenta aux Conjurés, que c'étoit pour le bien de ses Sujets, & sans égard pour lui-même, qu'il avoit crû devoir leur conseiller de se rendre, puisqu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire son accommodement particulier, & de les livrer à l'Ennemi sans leur faire part de ses desseins; qu'ils sçavoient que tant qu'il

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

An. de J. C. 1491. & suiv.

avoit pû compter sur ses forces, sur ses munitions, & sur la moindre espérance, il ne leur avoit jamais parlé de paix, il avoüa qu'il avoit eû tort de se fier à son Ennemi, & de disputer la Couronne à son pere; qu'il payoit bien chérement cette faute; que ce n'étoit qu'après avoir vû tout déséspéré qu'il avoit consenti à une Capitulation, sinon avantageuse, du moins tolérable, conforme à la situation où ils se trouvoient, & absolument nécessaire; qu'il ne pouvoit comprendre sur quel espoir leurs conseillers insensés les détournoient d'une paix si prudemment concertée; qu'ils eussent à lui trouver une ressource assûrée, & qu'il romproit sur le champ les Conférences; mais que tout les abandonnant, jusqu'à la raison même & le bon sens, il falloit être veritablement insensé pour ne pas accepter les conditions d'un pareil Traité; que de deux maux inévitables, la prudence vouloit qu'on choisît le moindre; que tout ce qui leur restoit, c'est-à-dire, le tems précieux de songer à leur conservation étoit une pure grace du Vainqueur; qu'il n'étoit plus question de délibérer sur l'avenir; sçavoir, si les Castillans tiendroient ou non la parole donnée; que lui Roi n'ignoroit pas que les Ennemis

l'avoient plus d'une fois violée à son égard ; qu'après tout dans la nécessité de subir la Loi, une conduite pleine de franchise & de confiance étoit un attrait souverain pour engager les hommes les plus perfides à ne point trahir ceux qui leur font l'honneur de se fier à eux ; que du reste on pouvoit demander des ôtages & des garanties, qu'on ne refuseroit pas du côté de Ferdinand, dans l'impatience où il étoit de finir la guerre.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Ce fut par des raisonnemens si plausibles que Boabdil vint à bout d'appaiser une sédition dont les suites auroient pû être funestes aux Espagnols, pour peu qu'il y eût eû de concert entre les séditieux, & qu'une tête assez forte pour les conduire eût pû se promettre quelque bonheur dans un coup de surprise. Le Roi Maure n'étoit pas de ce caractére ; quoiqu'il fût brave, il suivit plus alors les regles de la prudence que les conseils de la bravoure ; instruit par cette émeute, & craignant tout d'un plus long délai, il crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il signa la Capitulation. Dès le premier jour du mois de Janvier de l'an 1492. il envoya aux Rois Catholiques les quatre cens ôtages dont on étoit convenu pour garentir

An. de J. C. 1491. & suiv.

la reddition des Châteaux. Il chargea ses Ambassadeurs d'une Lettre pour Ferdinand & Isabelle, avec un présent, par lequel il se déclaroit vassal de son Vainqueur. C'étoient deux fort beaux Chevaux, une épée riche, & quelques harnois de prix; il l'avertissoit de ce qui s'étoit passé dans Grenade, du remede qu'il avoit apporté au mal, de la nécessité de prévenir promptement de pareils éclats, & de la disposition où il étoit de livrer le lendemain deuxiême de Janvier tous les Forts, suivant les termes du Traité.

On peut juger de l'allégresse que cette nouvelle causa dans le Camp Espagnol. Ferdinand donna ses ordres pour ranger dès le lendemain l'armée en bataille. Il quitta lui-même avec toute sa Cour, le deüil qu'il portoit depuis peu pour la mort du mari de sa fille Isabelle. Il se revêtit, ainsi que tous les Grands d'habits magnifiques, pour imposer aux Maures par cette pompe; puis il s'avança dès le matin jusqu'à une lieuë de Grenade à la tête de toute son armée. Il vit alors le Roi Boabdil qui venoit à sa rencontre accompagné de cinquante Seigneurs. Ce malheureux Prince voulut descendre de cheval pour baiser la main de son Vainqueur, Ferdinand

ne le souffrit pas ; & le traitant en Roi pour la derniére fois, il l'embrassa. Après les premiéres civilités Boabdil marcha quelque tems vers la Ville avec les Rois de Castille ; ils s'en approchérent de fort près, & aussi-tôt ils virent sortir plus de cinq cens Chrétiens captifs qui venoient au-devant de leurs liberateurs; on s'arrêta, & Boabdil présentant au Roi les clefs du Château, lui dit d'un air plus triste que ferme, & les yeux baissés : « Recevez Grand Roi, la dispo-» sition de nos biens & de nos vies. Nous » sommes à vous ; nous remettons en » votre pouvoir cette Capitale & tout » le Royaume, pleins de confiance que » vous userez avec nous de clémence & » d'humanité. » Le Roi ayant pris les clefs les donna à la Reine, & celle-ci au Prince son fils qui les remit à Don Inigo de Mendoça Comte de Tendilla, destiné pour le Gouvernement de l'Alhambra, & pour le Commandement général de tout le Royaume de Grenade. On rendit à Boabdil le Prince son fils, ainsi qu'on en étoit convenu. Incontinent on détacha le Comte de Tendilla, avec Don Pédre de Grenade désigné Alguazil Mayor de cette Ville, Don Alonze son fils nommé Amiral de de ce Royaume, les Archevêques de

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

An. de J. C. 1491. & suiv.

Tolède & de Séville, le Grand-Maître de saint Jacques, le Marquis de Cadix, Fernand de Talavéra Evêque d'Avila, élû Archevêque de Grenade, tous suivis d'une nombreuse garnison. Ils prirent tranquillement possession de l'Alhambra & des Forteresses marquées dans le Traité. Ils arborérent au plus haut lieu de la principale Citadelle, la Croix qu'on portoit devant le Cardinal Archevêque de Tolède, & à ses côtés le drapeau Royal avec celui de saint Jacques. A cet aspect le Roi Ferdinand, toute sa Cour, & l'armée entiére se mirent à genoux, pour rendre graces à Dieu de s'être servi d'eux afin de faire triompher la Croix dans le sein d'un Royaume où l'impiété avoit regné durant tant de siécles. Après cette auguste cérémonie de Religion, tous les Grands vinrent se mettre un genoüil à terre: & baisérent la main du Roi, de la Reine, & du Prince Don Juan. Ensuite toute l'armée se retira dans un bel ordre au Camp de Sainte Foi : & Boabdil ayant pris congé de leurs Altesses rentra dans sa Capitale, dont il n'étoit plus Roi. Le lendemain les Captifs délivrés, étant suivis de tout le Clergé, de tous les Prélats qui étoient à l'armée, & de tous les Officiers, firent une

Procession fort touchante, depuis l'Hôpital Général jusqu'à l'Eglise du Camp. On y célébra une Messe solemnelle en action de graces de leur délivrance ; après quoi le Roi & la Reine s'étant assis sur des Trônes préparés proche du grand Autel, leur firent donner les aumônes & les escortes nécessaires pour les remener dans leur Patrie. Ils sortirent baignés de larmes de joye, & benissant Ferdinand & Isabelle, comme leurs vengeurs & leurs peres. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Les deux Rois ne jugérent pas à propos de faire leur entrée dans Grenade jusqu'à ce qu'on se fût bien assûré des autres Places fortes. Tout étant en sûreté dès le quatriéme jour de la reddition, ils s'avancérent dans le même ordre qu'ils l'avoient fait le second de Janvier, mais avec plus de magnificence & de pompe. Rien ne fut épargné pour l'entrée triomphale qu'on méditoit. Ils entrérent en effet à la maniére des Triomphateurs dans la Capitale d'un grand Royaume, qu'ils virent pour la premiére fois, & dont ils admirérent la force & la grandeur. On y avoit dressé d'espace en espace des Chapelles & des Autels où ils renouvellérent leurs priéres pour remercier le Dieu des armées, qui les avoit conduits comme par

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

la main au terme de tant d'importantes conquêtes qu'ils avoient faites depuis dix années sur les ennemis du nom Chrétien. Les Maures étonnés de leur majesté, & de je ne sçai quel rayon de la Divinité que les vaincus crurent voir sur le visage de leurs Conquérans, les regardérent en effet comme des hommes descendus du Ciel pour les soumettre à leur Empire, & pour élever la veritable Religion sur les débris du Mahometisme. Leur vénération profonde, mêlée toutefois de défiance & de crainte, paroissoit dans leur air, dans leur silence, & jusques dans leur retraite : car (à en croire Carvajal) le jour de l'entrée solemnelle des deux Rois, peu de Maures osérent soûtenir leurs regards ; soit haine, soit frayeur, le plus grand nombre se tint renfermé dans les Maisons ou dans les Mosquées ; & ce ne fut que peu à peu qu'ils s'accoûtumérent à voir leurs nouveaux Maîtres, dont la renommée seule les avoit à demi vaincus, avant même qu'ils eussent pris les armes. En effet, ils se représentoient Ferdinand & Isabelle comme les restaurateurs de l'Empire d'Espagne, partagé durant un si grand nombre d'années en plusieurs Monarchies indépendantes les unes des autres, & toutes

intéressées à soûtenir le Royaume de Grenade pour garder l'équilibre entre elles. Ils les regardoient comme les vengeurs des Loix & de la Justice, qu'on n'écoutoit presque plus avant eux ; comme des têtes destinées par la Providence à réünir un grand nombre de Couronnes, à gouverner des peuples innombrables au dedans & au dehors, à conquérir le nouveau monde, à s'assûrer la principale domination en Espagne, à y rétablir la paix, à recompenser le merite, à faire revivre la science presque entiérement abolie, à se rendre redoutables dans l'Europe, dans l'Afrique, & dans l'Amérique : en un mot, à surpasser leurs prédécesseurs, & à trouver peu d'égaux dans leurs successeurs.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Telle étoit l'idée des Maures & des Espagnols au sujet des Rois Catholiques dont nous détaillerons bien-tôt les vertus & les vices. Leur derniére conquête ne fit envisager que les vertus; tous deux après d'immenses travaux, presque également partagés entre l'Epoux & l'Epouse, virent de leurs yeux ce que tant de grands Rois avoient inutilement souhaité de voir ; le Mahométisme banni de l'Espagne dont il avoit triomphé, & la vraie Religion triomphante à son tour. En effet Ximénés vint à bout de la

An. de J.C. 1492. & suiv.

conversion des Maures, qui à dire le vrai, ne fut jamais fort sincére; mais qu'il parut alors en quelque sorte nécessaire de précipiter. Quant à ce qui concerne la politique d'Etat, on ne vit remuer les Maures que dans peu de conjonctures, où les émeutes se calmérent aisément, jusqu'à ce qu'enfin Philippe III. en purgea presqu'entiérement l'Espagne par un exil général, depuis l'an 1609. jusqu'en 1610. sous le Pontificat de Paul V. Le nombre des bannis monta à un demi million.

Le bruit de la conquête récente de Grenade passa dans toutes les contrées du Christianisme, où l'on célébra quantité de Fêtes, & jusques dans les Régions les plus reculées des Mahométans, où l'on ne put s'empêcher d'en entendre le récit avec admiration. Ce grand événement ne coûta que huit mois & dix jours de siége, en y comprenant la longue Tréve qu'on accorda pour régler la Capitulation. Ainsi tout fut terminé depuis le 26. d'Avril 1491. jusqu'au second de Janvier 1492. Les Rois Catholiques passérent encore quelque tems, tantôt dans l'Alhambra, tantôt dans leur Camp de Sainte Foi; ils n'en partirent qu'après avoir vû leur autorité affermie, & avoir travaillé à l'exé-

cution du plan qu'ils avoient dressé, pour rendre Grenade une Ville Chrétienne & sçavante. Elle le devint en effet dans la suite, & l'Université qu'ils y fondérent aussi-bien que l'Archevêché, sous les auspices d'Aléxandre VI. a tellement fleuri, qu'après avoir fourni à l'Espagne quantité de grands Prélats & d'habiles Docteurs, elle a encore aujourd'hui de la réputation. AN. DE J. C. 1492. & suiv.

Pour revenir à la prise de possession de Grenade, dès que la Cour & l'armée furent à portée d'y entrer, Boabdil sortit en Roi détrôné; il salua en passant Ferdinand & Isabelle, puis il prit tout de suite la route d'Alpuxarra où étoit situé l'appanage qu'on lui avoit reservé. De vieux Maures qui s'étoient trouvés à cette triste cérémonie, ont assûré à un * Historien Espagnol, que Boabdil étant arrivé à Padul, qui est le dernier endroit d'où l'on peut encore découvrir Grenade du côté d'Alpuxarra, se détourna pour y jetter un dernier regard. Il tint long-tems les yeux fixés sur ces Tours & ces Palais, qu'il venoit de perdre pour toûjours, & il ressentit alors tout le poids d'une douleur excessive, que l'agitation des affaires avoit jusqu'alors suspenduë. Il soupira & versa des pleurs en s'écriant, *O Seigneur Dieu*

* Carvajal.

An. de J. C. 1492. & ſuiv.

des batailles ! On ajoûte que ſa mere le voyant dans cet accablement de chagrin, lui dit avec amertume ; *Il vous ſied bien, mon fils, de pleurer comme une femme, une Couronne que vous n'avez pas conſervée en Roi.* Il joüit durant quatre années de tout ce qu'on lui avoit accordé par le Traité; puis s'étant laſſé comme ſon Oncle, d'être ſimple particulier dans des lieux où il s'étoit vû Roi, il eut envie de paſſer en Afrique. Il propoſa la vente de toutes ſes terres à Ferdinand, qui l'accepta pour la ſomme de huit cens mille ducats. Le Tréſorier de Boabdil lui remit entre les mains cette ſomme; il lui vanta en même-tems l'avantage qu'il trouveroit à retourner en Afrique, & à quitter un Païs qui lui rappelloit ſans ceſſe la cruelle idée de ce qu'il étoit, & de ce qu'il avoit été. Mais on dit que Boabdil loin d'être flatté par ce diſcours, & voyant la choſe concluë ſans retour, ſe repentit du marché au point de vouloir poignarder ſon Tréſorier, qui ſe déroba promptement à ſa colére. La choſe étant ſans reméde, ce déplorable Prince paſſa à Fez avec toute ſa Maiſon ; il y demeura long-tems, juſqu'à ce qu'ayant ſuivi les armes & la fortune d'un Maure contre le Roi de Maroc qu'on vouloit détrôner, il fût malheu-

reusement tué dans une bataille; triste joüet de la fortune, qui ayant épargné sa vie tandis qu'il défendoit son sceptre, l'avoit fait survivre à son malheur & à sa honte, pour lui préparer la mort lorsqu'il attaquoit une Couronne qui ne lui appartenoit pas. AN. DE J. C. 1492. & suiv.

Je finis par cette Révolution, qui est une des plus singuliéres & des plus circonstanciées qu'on ait vûës parmi le grand nombre d'autres qu'on a rapportées. Mariana avoit aussi voulu terminer par là son Histoire Latine, parce que cet événement étoit sans contredit le plus brillant & le plus glorieux de tous ceux qui arrivérent sous le regne d'Isabelle & de Ferdinand. Les guerres qui suivirent, & qui ne sont pas de mon sujet, leur furent beaucoup moins honorables, quoiqu'également avantageuses, parce qu'elles furent ternies, tantôt par des infidélités & des manques de parole indignes de ces grands génies; comme la Révolution du Royaume de Naples enlevé à Don Frédéric & aux François; tantôt par des supercheries : tel fut l'enlevement de la Navarre; quelquefois par la cruauté des Espagnols, qui en subjuguant le nouveau monde y firent voir (malgré leurs maîtres) des monstres d'inhumanité dont on n'avoit point

An. de J. C. 1492. & suiv.

eû encore d'exemple. L'Hiſtoire après tout convient, que ſous ce regne la Monarchie Eſpagnole fut élevée à un dégré de gloire fort ſupérieur à l'état floriſſant où elle s'étoit vûë du tems des Rois Goths & de leurs plus illuſtres ſucceſſeurs. Les malheurs même de ces deux Epoux dont le but étoit de rëünir toute l'Eſpagne ſous la domination de leur poſtérité, contribuérent à la grandeur, ſinon de leur Maiſon, du moins de la Monarchie dont ils étoient en quelque ſorte les créateurs. On a crû que Ferdinand avoit fait le projet de la Monarchie Univerſelle : du moins ſes ſucceſſeurs s'enyvrérent de ce projet au point de ne pas le diſſimuler. Charles-Quint s'en cacha ſi peu, qu'il en fit la baſe de ſa politique & de toutes ſes démarches. Pour Ferdinand & Iſabelle, leur prudence fut entiérement trompée ; toute la ſplendeur de vingt-trois Couronnes penſa s'évanoüir à leurs yeux, & paſſa en effet dans une Maiſon étrangére. Ils avoient fondé leur eſpoir ſur un fils & ſur quatre filles dont les établiſſemens ou faits, ou méditès étoient l'effet de la plus ſubtile politique. Cet article qui fut d'une ſi grande conſéquence pour l'Eſpagne merite d'être développé. Des quatre ſœurs du Prince Don Juan, l'aî-

née se nommoit Isabelle, la seconde Jeanne, la troisiéme Marie, & la derniére Catherine. On maria l'aînée dès sa premiére jeunesse avec l'Infant de Portugal Don Alphonse : mariage qui ne réüssit point, puisqu'elle resta veuve & sans enfans à l'âge de dix-huit ans. Lorsque Don Juan Prince de Castille eût atteint sa dix-neuviéme année, Ferdinand & Isabelle qui songeoient à s'assûrer de bonne heure des successeurs, après avoir jetté les yeux sur toutes les les Maisons Souveraines pour lui trouver une épouse, se fixérent à la Maison d'Autriche. Maximilien qui en étoit le Chef avoit un fils & une fille avec de puissants Etats & de grandes espérances. Les Loix de la succession des Couronnes en Espagne donnoient à Don Juan l'Arragon du côté de son pere, & la Castille du côté maternel, à l'exclusion de sa sœur aînée & des trois autres. S'il venoit à mourir sans postérité, toute la succession revenoit par droit d'aînesse à Dogna Isabelle, ou à son défaut à Dogna Jeanne, & ainsi de suite. D'un autre côté Don Philippe fils de Maximilien portoit à celle qu'il épouseroit les riches Etats des Maisons d'Autriche & de Bourgogne avec l'Empire. Dans cette situation d'affaires Ferdinand imagina

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

un double mariage avec cette condition tacite, que les Etats étrangers pussent passer dans sa Maison, sans que ses Royaumes & ceux de sa femme pussent entrer dans celle d'Autriche. La chose paroissoit extrêmement délicate & difficile. Voici comment il vint à bout de l'exécuter. Il envoya à la Cour de Maximilien le célébre Jean Manuel, Castillan, le plus habile négotiateur de son siécle, & peut-être le seul capable de faire réüssir l'importante négotiation dont il étoit chargé. Son instruction étoit de faire agréer à l'Archiduc une alliance dont la simple proposition devoit naturellement le révolter. Le Roi Catholique offroit à la Princesse Marguerite d'Autriche d'épouser Don Juan, & il demandoit que Don Philippe épousât Dogna Jeanne la seconde des Infantes d'Espagne. C'étoit visiblement mettre tout l'avantage du côté de l'Espagne, & ne rien donner à la Maison d'Autriche: car en même-tems qu'il tramoit cette intrigue, il assûroit à sa postérité ses vastes Etats, en remariant Isabelle sa fille aînée au Roi de Portugal Don Emmanuel; de sorte que Dogna Jeanne ne devoit porter à l'unique héritier de la Maison d'Autriche que la dot d'une Princesse cadette, tandis que Margue-

rite riche héritiére de cette même Maison en transportoit tous les droits en Espagne, par son mariage avec Don Juan. Le piége sembloit trop grossier pour être présenté sans beaucoup d'adresse & de ménagement. Aussi l'Ambassadeur, homme à qui le bon sens, l'expérience, l'esprit d'insinuation, & tous les talens du plus habile Courtisan tenoient lieu d'étude & de lettres, employa-t'il utilement tous les raffinemens que lui fournirent son art & son génie. Il fit entendre à Maximilien que c'étoit par déférence & par respect qu'on ne lui offroit point l'aînée Isabelle, parce qu'elle étoit veuve d'un Prince Portugais, qui avoit eu un ayeul & une bisayeule, dont la naissance & les alliances avoient des taches insuportables à la délicatesse des Allemans; que les Rois Catholiques dans l'extrême envie de s'allier avec lui passoient par dessus la délicatesse qu'ils auroient dû avoir eux-mêmes, de donner à leur successeur la Princesse Marguerite destinée à Charles VIII. élevée avec lui, & répudiée en quelque maniére, pour céder le Trône de France à l'héritiére de Bretagne; que l'Infante Isabelle avoit paru incapable d'avoir des enfans; que si elle en avoit un jour, ils seroient mal-sains, & vi-

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

AN. DE J. C. 1491. & suiv. vroient peu ; qu'au contraire sa sœur Dogna Jeanne donnoit lieu par sa santé d'espérer une grande fecondité. Enfin Don Manuel pour servir son Maître se fit le confident de Maximilien : il sentit que ses raisonnemens assaisonnés de mille complaisances & d'un air de cordialité qu'il sçavoit se donner, avoient fait de profondes impressions sur l'esprit de l'Archiduc; il obtint tout ce qu'il voulut, & le double mariage se fit au grand contentement de Ferdinand & d'Isabelle, qui se crurent arrivés au comble de leurs desirs : mais la mort se joüa de tous leurs projets, & ne vérifia que trop les subtilités de l'Ambassadeur. L'Infante Isabelle mourut en couche d'un fils qui ne lui survêcut que deux ans. Don Juan époux de Marguerite ne passa pas sa vingtiéme année, & ne laissa point de postérité. Il ne resta que Dogna Jeanne, qui avoit épousé l'Archiduc Philippe, auquel elle donna contre toute apparence, l'immense succession qu'on ne lui destinoit pas. Soit que ce fût prévoyance du côté de Don Manuel, qui en négociant ce mariage avoit trouvé l'art d'être le favori des deux Cours; soit plûtôt que le bonheur de la Maison d'Autriche le voulût ainsi, cette Maison fut conduite comme par une main invisi-

ble sur les Trônes de Castille & d'Arragon, par les mêmes moyens qu'on avoit employés pour l'en écarter.

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

Après la mort de la Reine Isabelle, qui arriva à Medina del Campo le 26. de Novembre de l'année 1504. lorsquelle n'avoit encore que 54. ans, Don Philippe herita de ses Royaumes & de ses conquêtes avec tant d'indifference qu'il parut balancer entre ses Pays-bas & de nombreuses Couronnes. Il se transporta enfin en Espagne où il donna bien des sujets de mortification à Ferdinand son beau-pere. Dès le premier voyage qu'il y avoit fait pour se faire reconnoître héritier présomptif de Castille & d'Arragon, ce Prince extrêmement bien-fait, affable, magnifique & libéral jusqu'à la prodigalité, avoit gagné tous les cœurs des Grands & du peuple. Le soupçonneux Ferdinand en avoit conçû tant de jalousie, qu'il avoit imaginé toutes sortes de moyens pour l'engager à retourner dans ses Etats. Il le pria même de passer par la France, & de s'aboucher avec Louis XII. pour terminer le différend arrivé entre les François & les Espagnols sur le partage du Royaume de Naples. Philippe dont la bonne foi étoit si connuë du Roi de France, qu'il devint son ami

An. de J.C. 1492. & suiv.

particulier, termina en peu de tems cette affaire à Blois. Le Traité qu'il conclut portoit, que la Princesse Claude, fille aînée de Loüis XII. épouseroit Charles fils de Philippe : que le Royaume de Naples seroit sa dot : qu'en attendant l'âge propre à cette alliance, le partage fait entre l'Espagne & la France auroit lieu ; qu'on rendroit de part & d'autre ce qu'on auroit pris, & que l'Archiduc seroit dépositaire des Places dont on disputoit. Les Ambassadeurs de Ferdinand signerent pour lui ce Traité, en se soumettant à l'excommunication en cas qu'on le violât. De sorte que Loüis XII. se crut pour cette fois à couvert des infidelités ordinaires de Ferdinand. Mais à peine ce dernier eût-il appris que sa Majesté Très-Chrétienne avoit congédié une partie de ses troupes, qu'il se démasqua, & ne fit que rire de la simplicité de son Gendre & de son Allié. L'Archiduc n'ayant pu le porter à réparer cette perfidie, se broüilla ouvertement avec lui, & lui prépara une vengeance bien mortifiante.

La Reine Isabelle en mourant avoit, dit-on, laissé un testament par lequel, sans parler en aucune maniére de l'Archiduc, elle ordonna, qu'en cas que sa

fille Dogna Jeanne, pour quelque raison que ce pût être, ne voulût pas gouverner par elle-même ses Etats, Don Ferdinand les gouverneroit, non plus comme Roi de Castille, mais en qualité d'Administrateur, jusqu'à ce que le Prince Charles eût atteint l'âge de vingt ans. Elle régla de plus, qu'en reconnoissance des services de son mari, il joüiroit tant qu'il vivroit de la moitié des revenus qu'on tiroit du nouveau monde, d'un million de ducats par année, & des trois grandes Maîtrises de saint Jacques, d'Alcantara & de Calatrava. Ce testament étoit trop favorable à Ferdinand pour ne pas lui plaire. Il profita de l'absence de sa fille & de l'Archiduc, pour prendre incontinent le titre d'Administrateur de la Couronne, après avoir quitté à regret celui de Roi de Castille. Il crut par ce changement de nom conserver une autorité qu'il lui étoit dur de quitter après 32. ans de regne. Mais à peine l'Archiduc eût-il appris ce qui s'étoit passé en Espagne, qu'il n'hésita pas à déclarer le testament supposé. Il se persuada si bien cette supposition, qu'il la fit croire à toute l'Espagne. Les Grands si long-tems humiliés par Ferdinand avoient un vif interêt de le croire & de le persuader. Le

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

AN. DE J. C. 1492. & suiv. nouvel Administrateur s'imagina, que la possession le mettroit à l'abri de ces mouvemens & de la colére de l'Archiduc. Vainement il tâcha de l'amuser par des négociations. Philippe partit de Flandres au commencement de l'année 1506. malgré une grossesse avancée de l'Archiduchesse, qui l'accompagna. Il laissa le Gouvernement des Pays-Bas à Guillaume de Croï, Seigneur de Chiévres, & arriva en Espagne avec beaucoup d'argent, de nombreux Vaisseaux, & le titre de Roi de Castille, lorsque Ferdinand s'y attendoit le moins. Ce Politique surpris d'un coup de vigueur qui rompoit ses desseins, tâcha de faire la meilleure contenance qui lui fût possible. Il voulut d'abord résister, mais il éprouva combien il est difficile d'aller contre le torrent de l'autorité légitime, & de se concilier des cœurs qu'on a long-tems retenus par la crainte. Il eut le chagrin de se voir abandonné de tous les Seigneurs; ils allerent tous au-devant de leur nouveau Roi, qu'ils adoroient. Ferdinand à qui les démarches souples ne coûtoient rien, quand il s'agissoit de ses interêts, crut devoir les suivre, & aller lui-même recevoir son gendre; il s'avança jusqu'à Molina à une journée de Compostelle où étoit

Don Philippe, dans l'esperance que ce Prince touché de sa Politesse s'avanceroit à son tour vers lui. Il fut trompé. Le nouveau Roi affecta d'aller à Burgos, par de longs détours, sans s'embarrasser que son beau-pere s'apperçût qu'il vouloit l'éviter. Une conduite si méprisante déconcerta Ferdinand; il se plaignit, il menaça, mais les plaintes & les menaces n'étoient plus de saison. Philippe se conduisoit par les conseils de son favori Manuel qui avoit négocié son mariage, & Ferdinand fut obligé de recourir à ceux de Ximénés, qui lui resta seul fidéle. Cet habile Ministre sans vouloir rompre cet attachement, étoit bien-aise de se ménager avec le nouveau Roi, dont il sentoit bien que le parti l'emporteroit infailliblement. Il se chargea donc de négocier l'accommodement du gendre & du beau-pere. Philippe demeura ferme dans la prétention qu'il avoit de se faire Couronner au plûtôt, remettant après cette cérémonie l'examen des avantages qu'il lui plairoit de faire au Roi détrôné. Celui-ci contraint de subir la Loi d'un gendre devenu son maître, demanda du moins une entrevûë, & l'obtint. Elle se fit d'une maniére bien humiliante pour lui. On voulut qu'il donnât des ôtages, & il ne reçut point d'autre assurance pour

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

An. de J. C. 1492. & suiv. sa personne, & pour deux cens hommes, à qui on permit de l'accompagner sans armes, que la parole de Philippe. Ferdinand passa par dessus toutes ces formalités, & se rendit le premier à Sanabria lieu de l'entrevûë, prêt d'aller au-devant du Roi, qu'il trouva escorté de la plus nombreuse & de la plus brillante Cour, au milieu de laquelle l'Administrateur du Royaume Castillan sembla ne paroître qu'en suppliant & en sujet. Il demanda beaucoup, & n'obtint rien. Il eut beau representer, qu'au moins le Royaume de Grenade qui étoit sa conquête lui étoit dû. On lui répondit, qu'il étoit réüni à la Castille du vivant d'Isabelle; qu'on ne partageoit point un Sceptre; & qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de retourner en Arragon. Il ne se rebuta pas, & dissimulant son dépit, il fit renoüer la conférence, dont tout le succès fut d'obtenir enfin, après mille refus, la possession des trois grandes Maîtrises, & une pension de cinquante mille écus; foible consolation d'un Sceptre perdu. Les deux Rois se séparérent fort unis, en apparence, & fort peu contens en effet l'un de l'autre. L'un retourna tiomphant à Vailladolid, & l'autre très-mécontent prit la route d'Arragon,

quittant

quittant avec douleur la Castille, qui lui avoit après tout d'extrêmes obligations, & qui le renvoyoit presque aussi seul qu'il y étoit venu pour en porter la Couronne.

Un motif d'interêt très-pressant contraignit Don Philippe le meilleur Prince de son siécle, d'en user si durement avec son beau-pere, qui par ce titre seul meritoit d'être plus ménagé. Il avoit sçu que Ferdinand rouloit le projet de lui enlever la Couronne de Castille, d'une maniere qui auroit rendu la Maison d'Autriche la fable de toute l'Europe. Ce Prince n'avoit que 48. ans lorsqu'Isabelle son épouse mourut; il pouvoit espérer d'un second mariage des successeurs, qui préviendroient ou du moins suspendroient la perte d'une Couronne qu'il se voyoit à la veille de céder. Dans la vûë de se la conserver à quelque prix que ce fût, il oublia ce qu'il devoit à sa femme, & sur-tout à sa fille l'Archiduchesse, qu'il traita si indifféremment, qu'il ne demanda pas même à la voir, uniquement à cause de sa qualité de Reine de Castille. Il osa former & poursuivre le projet le plus singulier qu'on puisse imaginer par rapport à la situation où il se trouvoit. Il se proposa d'épouser cette même Prin-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

cesse Jeanne, fille de Henry IV. à laquelle il avoit enlevé ses Etats. Il ne la considéra plus alors, ainsi qu'il l'avoit fait auparavant, comme une Princesse supposée; le changement d'interêt la lui fit regarder comme la fille de son prédécesseur, l'héritiere légitime de la Castille. Plusieurs obstacles invincibles s'opposoient à son dessein, mais il étoit fait à braver les obstacles. Dogna Jeanne avoit prononcé des vœux de Religion; elle comptoit plus de 45. ans; elle avoit toûjours haï Ferdinand comme l'usurpateur de son Thrône; elle étoit niéce de la Reine Isabelle, & il ne convenoit pas que l'époux de la tante épousât la niéce. Enfin elle étoit sous la domination de Don Emmanuel Roi de Portugal. Il falloit pour l'épouser gagner entierement Emmanuel, le Pape Jules II. & elle-même. Ferdinand se flatta que l'appas d'une Couronne méprisée depuis trente ans tiendroit lieu d'amour à Dogna Jeanne; que de fortes raisons concilieroient le Pape naturellement ennemi des François; & qu'enfin il ne seroit pas difficile de faire entrer dans ses interêts le Roi de Portugal, qui sembloit n'en pas avoir à lui refuser son consentement. Ce projet ainsi conçu réüssit du côté du Pape. On

espéra, mais sans fondement, qu'il n'é- choüeroit pas du côté de la Princesse ; mais ce qui le renversa entiérement fut la fermeté de Don Emmanuel, qui persista dans ses refus avec une opiniâtreté à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre. Les mêmes raisons qui faisoient souhaiter passionnément ce mariage à Ferdinand, empêcherent Emmanuel d'y consentir. L'un & l'autre comprirent que les droits de Dogna Jeanne, le testament de Dogna Isabelle, & sur-tout les forces d'Arragon unies au parti que Ferdinand se feroit en Castille par le nouveau tour qu'il donneroit à ses prétentions confonduës avec celles de la fille de Henry IV. pourroient balancer les droits & la puissance de Don Philippe ; mais ce qui étoit avantageux à Ferdinand, ne l'étoit pas à Emmanuel bien plus interessé à se ménager l'amitié du gendre encore jeune & presque assuré de regner, fut-ce en partageant le Trône, que les bonnes graces du beau-pere dont tout l'espoir (après une guerre civile, & fatale peut-être au Portugal,) seroit d'en venir à un Traité de partage. Ces motifs firent évanoüir le projet, dont la découverte avoit animé Philippe contre Ferdinand. Mais ce dernier fécond en expediens se voyant hors

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

An. de J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

d'esperance de priver son gendre de la Couronne de Castille, entreprit de lui ôter du moins celle d'Arragon; on l'avoit trop maltraité pour ne pas s'y attendre. Il entreprit de vaincre les défiances trop fondées de Loüis XII. & de se l'attacher pour le détacher de l'alliance du nouveau Roi de Castille. Pour cela il lui fit demander en mariage Germaine de Foix sa niéce, en lui faisant la proposition la plus capable de le flatter; sçavoir, que le Royaume de Naples dont les Arragonnois entroient en possession, seroit l'appanage des héritiers mâles qu'il se promettoit de son second mariage, ou qu'en cas qu'il n'eût que des filles, ce Royaume seroit réüni tout entier à la Couronne de France. La proposition plut à Loüis XII. A cette condition il signa le Contrat de mariage, & Ferdinand devint le mari de Germaine de Foix. Le Ciel trompa derechef sa politique. Il n'eut qu'un fils qui mourut huit jours après sa naissance; & il sentit qu'il approchoit lui-même de son terme.

Tandis qu'il travailloit si infatigablement à chercher les moyens de nuire à son gendre sans égard pour sa fille, une mort prématurée enleva ce redoutable concurrent peu de mois après qu'il eût

pris possession du Trône de Castille, c'est-à-dire, le 25. de Septembre 1506. Philippe venoit de donner le Gouvernement de Burgos à son confident Manuel. Celui-ci ayant invité le Roi à un Festin, Don Philippe immédiatement après le repas voulut joüer à la paume; la fiévre lui prit avec une violente douleur de côté : le mal augmenta tellement, que ce Prince qui étoit d'une compléxion robuste, & qui n'avoit jamais éprouvé la moindre indisposition, mourut au bout de six jours, malgré tout l'art des Medecins. On soupçonna du poison, soit de la part de Don Ferdinand, mais sans aucune preuve qu'il eût commis ce crime; soit de la part des ennemis de Manuel, que son crédit avoit rendu extrêmement odieux. Nul Prince ne fut pleuré ni si universellement, ni si sincérement. Il laissa deux fils Charles & Ferdinand, avec une Couronne enviée par son beau-pere, qui commença à esperer de la porter une seconde fois.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Cette mort mettoit la Castille dans la plus fâcheuse situation. Dogna Jeanne veuve de Don Philippe étoit incapable de gouverner l'Etat. Son esprit naturellement foible & borné faisoit présager depuis long-tems un dérangement,

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

qui se déclara entiérement après la mort de son époux. Elle l'aima tant qu'il vécut, d'une maniére si passionnée & si folle, que sa jalousie portée jusqu'à la fureur, donna à Philippe aussi-bien qu'aux deux Maisons de Castille & d'Autriche de cruels sujets de chagrins, par les scenes extravagantes qui éclattoient quelquefois dans le public. Son mari qui eût mieux aimé une indifference marquée qu'un amour si incommode, aigrissoit quelquefois son mal par les froideurs dont il payoit ses emportemens. Il pensa un jour lui en coûter cher. L'habile Ferdinand avoit profité de ces mouvemens subits de vengeance qui saisissoient souvent sa fille, pour tirer d'elle par l'adresse de Conchillo un écrit, par lequel elle déclaroit valable le testament vrai ou faux de la Reine sa mere en faveur de Ferdinand. Heureusement pour Philippe, que ce fatal écrit eût jetté dans de grands embarras, il pressentit cette subtile trame, & les deux époux se réconciliérent en un instant au dépens de Conchillo, qui pensa être la victime de leur ressentiment & de sa témérité. Cet amour de Dogna Jeanne loin d'expirer avec son mari, ne fit que s'accroître au point de lui renverser le jugement, dont elle ne

recouvra de tems en tems l'usage que pour se plaindre qu'on lui eût ôté le gouvernement de ses Etats. A peine Don Philippe eut-il les yeux fermés, que sa veuve inconsolable ne voulut prendre aucune nourriture, & demeura longtems le visage collé au sien, sans que rien pût l'en arracher. Elle consentit enfin qu'on le mît dans un cercüeil; mais ce cercüeil l'accompagnoit toûjours; elle ne le perdoit point de vûë. Non contente de pleurer jour & nuit son époux, elle le traînoit dans toutes les Villes de Castille avec l'appareil lugubre de sa viduité, ne goûtant d'autre plaisir au monde que celui de renouveller éternellement ses obséques, sans vouloir souffrir qu'on le séparât d'elle. On la contraignit enfin de mettre en dépôt dans une Eglise ce triste aliment de sa douleur; mais elle l'en fit tirer, & ordonna qu'on ouvrît le cercüeil pour revoir celui dont l'idée étoit toûjours présente à son esprit. On se lassa de la voir promener ainsi dans ses Etats l'étalage d'une mélancolie, qui avoit d'abord excité la pitié. On la conduisit à Tordésillas, où elle s'enferma avec ce qu'elle appelloit son trésor, passant toute sa vie, qui fut assez longue, à le pleurer, à le contempler, à ne se nour-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

An. de J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

tir que de ses larmes, à se plaindre de son pere & des Castillans, sans interrompre cet exercice qu'en se délassant à combattre avec des chats, qui lui laissérent souvent des marques de son extravagance & de leur fureur.

Ximénés n'attendit rien de cette malheureuse Reine. Dès que Don Philippe eût expiré ce Ministre fit une Assemblée des Grands qui se trouvérent à la Cour. Il y représenta si fortement l'incapacité de la Reine, & la nécessité de nommer promptement un Administrateur de la Couronne, que l'on entra dans ses vûës sans opposition. La difficulté étoit de choisir. Le choix ne pouvoit tomber légitimement que sur l'une des deux têtes; sçavoir, l'Empereur Maximilien, & Don Ferdinand. Les Loix parloient pour le premier, & la bienséance pour le second, sans compter qu'il seroit plus avantageux à la Castille d'avoir pour Régent un Roi qui étoit sur les lieux, & qui l'avoit si long-tems gouvernée, qu'un Prince étranger, qui ne pourroit quitter ses Etats pour être le dépositaire de ceux d'autrui. Ximénés dont les vûës toûjours droites alloient au véritable interêt de la Castille, entreprit de faire donner l'administration à Ferdinand au préjudice de Maximilien. Un seul ob-

stable plus fort que les droits du dernier, sembloit en devoir exclure le Roi d'Arragon. Il étoit haï des Grands, & ils l'avoient trop maltraité en le renvoyant de Castille, pour s'empresser de le rappeller. Ximénés fut assez éloquent & assez heureux pour lever cet obstacle. La force de ses raisons l'emporta sur les ressentimens passés; l'espérance d'un meilleur sort, & la crainte d'un Gouvernement étranger, dont les subalternes seroient les Maîtres absolus, détermina toute l'Assemblée en faveur du Roi d'Arragon. Il eut tous les suffrages du Clergé, des trois Ordres Militaires, & du Tiers-Etat; de sorte que les Grands concoururent de bonne grace à un rappel qu'ils ne pouvoient empêcher. Ferdinand étoit alors à Naples; il vola aussi-tôt en Castille, pour reprendre une Couronne qu'il n'avoit cédée qu'avec un extrême dépit. La maniere dont il se comporta lui fit honneur. Il ne se souvint point des mauvais procédés des Seigneurs à son égard, ou du moins il parut les avoir oubliés, & loin de s'en venger, il prit un parti tout opposé. Ce genie souple & fléxible, se fit un systême de Gouvernement tout différend du premier, parce que les conjonctures étoient differentes. Il sçut

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

si bien caresser la Noblesse qu'il en devint les délices. On ne lui demanda plus la convocation des Etats comme auparavant ; & il fut jusqu'à sa mort, non pas simple Administrateur & Régent du Royaume, mais plus absolu, plus Souverain, & plus Roi qu'il ne l'avoit jamais été. Depuis l'usurpation de la Navarre, il traîna une vie languissante. Il changeoit incessamment d'air, & ne trouvoit nulle part la santé & le repos qui le fuyoient. Toûjours prévenu contre la mémoire de Don Philippe, & contre l'idée d'un successeur étranger ; il résolut de le déshériter par son testament du 27. Juin 1515. où il instituoit pour héritier des deux Couronnes de Castille & d'Arragon Ferdinand d'Autriche frére de Charles ; parce qu'il étoit né en Espagne, & qu'ayant été élevé parmi les Espagnols, il en avoit pris les maniéres, & s'en étoit fait aimer. Mais quand le Conseil de Castille vit le Régent sur le point d'expirer, il lui representa avec tant de force les horreurs des guerres cruelles que cette disposition testamentaire alloit causer entre deux fréres aux dépens de l'Espagne, qu'il la changea par un autre testament du mois de Janvier de l'année 1516. ce fut la derniere de sa vie. Il

étoit parti pour aller lui-même installer Ferdinand d'Arragon, fils de l'Archevêque de Sarragoce son fils naturel, dans une Commanderie considerable de l'Ordre de Calatrava. Il fut arrêté en chemin par une maladie qui le contraignit de demeurer à Madrigaléjo méchant Village du territoire de Truxillo. Le mal devint si violent, qu'il y mourut, après avoir déclaré par testament Charles d'Autriche Roi de Castille & d'Arragon; & Ximénés qu'il avoit fait élever au Cardinalat, Régent des deux Royaumes, jusqu'à la majorité du jeune Roi.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Don Ferdinand eut d'excellentes qualités & de très-grands vices. Nul Roi ne sçut mieux que lui l'art de gouverner les hommes. Il paroissoit né pour être l'arbitre & le maître, je ne dirai pas du monde entier comme ses outrés panégyristes, mais du moins de quelque chose de plus que de l'Espagne. Avant son affermissement sur le Thrône de Castille, il sçut employer l'adresse, les insinuations, l'art de plaire, & d'obtenir de ses nouveaux sujets tout ce qu'il voulut, sans déroger à l'air de Majesté qui lui étoit naturel. Il sçut même souvent allier la fermeté à la douceur au point de hasarder les affaires les plus importantes dans des con-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

jonctures où il s'agissoit d'un choix prudent entre la souplesse & la fermeté à l'égard des Seigneurs confédérés dont il falloit gagner l'amitié ou dompter la tyrannie. Mais dès qu'il vit qu'il n'avoit plus rien à craindre au dehors, il se mit en tête de regler tout au dedans; il se fit un principe capital du soin d'humilier la principale Noblesse, & il lui en coûta peu pour éxécuter un projet dont ses prédécesseurs n'avoient pû venir à bout. Il réünit dans sa personne les Grandes Maîtrises des trois Ordres Militaires, dont la possession faisoit des Seigneurs qui le briguoient, & l'obtenoient par la voie des armes, autant de petits Souverains presque indépendans de leur maîtres. Il montra qu'il l'étoit, & jamais Prince ne fut plus ponctuellement obéï. Grand amateur de la Justice & des Loix, il les remit en vigueur dans un tems où elles n'étoient presque plus connuës, ou n'avoient plus de force par la négligence & la foiblesse du Gouvernement. Il en fit même publier de nouvelles, tant pour abbreger l'administration de la Justice, que pour réformer les abus infinis que la confusion des révoltes avoit introduits dans l'Etat. Il éxerça toute l'étendue de sa sévérité pour bannir de ses Royaumes

les blasphêmes, les jeux de hasard, & les brigandages.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Il étoit plus profond & plus subtil politique, qu'habile ou brave guerrier. Tout son art dans la guerre comme dans le cabinet consistoit à saisir juste les occasions ; il les prévoyoit, & ne les laissoit jamais échapper. Pour le dédommager de ce qui lui manquoit du côté du Conquérant, il trouva ou forma de grands hommes de guerre. Le seul Gonzalve de Cordouë lui valut les Royaumes de Grenade & de Naples, comme le Cardinal Ximénes lui procura celui d'Oran, qu'il conquit à ses frais, autant par son habileté que par sa bravoure. A l'égard de la politique, Ferdinand la porta aussi loin, & plus loin peut-être que Louis XI. Roi de France, c'est-à-dire, jusqu'au rafinement de la fourberie. Aussi Zurita & Mariana ne l'excusent-ils de ce vice, qu'en disant naïvement, l'un qu'il est injuste d'imputer à un Roi un vice commun à tous les Rois ; l'autre que Ferdinand étoit dans la necessité de s'accommoder aux mœurs, au langage, & aux manieres qui étoient pour lors en usage. Frivole excuse, qui en flétrissant injustement tous les Souverains, ou pour le moins ceux de ce tems-là, ne sçauroit justifier le Roi de

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Castille. Il est vrai que Loüis XI. surprit une fois son secret, mais ce ne fut qu'en profitant finement du foible d'un Ambassadeur nommé Lucéna, que le Roi de Castille envoyoit en Angleterre l'an 1475. Louis XI. pénétra cet homme, & sentit qu'il étoit vain & interessé. Il le prit par ces deux endroits ; il l'accabla de loüanges, de caresses, de présens & de promesses, jusqu'à l'éblouïr par l'espoir d'un Chapeau de Cardinal. Par-la il tira le secret du but & du succès de sa négociation. Mais outre qu'en ceci le Roi de France n'abusa pas des paroles & des sermens, on ne sçauroit pallier la conduite de Ferdinand avec Charles VIII. & Loüis XII. Prince dont la bonne foi universellement reconnuë fut tant de fois duppe des perfidies dont le Roi d'Espagne se faisoit gloire. Il s'en vantoit effectivement. On sçait qu'ayant envoyé à Loüis XII. son Sécretaire Pierre Quintana pour traiter d'alliance, le Roi de France refusa de l'écouter, alleguant pour raison qu'il avoit été trompé deux fois, & qu'il ne vouloit pas l'être une troisiéme. *Deux fois*, s'écria Ferdinand en jurant ! *Il en a menti l'yvrogne, je l'ai trompé plus de dix fois.* * Un Auteur peu favorable au Roi Catholique ; mais

* Vicquefort

d'ailleurs exact dans ce qu'il avance, ajoûte à ce fait, que Ferdinand se servit de Moines dans presque toutes ses affaires, qu'il en avoit toûjours à sa suite, & dans les intrigues qu'il tramoit chez tous les Princes ses voisins; que frére Jean de Mauleon négotioit continuellement auprès de Charles VIII. & en obtint enfin la restitution du Comté de Roussillon; que des Religieux du Montserrat y furent employés après la révolution des affaires de Naples; que ce fut Jean d'Enguéra Moine de l'Ordre de saint Bernard, & Inquisiteur de Catalogne, qui fit les premieres propositions du mariage de Germaine de Foix niéce de Loüis XII. avec Ferdinand, & qui le conclut; qu'enfin les Prélats faisoient l'ornement de toutes ses Ambassades, & les Religieux le fort de toutes ses négociations; particuliérement lorsqu'il avoit envie de tromper; ce qui ne lui étoit pas fort extraordinaire. Cet Ecrivain tire pour conclusion, que la piété & la sincerité n'étoient pas les plus grandes vertus du Roi Catholique; qu'au contraire il avoit une dévotion très-interessée, qui tenoit bien fort de la bigoterie. Mais sans fonder ici les sentimens secrets de ce Prince, chose réservée au Souverain scru-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

An. de J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

tateur des cœurs, on peut assûrer que sa piété fut du moins très-utile à la Religion, dont il embrassa toûjours vivement les interêts. Ce fut par un esprit de zéle que l'année 1492. immédiatement après la prise de Grenade, il chassa de ses Etats tous les Juifs au nombre de près de deux cens mille; d'autres disent de huit cens mille. Véritablement on blâma en ceci sa politique, parce qu'il épuisa par ce bannissement ses Provinces des trésors immenses que les Juifs transporterent dans les Païs voisins ou éloignés. Quelques-uns, plus attachés à leur Patrie qu'à leur Religion se convertirent, ou plûtôt feignirent de se convertir, pour se maintenir en Espagne sous le masque du Christianisme. Mais cela même fut plus pernicieux qu'utile à la vraie piété. Toutefois le desir d'y attirer les Juifs, la conversion des Maures, quoiqu'un peu précipitée, & contraire en apparence à la foi des Traités, qui excluoient toute sorte de violences même indirecte, quantité de fondations magnifiques en faveur des Eglises, des Religieux, des pauvres, le soin de procurer à l'Espagne des Prélats & des Prêtres d'une science & d'une piété éprouvée, seront des preuves éterneles & non suspectes

des pieuſes intentions de Ferdinand, d'Iſabelle, & de leur Miniſtre le Cardinal Ximénés. Quant au Tribunal de l'Inquiſition, Tribunal ſingulier dans ſon objet & dans ſes procédés, problême étonnant pour toutes les Nations Chrétiennes, ſujet d'éxécration pour les unes & de vénération pour d'autres ; on peut dire, que ſon but & ſes ſuccès pour réprimer le Judaïſme & le Mahométiſme, qui gagnoient inſenſiblement les Chrétiens d'Eſpagne, ſemblent excuſer, ſinon ſon établiſſement, du moins le zéle trop ardent du Roi Catholique qui l'établit.

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

Il avoit donné, comme beaucoup de Souverains, dans les viſions de l'Aſtrologie judiciaire, humiliante crédulité pour de grands génies & des eſprits forts. Il fit tirer ſon horoſcope, & le Ciel permit qu'il en fut puni par un de ces haſards aſſez ordinaires, & favorables en apparence aux idées de ceux qui aiment à attribuer aux hommes une ſcience qui n'appartient qu'au Créateur. On lui avoit prédit qu'il mourroit à Madrigal, Ville unique de ce nom en Caſtille. Il évita toûjours avec ſoin d'y paſſer. Quand il ſe vit prêt d'expirer dans un hameau, il en demanda le nom, & lorſqu'on lui dit qu'il s'appel-

AN. DE J.C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

loit Madrigaléjo, il se rappella fort erreur sur l'intelligence de son horoscope équivoque, & se disposa tout de bon à subir une mort qu'il avoit vainement évitée, & que les ordres du Ciel, plus qu'une prédiction hasardée, lui rendoient inévitable.

L'ingratitude & l'oubli des services ternit la gloire du nom de Catholique & de Roi dans Ferdinand. L'éxemple seul du malheureux Gonsalve de Cordouë suffit pour rendre ce Prince odieux, par l'endroit qui doit le plus intéresser les bons Rois. Gonsalve ce grand Capitaine de nom & d'effet, comparable aux plus grands guerriers de tous les siécles, sans exception ni de Héros, ni de tems, n'employa son bras & sa tête qu'à la gloire d'un Maître dont il épousa les interêts jusqu'à l'imiter dans ses perfidies en traitant avec les François; & loin d'être récompensé de ses services, il fut puni de son trop de gloire & de succès. Il put s'en venger, & il ne tenta jamais de le faire. Plus fidéle à sa Patrie qu'Alcibiade, il aima mieux demeurer inutile & sans emploi, que de punir l'ingratitude par des révoltes qui auroient pû causer une révolution. Il avança plus la conquête du Royaume de Grenade étant devenu prison-

nier de guerre chez les Maures, que lorsqu'il gagnoit contre eux des batailles, & qu'il leur enlevoit des Places. Il fomenta leurs divisions, & se servit d'eux-mêmes pour les subjuguer. Loüis XII. & Ferdinand ayant partagé entre eux le Royaume de Naples, le Grand Capitaine l'enleva à Frédéric légitime Roi, & le soumit tout entier à son maître. Vainqueur des Napolitains & des François, il trouva le secret d'assurer sa conquête par une conduite aussi adroite que sa bravoure avoit été heureuse. Pour prix de tant de succès, il ne reçut de Ferdinand que le chagrin d'avoir servi un Roi jaloux, défiant & ingrat, qui le disgracia sans retour; & ne le récompensa que par de magnifiques obseques qu'il lui fit faire après sa mort. Ximenés quoique plus heureux que Gonsalve ne laissa pas d'éprouver souvent la mauvaise humeur d'un Maître dont il éternisoit la gloire, & qui ne l'aima jamais sincérement. Il sembloit être l'ennemi de tous les grands hommes, parce qu'il vouloit être le seul: il faut toutefois rendre à ce Prince la justice qui lui est dûë, d'avoüer qu'il a préféré l'interêt de l'Etat à ses ressentimens particuliers. Il vit en mourant que Ximenés étoit la seule tête

AN DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

qui dût gouverner l'Espagne jusqu'à la majorité de Charles, & il le nomma Régent du Royaume.

Il fut aussi mauvais parent que méchand Maître. La maniére dont il en usa avec Dogna Catherine Reine de Navarre, fit bien voir que l'ambition d'envahir ses Etats avoit étouffé dans lui la voix du sang qui auroit dû le rendre plûtôt le protecteur que l'usurpateur de la Navarre.

Ferdinand fut encore taxé d'avarice & de rigueur; il en donna même des preuves trop sensibles jusqu'à sa Régence. Mais si l'on veut se donner la peine de réfléchir sur la situation où il se trouvoit, on conviendra que son œconomie étoit sage, par rapport aux vastes projets qu'il avoit formés, & qu'il ne pouvoit éxecuter sans ménager extrêmement le Trésor Royal, qui même suffisoit à peine pour les commencer. A l'égard de sa rigueur, ce ne fut pas sans beaucoup de profondes réfléxions qu'il la jugea nécessaire pour affermir un Trône tant de fois ébranlé par l'excéssive mollesse de ses prédécesseurs. Le changement de conduite qu'il sçut si habilement employer, lorsque Ximénés le fit rappeller d'Arragon pour gouverner une seconde fois la Castille,

fit assez voir qu'il sçavoit user de sévérité & de clémence suivant les conjonctures, & toûjours au profit du Gouvernement & du bien public. Cette souplesse à changer de génie, comme Alcibiade & Scipion, en se proportionnant aux tems & aux lieux, est la marque la plus assûrée d'un génie sublime, & né pour être à la tête des Nations.

An. de J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Par ce mélange même de grandes vertus & de grands vices, Ferdinand trouva le moyen d'être un des plus grands Rois qui ayent jamais paru sur la scêne du monde, & d'autant plus grand qu'il ne fut pas même effacé par un successeur dont le nom seul porte l'idée d'un Monarque à qui peu d'autres peuvent être comparés : je veux dire par Charles-Quint. Ferdinand pour surcroît de gloire eut le bonheur de s'associer une Princesse digne de lui par sa grandeur d'ame, par son activité, par sa piété, par sa prudence & par toutes les qualités d'une véritable Héroïne. Heureux si en étant aimé jusqu'à la jalousie la plus rafinée & la plus aprochante de la folie de sa fille Dogna Jeanne, Isabelle n'eût toujours très-finement séparé son autorité des interêts de son amour, au point d'être aussi délicate à ne rien céder de ses droits à son époux, qu'elle étoit

AN DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

jalouse de lui plaire & d'en être aimée. L'Espagne dont on vient de voir toutes les Révolutions, convient que c'est à l'un & à l'autre qu'elle doit tout ce qu'elle a été depuis, & ce qu'elle est encore aujourd'hui.

Fin du cinquiéme Volume, & de l'Histoire des Revolutions d'Espagne.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce cinquiéme Volume.

N.

P.

V.

X.

Fin de la Table.